



PENSER L'AUTONOMIE PAR L'ENTRAIDE DANS LA VIEILLESSE

*Avec qui?
Comment?
Jusqu'où?*



Fondation
du Domicile
Fonds de dotation
de préfiguration

hal'âge
UN CHEMIN POUR UN HABITER
INNOVANT DANS L'ÂGE



Agence
nouvelle des
solidarités
actives



Nous dédions cet ouvrage à notre amie Françoise Gaudibert qui nous a quitté-es soudainement sans avoir vécu cette ultime vieillesse, qu'elle avait projetée avec tant d'énergie.



Nous tenons à remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont contribué, chacune à sa manière, à la réalisation de cette recherche.

Ce travail doit essentiellement à tou-tes les participant-es, parties prenantes de cette Recherche Action Participative.

Celle-ci n'aurait pu se faire sans que sa problématique ne trouve un écho auprès de La Fondation du Domicile. Nous la remercions d'avoir compris et soutenu notre démarche en la finançant.

Merci à notre Comité Scientifique pour son appui et son implication participative au long cours.

Enfin, nous remercions l'Agence nouvelle des solidarités actives (Ansa) et notre facilitatrice pour leur accompagnement précieux.



LES CHERCHEUR-ES ACADÉMIQUES

- Lisa Buchter
sociologue, EM Lyon
- Marina Casula
sociologue, IDETCOM, Toulouse
- Camille Devaux
urbaniste, ESO, Caen
- Anne Labit
sociologue, CITERES, Orléans et Tours
- Annabelle Morel-Brochet
géographe, ESO, Angers
- Camille Picard
urbaniste, Lab'Urba, Paris
- Lionel Rougé
géographe, LISST, Toulouse
- Alice Rouyer
géographe, ESO, Caen
- Léo Touzet
sociologue, CERTOP, Toulouse
- Romain Vacquier
TSM-R, Toulouse

LES CO-CHERCHEUR-ES DE HAL'ÂGE

- Pascale Bourgeaiseau
- Marylène Briand
- Guillaume Dubruel
- Élisabeth Évrard-Piat
- Françoise Gaudibert
- Michèle Gral
- Bénédicte Guyot
- Bernard Jouandin
- Annie Le Roux

LES CO-CHERCHEUR-ES DE TERRAIN

Angers – Habitat différent

- Geneviève Besnard
- Chantal Canut
- Bruno Foucal
- Josée Gautrey
- Dominique Poder
- Annick Supplisson

Montauban – La Maison d'Isis

- Marie-Claude Allamigeon
- Madeleine Carencio
- Marie-Luce Deau
- Françoise D'Odorico
- Sophie Drouot
- Babette Georges
- Ginette Pondarrasse

Paris – La Maison de la Diversité

- Cathy Carugati
- Danièle Dreyfuss
- Isabelle Dupichot
- Dominique Rosier
- Stéphane Sauvè
- Claudine Sineau

Rouen – BVGM

- Huguette Bordessoule
- Catherine Devaux
- Hélène Devaux
- Bénédicte Hergibo
- Jacques Longavesne
- Christine Morin
- Jean-Pierre Mouton

Saint Jean de Braye – Le Hameau partagé

- Marie-Hélène Bataillou
- Michèle Fouliard
- Jean-Marie Huberson
- Lucien Jahier
- Xavier Landre
- Christiane Sarraillh

Toulouse – Aux Quatre Vents

- Marie-Ange Amiel
- Viviane Brandalise
- Monique Chevrelo
- Nadine Dussau
- Enrique Fraga
- Christine Gramond
- Jean Grandin
- Patrick Lambert
- Tess Leduc
- Geneviève Mathon
- Pierre Negrel
- Françoise Tétart

LE COMITÉ SCIENTIFIQUE

- Dominique Argoud,
sociologue, Paris-Est Créteil
- Josef Bura,
FGW (Forum Gemeinschaftliches
Wohnen e.V.), Hanovre
- Claire Carriou,
historienne et urbaniste,
École d'urbanisme, Paris
- Jean-Luc Charlot,
sociologue, GIHP
- Andrée Dohmen,
asbl Abbeyfield, Bruxelles
- Bernard Ennuyer,
sociologue, Paris Cité
- Melissa Fernandez,
sociologue, Lancaster University
- Marcel Jaeger,
sociologue, CNAM
- Ulrike Petersen,
gérontologue, Statbau, Hambourg
- Isabelle Puech,
sociologue, Observatoire des emplois
de la famille (FEPEM)

LES COMPAGNON-ES DE ROUTE

- Audrey Aurialt,
facilitatrice, GARC.ESS, Nantes
- Yelena Couturier,
étudiante en Master Aménagement et
Urbanisme parcours habitat, logement
et service, Université Le Havre Normandie
- Laura Delmas,
étudiante en Master VIHATE,
Université Toulouse Jean Jaurès
- Mina Guinchard,
étudiante en Master Genre Égalité et
Politiques Sociales, Université Toulouse
Jean Jaurès
- Nicolas Huchet,
étudiant en Master Intervention et
Développement Social, Université d'Angers
- Camille Toldre,
chef de projet, ANSA

LES INVITÉ-ES AU COLLOQUE RAPSODIÂ « AUTRES FAÇONS D'HABITER, AUTRES FAÇONS DE VIEILLIR »

- Stéphane Corbin,
directeur adjoint de la CNSA
- Natalie Rigaux,
sociologue, Université de Namur
- Chloé Salembier,
ethnologue, Université Catholique
de Louvain-la-Neuve, Angela D



**Fondation
du Domicile**

Fonds de dotation
de préfiguration

L'une des ambitions de la Fondation du Domicile est d'identifier et de soutenir les innovations sociales qui concernent, engagent, contribuent à dessiner les domiciles de demain. Car le domicile, le chez-soi, se transforme, au gré des évolutions sociétales, il intègre en son sein de plus en plus de fonctions (le travail, la santé se déploient au sein du domicile). Il est notamment au centre de toutes les réflexions relatives au vieillissement de la population française, inédit par son ampleur.

Notre enjeu est d'accompagner ces transformations, en sensibilisant, notamment les pouvoirs publics, au fait que le domicile doit rester, à tous les âges, le refuge intime et privé de ses habitants, au sein duquel l'autonomie décisionnelle et citoyenne, et la participation à la société de ces derniers doivent être respectées et soutenues ; bref un lieu de liberté et de pouvoir d'agir.

Or, comme le souligne très justement le rapport de recherche, « les personnes qui vieillissent expriment le besoin de voir leur autonomie de décision respectée et de rester présentes au monde, reliées aux autres », et « si ces besoins [...] sont exprimés si fortement à l'approche de la vieillesse, c'est que la façon dont celle-ci est vécue aujourd'hui en France fait craindre à beaucoup que ces besoins ne soient pas pris en compte jusqu'au bout de la vie. »

Envisager le défi de l'accompagnement du vieillissement dans la solidarité. Évaluer la possibilité et l'appétence pour la construction d'une forme d'autonomie collective à travers l'habitat. L'enthousiasmant parti-pris du projet RAPSODIÂ, l'originalité et le caractère expérimental de sa méthode de recherche-action participative, en s'appuyant sur l'expérience, l'expertise et l'engagement concret des militants de Hal'âge dans la recherche, mais également sur l'implication et l'analyse des acteurs des différents terrains d'habitats participatifs du projet, relevaient à n'en pas douter d'une authentique innovation sociale.

Le travail qui s'engageait à travers ce projet était colossal et l'aventure humaine qu'il portait en son sein inestimable. Bien au-delà de la question technique : comment mettre en œuvre et « réussir » son projet d'habitat participatif pour y vieillir libre et heureux ?, l'enjeu était surtout, à travers ces travaux, de questionner les représentations de la vieillesse, de l'habitat, de l'autonomie et du care, et leur impact sur le pouvoir d'agir des citoyens vieillissants pour se choisir et inventer de nouvelles formes d'habiter et de vieillir ensemble qui ne leur seraient pas imposées de l'extérieur.

La Fondation du Domicile est particulièrement heureuse d'avoir soutenu financièrement cette recherche hors du commun, dont elle portera haut et fort les résultats. Des résultats qui confirment que le renforcement du pouvoir d'agir des citoyens âgés s'enracine dans la lutte contre l'âgisme et les représentations négatives de la vieillesse.

Sophie BRESSÉ

Secrétaire générale et directrice scientifique

INTRODUCTION

Contexte, problématique et démarche de RAPSODIÂ	7
---	---

PARTIE I**LES ENJEUX MÉTHODOLOGIQUES DE RAPSODIÂ AU CROISEMENT DES REGARDS DE SES ACTEUR-TRICES** 11

I.1 – Le regard des chercheur-es académiques	12
I.2 – La contribution de Hal'âge	16
I.3 – La RAP et moi... La RAP et nous – Paroles de terrain	18

PARTIE II**RAPSODIÂ SUR LE TERRAIN : 6 projets en quête d'un vieillir en participation et solidarité** 20

II.1 – Montauban – La Maison d'Isis	22
II.2 – Paris – La Maison de la Diversité – Les Audacieux-ses	27
II.3 – Rouen – Bien Vivre et Vieillir à la Grand'Mare (BVGM)	33
II.4 – St Jean de Braye – Le Hameau partagé	38
II.5 – Angers – Habitat différent	42
II.6 – Toulouse – Aux Quatre Vents / Abricoop	48

PARTIE III**TIRER LES FILS DE RAPSODIÂ : des réponses multiples à la problématique de départ** 54

III.1 – Habiter ensemble et s'entraider dans la vieillesse, une utopie en chemin	55
III.2 – Les « mots cousus » de RAPSODIÂ	62
III.3 – De l'habitat à l'accompagnement intermédiaire : vers un nouveau défi pour RAPSODIÂ	64
III.4 – Participation et dépendance : une utopie ?	67
III.5 – Des ressources féministes pour penser d'autres façons d'habiter et de vieillir	68

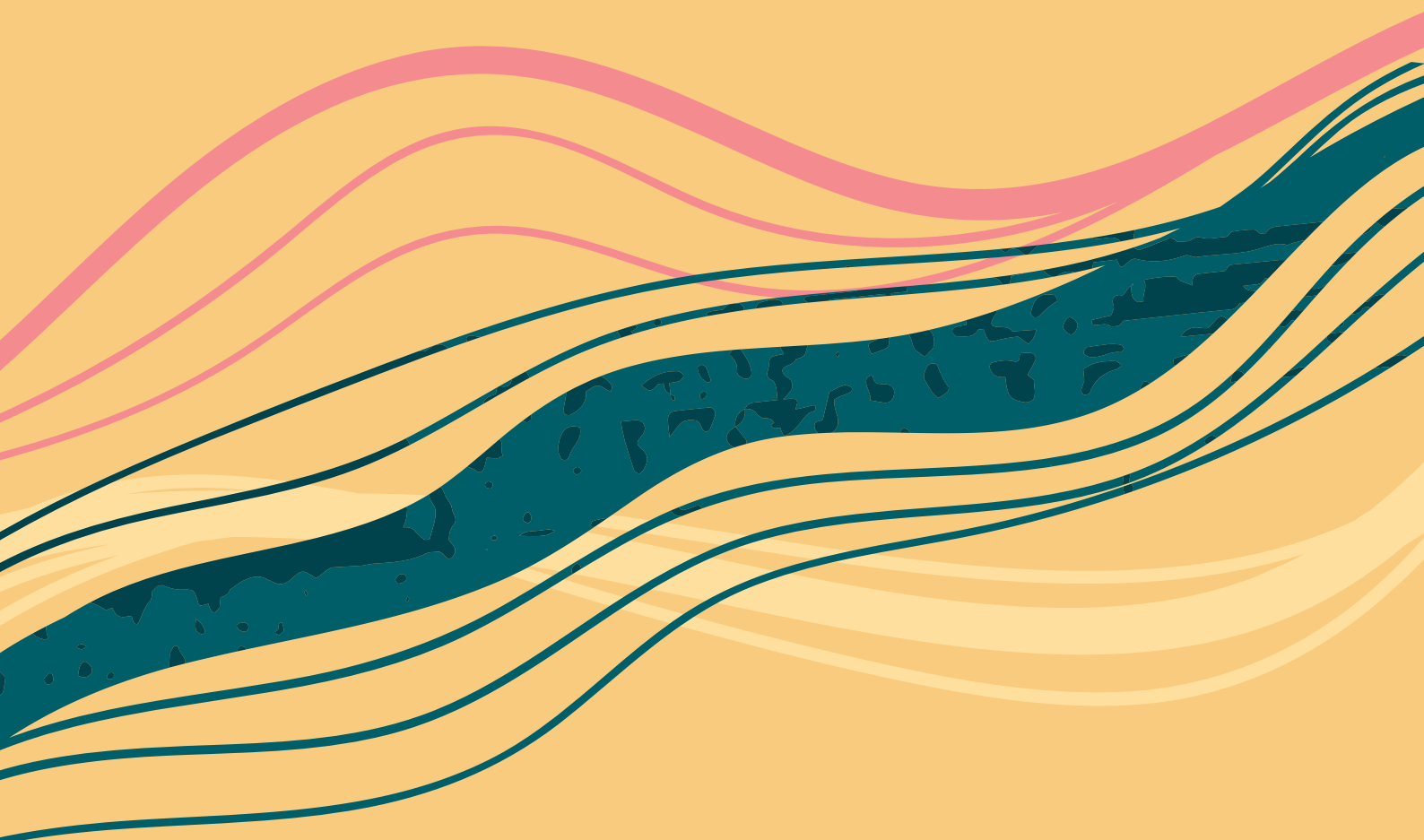
CONCLUSION**Une appropriation de RAPSODIÂ par les décideurs ?** 71

Résumé à l'intention des décideurs	72
Le propos de la CNSA : que faut-il faire évoluer et comment ?	74

INTRODUCTION

CONTEXTE, PROBLÉMATIQUE ET DÉMARCHE DE RAPSODIÂ

Anne LABIT



LE CONTEXTE

Le projet RASoDIÂ part d'un constat simple : les personnes qui vieillissent expriment le besoin de voir leur autonomie de décision respectée et de rester présentes au monde, reliées aux autres. Si ces besoins, qui sont ceux de la plupart d'entre nous quel que soit notre âge, sont exprimés si fortement à l'approche de la vieillesse, c'est que la façon dont celle-ci est vécue aujourd'hui en France fait craindre à beaucoup que ces besoins ne soient pas pris en compte jusqu'au bout de la vie. L'habitat dans la vieillesse est un domaine dans lequel s'expriment tout particulièrement ces besoins d'autonomie et de lien, et où ils semblent menacés. D'un côté, les EHPAD ou même les résidences autonomie, apparaissent comme des solutions collectives susceptibles de permettre un vieillissement en sécurité, mais où se pose la question de la liberté (d'aller et venir, de ses horaires, de l'aménagement de son chez-soi...). Le sentiment de solitude, voire d'abandon, peut y être important. De l'autre, vieillir chez-soi « libre de faire ce que l'on veut, comme on veut et quand on veut ¹ », revient parfois à vivre isolé-e, coupé-e du monde, sans accès aisé à des services ou des commerces, sans voisinage bienveillant, dans des logements inadaptés. Si la résidence service a souvent les faveurs des retraité-es dans les enquêtes d'opinion², c'est peut-être parce qu'elle tente de concilier liberté d'être soi et liens aux autres. Mais cette dernière formule d'habitat est souvent onéreuse et ne peut constituer une solution dès lors que les difficultés liées au grand vieillissement apparaissent, tandis que certaines études montrent que l'on peut y vieillir bien seul-e aussi³. Diverses autres formules d'habitat dites alternatives (béguinage, colocation, maison partagée, habitat participatif, etc.) sont apparues au cours des dernières décennies, qui restent certes plus marginales d'un point de vue quantitatif, mais font de plus en plus parler d'elles ⁴ et suscitent un intérêt croissant des retraité-es. La loi ELAN⁵ est venue donner un cadre juridique et permettre l'accès à des financements dédiés à de multiples initiatives désormais regroupées sous le vocable d'habitat inclusif, sans toutefois les englober toutes. L'habitat inclusif est destiné « aux personnes handicapées et aux personnes âgées qui font le choix, à titre de résidence principale, d'un mode d'habitation regroupé, entre elles ou avec d'autres personnes, (...) assorti d'un projet de vie sociale et partagée »⁶. La plupart de ces initiatives sont portées par le tiers secteur

(associations, mutuelles, fondations) - même si le secteur lucratif commence à s'intéresser à ce champ d'innovation sociale - et entendent concilier respect de l'autonomie et envie de liens des habitant-es. Pour autant, la normalisation de ce type d'habitat destiné en partie à un public vulnérable (en précarité économique, sociale ou psychologique) dans le cadre d'une politique publique, suscite déjà quelques craintes. La vie partagée sera-t-elle toujours choisie ? Peut-on véritablement se sentir chez-soi dès lors que l'on n'a pas choisi ses co-habitant-es et qu'un « professionnel chargé de l'animation, de la coordination ou de la régulation du vivre ensemble⁷ » y officie ? L'habitat inclusif deviendra-t-il « une institution qui ne dit pas son nom »⁸ impliquant divers renoncements des habitant-es à leur propre façon de vivre, à leurs souhaits véritables, bref à leur liberté ?

Le projet RASoDIÂ - porté par l'association Hal'âge dont la préoccupation majeure est l'implication des personnes concernées dans la recherche de solutions innovantes - a donc choisi quant à lui de s'attacher à des formules qui relèvent plutôt de l'habitat participatif. Ce dernier est défini par la loi ALUR⁹ de 2014 comme « une démarche citoyenne qui permet à des personnes physiques de s'associer, le cas échéant avec des personnes morales, afin de participer à la définition et à la conception de leurs logements et des espaces destinés à un usage commun, de construire ou d'acquérir un ou plusieurs immeubles destinés à leur habitation et, le cas échéant, d'assurer la gestion ultérieure des immeubles construits ou acquis ». Là encore, la loi vient donner un cadre juridique à une réalité qui existait depuis longtemps¹⁰ et qui continue de lui échapper largement, tant ce cadre se révèle incapable de résoudre les problèmes techniques posés par le montage de tels projets portés par les citoyen-es. Cette formule, de plus en plus plébiscitée par les retraité-es souhaitant préserver leur autonomie de décision et développer des liens de voisinage, n'est pas sans poser elle aussi de multiples questions, qui constituent le cœur du projet RASoDIÂ.

1 • Dreyer Pascal, Habiter chez soi jusqu'au bout de sa vie, *Gérontologie et Société*, n°152, 2017, p. 10.

2 • IFOP/ARPAVIE, Etude sur les attentes des seniors en matière de lieu de vie, 2022.

3 • Gérard Antoine, Enjeux et stratégies de l'appropriation des espaces collectifs, *Gérontologie et Société*, n°152, 2017, p. 143-154.

4 • Le nombre d'articles, de reportages, de conférences ou d'expositions consacrés à ces nouvelles formules d'habitat dans la vieillesse ne peut plus être compté.

5 • Loi Evolution du Logement, de l'Aménagement et du Numérique du 23 novembre 2018.

6 • Article L.281-1 du Code de l'Action Sociale et des Familles.

7 • CNSA, Les cahiers pédagogiques. L'habitat inclusif, un habitat accompagné, partagé et inséré dans la vie locale, Août 2021, p. 6.

8 • Eynard Colette, Ceresse Fany, et Charras Kevin, L'habitat inclusif : une institution qui ne dit pas son nom ? Analyse critique du rapport Piveteau-Wolfrom, Atelier Architecture Humaine, 2020.

9 • Article L. 200-1 de la loi pour l'Accès au Logement et un Urbanisme Rénové du 24 mars 2014.

10 • De nombreux projets se développent dès les années 70/80 sous le vocable d'habitat groupé autogéré.

LA PROBLÉMATIQUE

Suite à l'accord de financement de la RAP¹¹ par la Fondation du Domicile, le travail de co-élaboration de sa problématique s'est engagé à l'été 2019 au sein d'une équipe constituée de quelques chercheuses universitaires et de plusieurs membres de l'association Hal'âge. Cette problématique résulte de la prise en compte de l'état de la recherche jusqu'alors consacrée aux formes alternatives d'habitat dans la vieillesse, ainsi que des interrogations, portées par l'association Hal'âge, de celles et ceux qui espèrent, inventent et pour certain-es vivent déjà dans ce type d'habitat. Le constat commun est le suivant : si l'habitat participatif apparaît bien aux personnes concernées comme une solution potentielle permettant de concilier autonomie de décision et lien social dans la vieillesse, peu de choses sont encore formalisées, documentées et analysées dans ce domaine. Avec qui, comment, sur quels critères, construire et gouverner de tels projets ? Qu'est-ce qui fonctionne et quels sont les écueils à éviter ? À quelle échelle ce vieillir en solidarité de voisinage doit-il se mettre en place, au niveau de l'habitat ou d'un environnement plus vaste (quartier, bourg) ? Ces projets peuvent-ils s'envisager jusqu'au bout de la vie ?

Notre problématique s'énoncera ainsi :

Penser l'autonomie par l'entraide dans la vieillesse :

Avec qui ?

Comment ?

Jusqu'où ?

Cette problématique, co-élaborée au croisement d'enjeux de recherche et de pratiques des habitant-es, s'inscrit dans un cadre scientifique et politique. Il s'agira pour nous de démontrer, tout autant que de revendiquer, la possibilité d'une autonomie collective dans la vieillesse, soit encore de pouvoir vieillir libre avec les autres. Nous nous appuyons sur un corpus de travaux philosophiques et sociologiques qui nous rappellent que la vulnérabilité est consubstantielle à la personne humaine et que l'autonomie ne peut être que relationnelle. Nous sommes toutes et tous vulnérables et nous ne sommes pas autonomes sans les autres¹². Renoncer à « l'invention kantienne de l'indépendance du sujet à l'égard de tout lien social¹³ », c'est s'affranchir aussi du paradigme de l'individualisme réputé central de nos sociétés. La sollicitude ou l'entraide deviennent alors des pratiques non plus exceptionnelles ou hors normes, mais usuelles. Les philosophes féministes du care définissent

la sollicitude comme une « activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible »¹⁴. Tandis que le célèbre ouvrage de Servigne et Chapelle nous rappelle que « tous les êtres vivants sont impliqués dans des relations d'entraide. Tous. L'entraide n'est pas un simple fait divers, c'est le principe du vivant »¹⁵. Les envies de vieillir autrement et les pratiques déjà développées par les personnes vieillissantes que rencontre l'association Hal'âge, dans leurs quartiers ou leurs villages, qu'elles vivent ou pas en habitat participatif, viennent donner chair à nos lectures et constituent, tout et autant que ces dernières, la base de la démarche RAPSODIÂ.

11 • RAP : recherche action participative.

12 • Voir par exemple : Zielinski Agathe, *Le libre choix. De l'autonomie rêvée à l'attention aux capacités*, *Gérontologie et Société*, n°131, 2009, p. 11-24.

13 • Joan Marilène et Laugier Sandra (dir.), *Comment penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances*, PUF, 2009, 4^{ème} de couverture.

14 • Fischer Berenice and Tronto Joan, *Towards a Feminist Theory of Caring*, in Emily K. Abel & Margaret K. Nelson (eds), *Circles of care: work and identity in women's lives*, State University of New York Press, 1990, p. 40.

15 • Servigne Pablo et Chapelle Gauthier, *L'entraide. L'autre loi de la jungle*, Les Liens qui Libèrent, 2017.

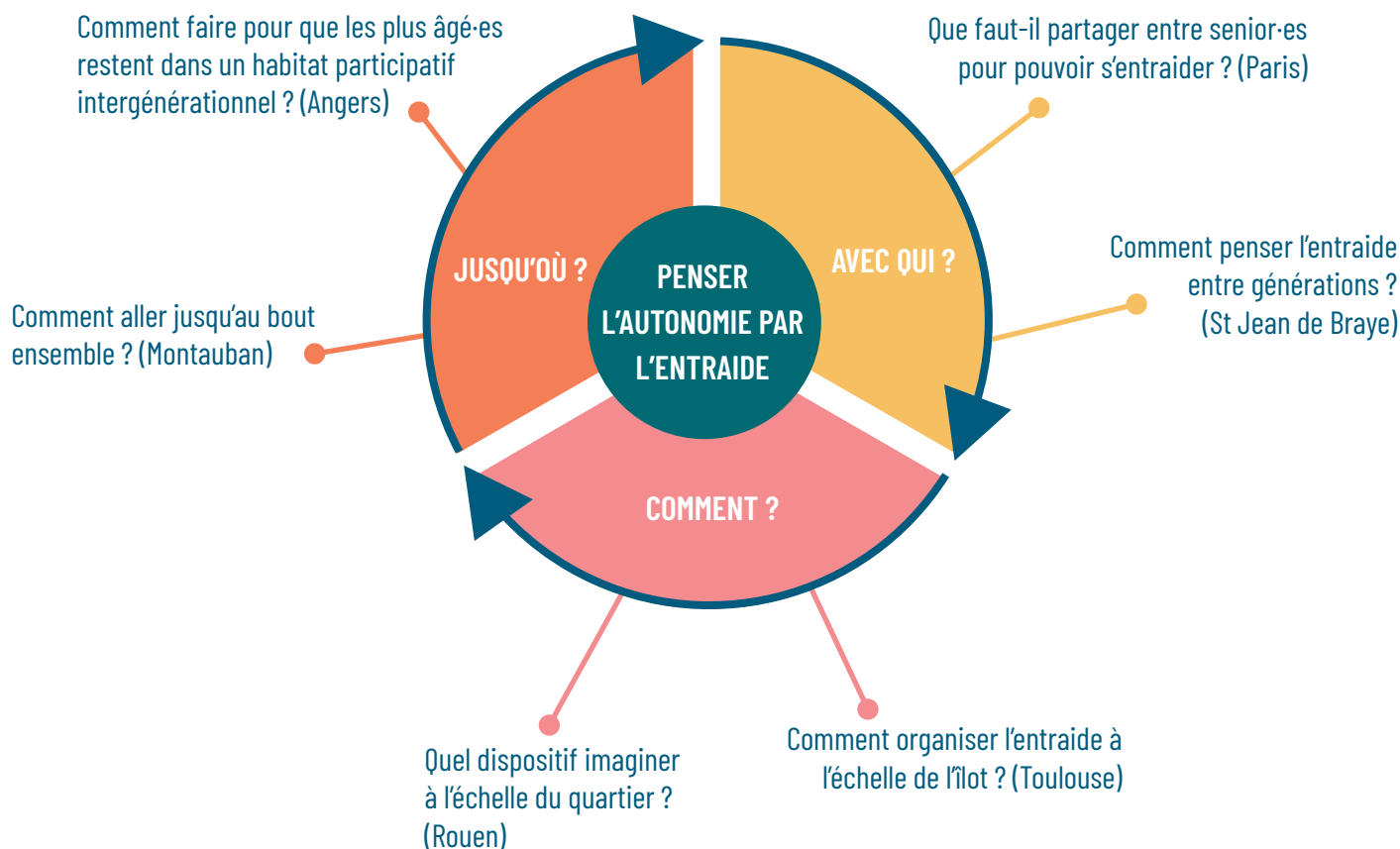
LA DÉMARCHE

Notre démarche de recherche, issue de l'action et ayant vocation à y retourner, s'est voulue participative dans l'ensemble de son processus. Cette démarche ne s'est pas limitée « à une consultation sur une thématique précise ou à une participation en terme de recueil de données, mais se [posant] en terme de co-construction du projet du début à la fin, c'est-à-dire de la définition du problème et l'élaboration d'objectifs communs à l'interprétation et à la diffusion des résultats en passant par la mise en place du projet »¹⁶. Ainsi, la problématique globale de RAPSODIÂ, co-construite entre des chercheurs universitaires et des membres de l'association Hal'âge à l'été 2019, a-t-elle été très vite confrontée au « terrain », celui des habitats concrets déjà réalisés ou en phase de montage identifiés pour participer à RAPSODIÂ. Au côté des chercheur-es académiques et des co-chercheur-es

Hal'âge, c'est ainsi un 3ème acteur, les co-chercheur-es habitant.es ou futur.es habitant.es de projets concrets, qui est entré dans RAPSODIÂ à l'automne 2019. Une petite dizaine de projets ou « terrains » susceptibles de participer à RAPSODIÂ ont été identifiés, en fonction de critères liés à leur pertinence du point de vue de notre problématique, de leur statut juridique (coopérative, locatif social...) ou encore de leur localisation géographique. Les rencontres organisées avec ces projets ont permis d'en sélectionner six, qui ont souhaité s'engager dans la démarche en déclinant sa problématique globale en fonction des caractéristiques de leur projet et de leurs préoccupations propres. La cartographie des problématiques locales reflète les résultats de cette phase de co-construction avec les acteur-rices de terrain, habitant.es ou futur.es habitant.es des six projets engagés dans RAPSODIÂ.

16 • Sturup Bérandère (coord.), La recherche participative comme mode de production de savoirs. Un état des lieux des pratiques en France, Fondation Sciences Citoyennes, 2013, p. 26.

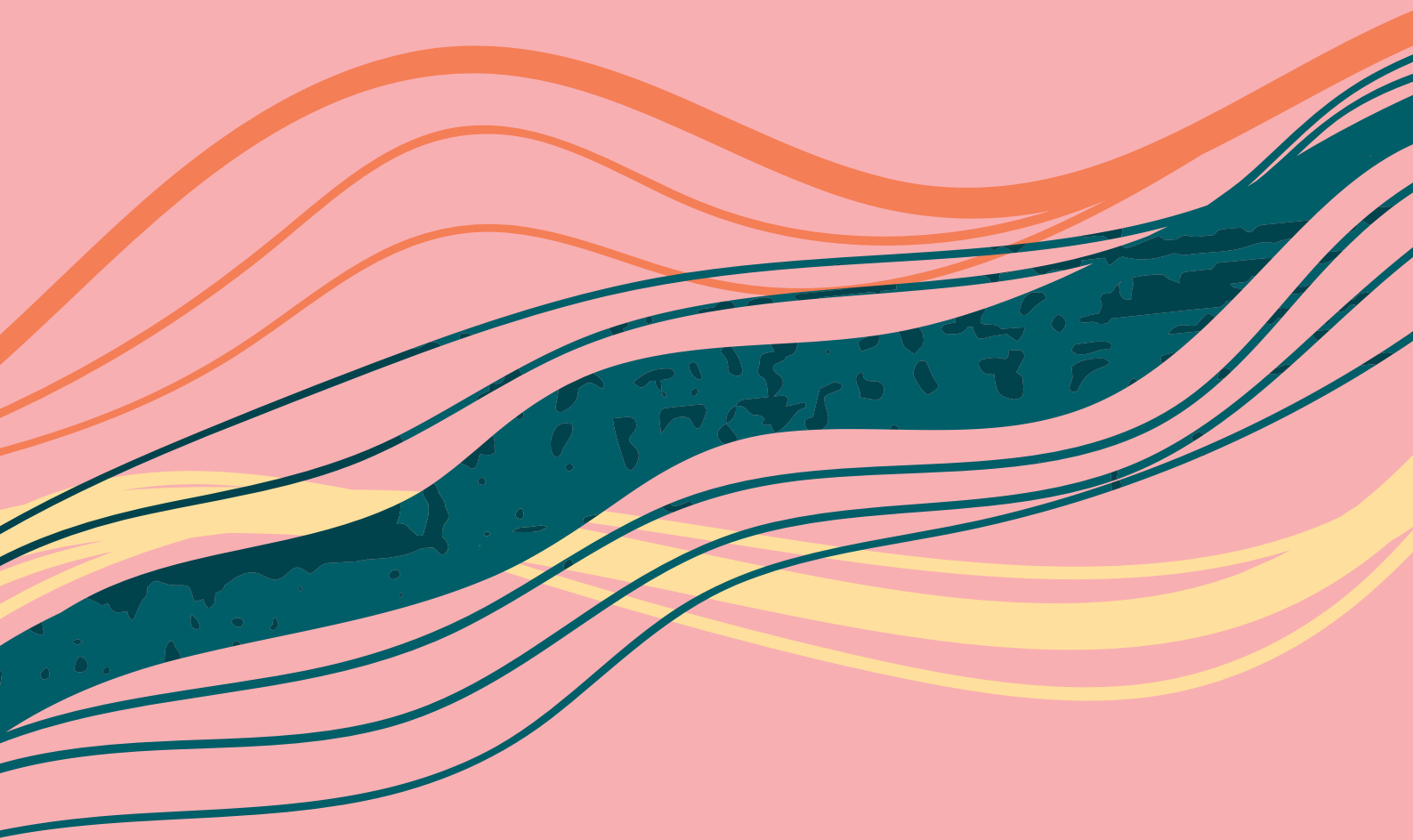
LA CARTOGRAPHIE DES PROBLÉMATIQUES LOCALES



PARTIE I

LES ENJEUX MÉTHODOLOGIQUES DE RAPSODIÂ AU CROISEMENT DES REGARDS DE SES ACTEUR·TRICES

PASCALE BOURGEMISEAU
LISA BUCHTER
ANNIE LE ROUX
ÉLISABETH ÉVRARD-PIAT
LÉO TOUZET



RECHERCHE !

ACTION !

PARTICIPATION !

Telles étaient les trois missions de RAPSODIÂ... le défi consistant à parvenir à les articuler ensemble. Y sommes-nous parvenu-es ? Il n'y a pas de réponse simple à cette question, tout dépend du regard que l'on porte sur une démarche complexe, hésitante, qui aura duré 4 années et mobilisé une soixantaine de personnes aux profils variés : chercheur-es académiques, militant-es de l'association Hal'âge, habitant-es ou porteur-ses de projets d'habitat. Nous choisissons donc ici de donner la parole à chacun des protagonistes de la démarche RAPSODIÂ. Cette section méthodologique se compose ainsi de trois parties : elle montre d'abord le regard des chercheur-es académiques sur le terrain et les méthodes utilisées, puis propose une réflexion des chercheuses de Hal'âge, écrite à plusieurs voix, avant de retranscrire la parole des personnes mobilisées sur les terrains de la RAP (chercheur-es de terrain).

1 • LE REGARD DES CHERCHEUR-ES ACADÉMIQUES

A. RAPSODIÂ : UNE RECHERCHE ACTION PARTICIPATIVE CITOYENNE

De multiples expressions sont utilisées afin de désigner différentes façons de concevoir et de faire de la recherche scientifique en impliquant des personnes directement concernées : recherche collaborative, coopérative, communautaire, partenariale, hybride, en réciprocité, en croisement des savoirs, etc. Chaque expression renvoie à des traditions, des méthodologies et des approches différentes¹⁷. Ce qui varie, ce sont notamment les modalités et l'étendue de la participation des chercheur-es non-professionnel-les. En effet, leur rôle peut aller de la simple collecte de données à la co-construction intégrale d'un projet et de son protocole d'enquête.

RAPSODIÂ est une recherche action participative (RAP), c'est-à-dire à la fois une recherche-action et une recherche participative. Une recherche-action peut être définie comme une recherche qui part de l'action, qui porte sur l'action et qui a vocation, in fine, à enrichir l'action (changer les pratiques, promouvoir de nouvelles législations, avoir un impact sur le réel). Une recherche participative est une recherche menée conjointement par des scientifiques professionnel-les et d'autres chercheur-es non-professionnel-les : personnes directement concernées, citoyen-nes, militant-es, professionnel-les d'autres secteurs, etc. La recherche participative vise notamment à articuler les savoirs dits savants avec ceux issus de l'expérience, voire avec ceux qui sont construits au cours même des interactions. L'enjeu pour Hal'âge, qui a initié RAPSODIÂ, était de rassembler et de faire participer des

personnes directement concernées, afin de coproduire (avec des militant-es de l'association et des chercheur-es professionnel-les) des connaissances opérationnelles, utiles pour elles-mêmes. En 2019, Hal'âge a donc sollicité plusieurs collectifs d'habitant-es d'habitats participatifs ainsi que des groupes porteurs de projet pour participer à une recherche partant de et portant sur leurs propres expériences et ayant vocation à produire des connaissances qui puissent servir leurs projets (achevés ou en cours) et les causes qu'ils défendent. La problématique centrale de RAPSODIÂ avait été élaborée préalablement à partir des observations et des constats régulièrement effectués sur « le terrain » par Hal'âge, au croisement des thèmes de la solidarité, du vieillissement et des innovations dans l'habitat. Entre 2014 et 2019, en France et à l'étranger, dans le cadre d'échanges (séminaires, conférences, colloques, rencontres nationales, cafés/débats, voyages d'études), Hal'âge a suscité des débats et recueilli des témoignages auprès d'associations, d'acteurs institutionnels, de groupes d'habitant-es, de porteurs de projet d'habitat participatif, de personnes militantes, etc. C'est au contact direct des interrogations et des préoccupations citoyennes et militantes que le projet et sa problématique ont émergé. Un questionnement en particulier revenait régulièrement : « Comment va-t-on pouvoir habiter ensemble jusqu'au bout ? ».

La démarche RAPSODIÂ présente certaines accointances et entre en résonance avec les courants de pensée ayant vu le jour dans les années 1970, notamment en Amérique du Sud, et ayant associé l'idée d'une pluralité de systèmes de connais-

17 • Collectif, Recherches participatives et/ou collaboratives. De quelques controverses, *Pensée plurielle*, Vol. 2, n° 48, De Boeck Supérieur, 2018. Juan Mañé, Les recherches participatives à l'épreuve du politique, *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 63, n° 1, Janvier-Mars 2021.

sances à deux objectifs : réduire les inégalités sociales et chercher l'émancipation et la transformation sociale¹⁸. La méthode d'éducation populaire initiée au Brésil au début des années 1960 par Paulo Freire est à l'origine de ces mouvements. RAPSODIÂ s'inspire également d'un certain nombre de recherches participatives elles-mêmes initiées par des mouvements féministes et qui visent simultanément deux objectifs : d'une part la construction de rapports plus égalitaires entre chercheur-es professionnel-les et non-professionnel-les dans la production des connaissances scientifiques ; d'autre part l'émancipation de groupes sociaux historiquement marginalisés ou discriminés.

RAPSODIÂ se revendique aussi comme une recherche citoyenne¹⁹. Pensée et initiée par les membres d'une association engagée, RAPSODIÂ a cherché à permettre la co-production de connaissances par et pour les personnes directement concernées ; des connaissances dont la pertinence et la validité se situent à la fois au plan pratique (déboucher sur des connaissances utiles), aux plans citoyen et politique (répondre à un objectif militant : soutenir les démarches d'innovation sociale au croisement de l'habiter et du social), et au plan scientifique (respecter certaines exigences de la démarche de recherche : formuler des hypothèses à partir d'un travail de problématisation, recourir à des techniques d'enquête éprouvées, etc.).

LA GOUVERNANCE PARTAGÉE ET DYNAMIQUE DE RAPSODIÂ, OU COMMENT FAIRE RAPER UNE SOIXANTAINES DE PARTICIPANT-ES

Afin de conduire le projet RAPSODIÂ, il a été nécessaire de mettre en place des instances participatives permettant de le gouverner. L'ambition première de Hal'âge était de permettre aux (futur-es) habitant-es de participer activement à l'organisation et au pilotage de la recherche aux côtés des membres de l'association et des chercheur-es professionnel-les. L'ampleur du collectif RAPSODIÂ, constitué d'une soixantaine de personnes aux profils et aux statuts divers (habitant-es ou porteurs de projet d'habitat, membres de Hal'âge, chercheur-es académiques, actif-ves ou retraité-es), réparties dans six villes de France (Angers, Montauban, Paris, Rouen, Saint-Jean-de-Braye, Toulouse), est rapidement apparue comme une difficulté majeure afin de maintenir la participation du plus grand nombre à la gouvernance de la RAP. Au sein de chacun des six groupes participant à la RAP, comme du côté des militant-es de Hal'âge et de celui des chercheur-es professionnel-les, l'engagement individuel a été inégal et variable ; tous et toutes n'ont pas suivi l'aventure jusqu'au bout, tandis que d'autres l'ont rejointe en cours de route. Naturellement, les six collectifs ont suivi leur dynamique propre, vivant au rythme de leurs actualités, de leurs préoccupations et problématiques locales. De fait, les principes de gouvernance de la RAP ont dû évoluer afin de s'adapter à ces spécificités et à ces différents rythmes. Au final, la part la plus importante du travail d'organisation et de gouvernance de la RAP a été réalisée par les membres de Hal'âge qui, assistés des chercheur-es, ont porté et animé le projet de bout en bout. Les co-chercheur-es de Hal'âge sont apparus-es comme des passeur-ses, des traducteur-rices ou des médiateur-rices, capables d'incarner le lien entre les propositions et réflexions formulées – parfois de manière abstraite – par les chercheur-es d'une part, et celles exprimées par les différents « terrains » d'autre part.

18 • Godrie Baptiste, Juan Maïté et Carrel Marion, Recherches participatives et épistémologies radicales : un état des lieux, *Participations*, n° 32, 2022, p.11-50.

19 • Blangy Sylvie, Bocquet Bertrand, Fiorini Cyril, Fontan Jean-Marc, Legris Martine et Reynaud Christian, Recherche et innovation citoyenne par la Recherche Action Participative, *Technologie et innovation* [En ligne], Vol. 3, 2018.

B. UNE PLURALITÉ DE MÉTHODES QUALITATIVES HYBRIDÉES PAR LA RAP

Dans cette section, notre but est de définir les contours méthodologiques de la RAP, de préciser quelles méthodes d'enquêtes dites « traditionnelles » ont été utilisées de manière participative, comment elles ont été transformées et hybridées notamment par l'interaction avec les chercheur-es de Hal'âge et des terrains. À travers l'exemple des voyages d'études de RAPSoDiÂ en Allemagne et en Belgique, nous proposons également de montrer comment les outils de réflexions et d'analyse militants ont aussi largement « ruisselé » (c'est le mot d'une chercheuse de Hal'âge) sur cette RAP. Puis, en discutant d'espaces de réflexivité co-construits et co-animés dans le cadre de RAPSoDiÂ, nous montrons que la RAP s'apparente à un espace dynamique d'échanges, d'analyses, d'allers-retours, de prise de distance et de réflexivité qui rassemble autour d'un même projet à la fois des militant-es de Hal'âge, des habitant-es ou des groupes porteurs de projets d'habitat participatif prenant en compte le vieillissement, et des chercheur-es académiques.

MÉTHODES DE COLLECTE ET DE PRODUCTION DE DONNÉES : UN APERÇU GLOBAL ET QUELQUES CHIFFRES-CLÉS*

- 188 entretiens individuels (les six terrains)
- 158 personnes interrogées par micro-trottoir (Rouen)
- 12 Cafés RAP : ateliers d'écriture et de partage d'expériences sur les thèmes de la RAP (Toulouse, Montauban)
- 6 entretiens collectifs (Angers, Rouen, Saint-Jean de Braye, Toulouse)
- 6 cartes mentales (Rouen)
- 5 Jeudis de RAPSoDiÂ : rencontres en visioconférence (Montauban et Toulouse)
- 2 voyages d'études en Allemagne et en Belgique (Angers, Montauban, Paris, Rouen, Toulouse)
- Collecte d'archives (Toulouse)
- Journal de bord (Toulouse)
- Visites d'habitats ou de chantiers (Montauban, Paris, Saint-Jean de Braye)

* Voir la partie 2 du rapport pour les précisions méthodologiques relatives à chacun des six terrains.

C. DES MÉTHODES QUALITATIVES TRADITIONNELLES...

D'un point de vue méthodologique, RAPSoDiÂ s'est largement appuyée sur des méthodes d'enquêtes qualitatives classiques. La méthode d'enquête dominante est l'entretien semi-directif. Les entretiens se sont déclinés sur différents thèmes, certains plus proprement biographiques²⁰, d'autres davantage focalisés sur des expériences particulières (expertise en gérontologie, expériences d'autogestion et de gouvernance des habitats participatifs, vieillissement, entraide, parcours d'habitat, etc.). Plusieurs entretiens collectifs (focus groups) ont aussi été réalisés parfois avec de multiples enquêté-es, mais aussi avec de multiples enquêteurs et enquêtrices (ce qui favorise le croisement de questionnements académiques et militants). Une grande majorité des entretiens réalisés dans le cadre de RAPSoDiÂ sont des entretiens ethnographiques : les personnes avec qui ces entretiens ont été menés sont des personnes qui se sont côtoyées longuement au fil du terrain de la RAP, et qui se connaissaient donc déjà avant de se poser des questions, ce qui favorise des questions plus précises et adaptées aux interlocuteur-ices²¹. RAPSoDiÂ s'est aussi appuyée sur de nombreuses observations. Sur tous les terrains, les chercheur-es, à la fois militant-es et académiques, ont pu observer les dynamiques dans des lieux de vie existants, ou dans des collectifs en projet, et puiser dans ces observations pour proposer leurs interprétations et analyses. La collecte de données d'observation a largement varié en fonction des terrains et des opportunités : photographies, notes d'observations, comptes rendus de réunions, carnets de bord, grilles d'observations (par exemple, pour guider la prise de notes lors des voyages en Belgique et en Allemagne). La dimension ethnographique de RAPSoDiÂ a cependant été en partie limitée par le contexte de la pandémie : les visites de lieux de vie, l'observation lors de réunions dans différents habitats, ont dû être, sinon complètement annulées, du moins fortement limitées, ce qui en fait un enjeu moins central de RAPSoDiÂ par rapport aux projets initiaux de 2019. Les chercheur-es de RAPSoDiÂ ont aussi largement pris part à de la collecte et de l'analyse documentaire, qu'il s'agisse de documents dits de « littérature grise » (archives sur des habitats, rapports sur l'habitat participatif, etc.) ou de la littérature académique, elle-même consignée dans un dossier partagé en ligne, baptisé « Chaudron Magique » et auquel toutes les personnes participant à la RAP ont accès. Enfin, grâce aux contributions de chercheur-es issues de disciplines diverses, certains terrains ont utilisé des méthodes plus proches des enquêtes en géographie ou en urbanisme, telles que les cartes mentales créées sur le terrain de Rouen.

20 • Revillard Anne, La réception des politiques du handicap : Une approche par entretiens biographiques, *Revue française de sociologie*, n° 1, 2017, p.71-95.

21 • Beaud Stéphane, L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 9(35), 1996, p.226-257.

D. ... HYBRIDÉES ET UTILISÉES DE MANIÈRE PARTICIPATIVE

Toutefois, les méthodes décrites ci-dessus ont largement été transformées par l'implication de chercheur-es issu-es de Hal'âge ou des terrains.

D'une part, les chercheur-es militant-es ainsi que les membres des six collectifs participant ont été impliqué-es dans la conception de l'enquête et la collecte des données. Toutes les méthodes décrites ci-dessus ont été mobilisées par les chercheur-es de Hal'âge et ceux des six « terrains ». De nombreux guides d'entretiens ont ainsi été co-construits par des chercheur-es académiques, des chercheur-es militant-es et des habitant-es ou membres de groupes porteurs de projet. Les passations d'entretiens ont en grande partie été réalisées soit par des chercheur-es militant-es, soit par des binômes impliquant soit chercheur-es académiques et chercheur-es militant-es, soit chercheur-es académiques et membres d'un collectif.

D'autre part, les chercheur-es militant-es ont profondément transformé la manière de collecter des données au fil de cette RAP. Beaucoup de méthodes de collectes de données sont très clairement issues de traditions associatives ou de méthodes d'éducation populaire. C'est le cas par exemple des apéros-débats, Cafés RAP, de l'utilisation de débats mouvants, de groupes de lectures, d'arpentages, ou encore de dessins pour favoriser la production et le partage de connaissances, la production de données, et la co-construction d'espaces de réflexivité sur la RAP. Les voyages d'études sont une illustration de la manière dont les chercheur-es militant-es ont renouvelé le dispositif méthodologique de la RAP. Ce type de voyages, déjà organisés par Hal'âge bien avant RAPSODIÂ, ont permis de collecter des données de manière innovante, à travers de nombreux échanges en groupes pour discuter des projets, de visites de lieux divers, des entretiens et focus groups multiples, et la collecte de photographies qui a permis la création d'une exposition et de livrets utiles pour diffuser des connaissances sur les habitats participatifs de manière plus accessible.

E. DES PRATIQUES ET DES COLLECTIFS DE RÉFLEXIVITÉ DANS ET SUR LA RAP

L'un des enjeux de la RAP est aussi de réfléchir davantage sur les points de vue situés de chaque personne contribuant à façonner des connaissances ainsi que de créer des espaces de réflexivité²². RAPSODIÂ a ainsi cherché à permettre les échanges de points de vue entre les différents types de chercheur-es académiques et militant-es. Les webinaires, le travail de restitution, les colloques, les séminaires à Châteauroux ont été autant d'opportunités de confronter les points de vue et les analyses des chercheur-es de terrains, de Hal'âge et des chercheur-es académiques. Les deux sections suivantes permettent de rendre compte du point de vue des chercheuses de Hal'âge et de celui des chercheur-es des terrains sur les dispositifs méthodologiques mis en place dans la RAP.

22 • Lykes M. Brinton & Távora Gabriela (2020). Feminist participatory action research : Coconstructing liberation psychological praxis through dialogic relationality and critical reflexivity (p.111-130). *American Psychological Association*.

2 • LA CONTRIBUTION DE HAL'ÂGE

Hal'âge défend, soutient et promeut d'autres façons d'habiter dans les vieillesse. La demande est là, l'enthousiasme, l'énergie et l'envie de faire aussi, mais les groupes-projets se heurtent à des difficultés trop souvent insurmontables quand ils entrent dans le concret. Pour défendre, de façon pertinente et efficace, ces nouvelles façons d'habiter, pour qu'elles soient accessibles à tou·tes il nous faut comprendre comment ces habitats fonctionnent, comment on y vit, on y vieillit et à quelles conditions on peut y rester jusqu'au bout de la vie, qu'elles en sont les limites, si limites il y a.

Depuis 2014, Hal'âge, née au croisement des expertises citoyenne et universitaire tisse les deux savoirs.

Le travail de collecte et de partage, autant des expériences des personnes concernées que de leurs besoins, dans un dialogue constant et attentif aux difficultés que celles-ci rencontrent, tient une place privilégiée dans une démarche de pratique réflexive, entre autres pratiques issues de notre savoir-faire militant, même si nous n'en avons pas toujours conscience...

Dans cette logique, peu à peu la RAP s'impose à nous comme une évidence. De plus, elle nous apparaît comme une possibilité, une méthode qui donnerait forme et plus de poids à ce que nous avons commencé à construire au sein du réseau ressource Hal'âge. Nous pensons que la caution scientifique pourrait servir la reconnaissance de la capacité d'agir des citoyen·nes concerné·es et leur capacité à apporter collectivement des solutions aux problèmes qu'ils rencontrent.

Le cahier des charges construit avec nos partenaires durant le 1^{er} semestre 2019 stipule que Hal'âge :

- apporte son expertise au croisement de l'habiter et du vieillir participatif et solidaire ;
- propose des terrains de recherche, de par son réseau, et garantit la participation des concerné·es et la prise en compte des savoirs de l'expérience ainsi que leur valorisation ;
- assure la gestion financière de la recherche.

A. TENIR LA BOUTIQUE

L'association Hal'âge s'est donc trouvée dans la situation d'être, non seulement vis-à-vis des financeurs mais aussi vis-à-vis des différent·es acteur·trices, la garante d'une démarche de RAP dont personne n'avait l'expérience : « personne ne savait vraiment faire, mais il nous incombait que les choses soient faites ».

Faire tenir ensemble les acteur·trices d'une recherche qui se cherche

Ce que nous savions c'est que nous nous lançions dans un travail qui devait prendre la forme d'une recherche action participative, c'est à dire un travail de recherche dont les questions, les méthodes et les résultats devaient se co-construire avec une pluralité d'acteur·rices. Un cahier des charges hybride, entre recherche classique et RAP, nous amène à prévoir une organisation qui, faute d'expérience, reste calquée sur celle de la recherche classique. Cependant, si on peut programmer un projet, il est difficile de programmer un processus.

RAPSoDIÂ se construit pas à pas, à l'épreuve de nos fourvolements, de nos impasses, tantôt défaisant, tantôt transformant le connu. Notre rôle aura consisté tout au long des cheminelements, bifurcations, chemin de traverses, déviations et autres fantaisies de la RAP, à faire vivre la démarche au quotidien en assurant sa cohérence, à prendre soin de ses acteurs et actrices, à impulser une dynamique commune, pas toujours au rendez-vous, dans le souci d'un fonctionnement horizontal, pas toujours concrétisé.

... En déjouant, et utilisant les trappes imposées par la crise sanitaire.

En début de recherche, le contexte créé par la pandémie nous a semblé défavorable à la création de cette dynamique commune : impossibilité de se rencontrer « en vrai », donc déplacements limités, alors que l'ensemble des acteurs et actrices sont dispersé·es sur le territoire, les rencontres sont dématérialisées et les alternatives numériques sont difficilement accessibles à certain·es. Cependant nous avons pu prolonger la recherche d'une année, et ainsi réduire... un peu... « les cadences infernales », prendre le temps de la réflexion ... et pour certain·es sinon nous approprier, du moins nous familiariser avec les outils numériques. Les forces centrifuges se sont donc additionnées et tenir tout cela ensemble n'a pas seulement demandé de la constance mais aussi une capacité à refixer le cap, à évaluer et réévaluer les ajustements nécessaires tant méthodologiques que budgétaires. Les instances et les structures d'organisation interne et de

coopération extérieure ont tenu, et pas seulement tenu, elles ont permis d'expérimenter de l'intelligence collective et beaucoup de richesse humaine.

Un travail passionnant, certes, mais, une contribution, en partie répétitive, contraignante et chronophage, effectuée trop souvent dans l'ombre-organisation : suivi des actions, respect des échéances, du budget... autant que l'attention portée à chacun-e et qui relève d'une division sexiste et âgiste du travail qui doit poser question quant à la place du travail militant dans ce type de recherche.

Reste une frustration, celle de n'avoir pu mettre en œuvre les outils alternatifs issus de l'éducation populaire qui auraient mieux pris en compte la participation, les savoirs de l'expérience et leur valorisation. Faute de temps et de disponibilité d'esprit pour se les approprier et les faire valoir à part entière au sein de la recherche. D'autant plus que le souci de conscientisation émancipatrice était au cœur de notre action.

B. TEMPS DE RÉFLEXION DANS L'ARRIÈRE-BOUTIQUE

Née au cours du premier séminaire d'été, après une année de RAP, l'idée de créer le groupe RAPAsWeGO²³ s'est imposée à quelques personnes. C'était une volonté de quelques membres de Hal'âge rejoints par une chercheuse académique. L'objectif était de « travailler sur le récit et sur des formes de transmission différentes » de la RAP. Pour les membres de Hal'âge, il s'agissait de faire un pas de côté par rapport à la recherche académique. L'intention était d'en incarner davantage le caractère participatif et citoyen, afin d'influer sur l'ensemble du processus. Pour mener à bien cette sorte de laboratoire, le groupe disposait des savoir-faire militants associatifs, certains issus de l'éducation populaire. Nous avons travaillé sur le concept même de recherche action lors d'ateliers de lectures et d'écritures autogérés, réalisé des entretiens de pair à pair, évoqué l'idée de cercles de paroles et de groupes de conscience. Nous nous sommes interrogées sur notre place et notre capacité à faire émerger l'action dans la recherche. Certaines de ces pratiques ont été employées avec les groupes-projets : les lectures collectives, le travail de réflexion sur les « mots de la RAP », les ateliers de préparation des voyages d'études ainsi que leur restitution. Une conférence gesticulée est envisagée.

Cependant, cet espace de réflexion est resté, de l'avis de toutes, en deçà de ses intentions. Les raisons en sont multiples. D'abord, cette initiative s'est imposée en cours de recherche et n'a pas su s'imposer dans le cadre général, ni s'ouvrir à d'autres participant-es. Pour exemple : les réflexions menées ne sont pas partagées avec le groupe principalement concerné, celui

des habitant-es et futur-es habitant-es, les « chercheur-es de terrain » de la RAP. Ensuite, les exigences de la tenue de la boutique étaient à ce point immenses qu'elles sont restées prioritaires et ont bridé le déploiement de RAPAsWeGo.

Malgré l'intention déclarée, la remise en question du « grand partage » entre « chercheur-es » et « acteur-trices », « théorie » et « pratique »²⁴ n'a pas toujours eu lieu, et nous n'avons, sans doute, pas toujours pris le bon chemin pour ce faire. S'agit-il, par exemple, d'inciter les acteur-trices à se lancer dans la co-écriture d'articles scientifiques ou de considérer que la réalisation d'un outil d'agitation militante sur la problématique de RAPSoDIÂ, comme une conférence gesticulée, a la même valeur et la même priorité que ces articles en question ? Si les voyages d'études ont été vécus par tou-ttes comme un moment exceptionnel de la RAP, c'est peut-être en partie dû au fait que là nous avons su dépasser le « grand partage », autant dans la conception que dans le déroulement d'une enquête commune auprès de personnes concernées, avec des personnes concernées.

À partir de cette expérience l'institution d'un cadre pour favoriser la réflexion sur la place de chacun-e et sur le travail de recherche même nous apparaît comme une nécessité. Une RAP est une co-construction ; tou-ttes les protagonistes sont équivalent-es sans pour autant être les mêmes et doivent s'assurer de bâtir sur des bases communes.

« L'égalité n'est pas un but à atteindre, mais une présupposition à mettre en pratique. »²⁵

C. RAPSoDIÂ, UN TOURNANT POUR HAL'ÂGE

Même si quelquefois nous nous prenons à rêver en pensant à ce qu'eût pu devenir cette RAP, notre charge de travail eût-elle été moins lourde, nous assumons pleinement ce choix et ce parcours. Autant pour les heures intenses vécues lors des rencontres et les temps de réflexion commune, autant pour le plaisir d'être porté-es par la force d'une expérience collective réussie que pour les tâtonnements et « échecs » vécus et assumés comme des manières de faire avancer nos questionnements.

Comment partager notre expérience collective, transmettre les savoirs produits tout au long de RAPSoDIÂ tout en donnant envie de « défricher les pages blanches qui restent à explorer » ?²⁶

C'est le nouveau questionnement qui s'impose à nous et dessine déjà le chemin que nous nous préparons à arpenter..

23 • « La RAP comme on la fait »

24 • Bonny Yves, La recherche-action et la question de l'institution, Forum. Revue de la recherche en travail social, 2014, p.15-24.

25 • Rancière Jacques, La fabrique de l'émancipation, dialogue avec Émilie Delorme, 2022.

26 • Roux Benjamin, Comment faire récit de nos expériences collectives, L'école du terrain, 2022

3 • LA RAP ET MOI... LA RAP ET NOUS - PAROLES DE TERRAIN

Dès le début de la recherche des moments de rencontres²⁷ sont organisés, à distance, contrainte due à la pandémie, au cours desquels les habitant-es et futur-es habitant-es sont invité-es à s'exprimer sur la démarche de la RAP, sur le rapport qu'ils entretiennent avec cette expérience et la manière dont iels la vivent. Petit à petit, jusqu'au colloque final « Autres façons d'habiter, autres façons de vieillir » où iels vont intervenir, iels seront amené-es à analyser une démarche avec laquelle iels évoluent et à découvrir ses apports parfois inattendus.

La contribution collective²⁸ lors du colloque final à Nantes en octobre 2022, a été précédée d'une journée de travail à Habitat Différent (Angers), sur le thème « La RAP et moi... La RAP et nous » et suivie d'une séance de réflexion commune, à distance, pour la présente contribution.

LE GROUPE DE TRAVAIL

- Dominique et Geneviève, Habitat Décadent, Angers (commission senior-es mise en place en 2019).
- Do, Les Audacieux-ses, La Maison de la Diversité, Paris.
- Catherine, Bien vivre et vieillir à la Grand'Mare (BVG), Rouen.

Annie et Marylène, membres de Hal'âge ont animé et coordonné la démarche jusqu'à cette contribution, validée par le groupe.

Aucune des (futurs) habitantes n'ayant souhaité la rédiger, cette contribution, constituée des propos des participantes a été mise en forme par Annie.

MORCEAUX CHOISIS

La RAP, une proposition qui tombe à pic ?

Oui

- À Angers, Dominique et Geneviève se posent, depuis 2012, la question, « qui depuis est restée en suspens, « allons-nous pouvoir vieillir à Habitat Différent ? », la RAP c'est l'occasion de créer un groupe de réflexion pour y répondre (Habitat Décadent) » ;
- À Rouen, l'association BVGM est en questionnement sur ses objectifs à venir, Catherine qui s'engage dans la RAP y voit « l'occasion de les préciser et avoir, au moins, des perspectives d'action » ;
- Quant à Do, à Paris, si elle accepte de suivre la RAP, c'est surtout « pour ne pas lâcher un groupe et une réflexion auxquels elle tient » ... « juste pour combler l'absence des rencontres entre Audacieux-ses ».

Mais

- « Que vont nous apporter les chercheur-es ? » « Si iels ont besoin de nous, avons-nous vraiment besoin d'iels et si oui pour quel type de questions ? Nous, nous sommes dans le concret, nous avons besoin de concret. On habite... » Dominique ;
- « La recherche va nous apporter des contraintes : réunions, résumés à écrire, mails, réponses aux mails... sommes-nous prêt-es à ça ? » Geneviève ;
- « Je ne souhaitais pas rejoindre RAPSoDIÂ... Je n'avais aucune réflexion préalable sur cette démarche... aucune attente » « et puis, je ne suis pas du tout universitaire et je n'ai pas l'habitude de ce "milieu", est ce que je vais me sentir à l'aise ? » Do.

Ce que nous avons vécu

- « Les 8 premiers mois, on a eu beaucoup de questionnements sur l'utilité de la RAP, des moments d'arrêt et d'interrogation, l'intérêt arrive avec les entretiens collectifs sur les mots de la RAP, nous avons envie de partager notre réflexion avec les autres habitant-es, au-delà de Habitat Décadent. » Dominique et Geneviève ;
- « On a plus envie de lire dans un but précis, lire à la commande alors qu'on est à la retraite, on a envie de se sentir libre » « les gens ont du mal à lire », « le lien avec l'action est difficile à établir » Geneviève ;
- « On a dû accepter la stimulation » Geneviève et « on a retrouvé la liberté dans ce cadre contraint à partir du moment où on s'est approprié la démarche », « on adhère à

27 • Séminaires, webinaires thématiques...

28 • Voir encadré

quelque chose et on y va de soi librement, dans son intérêt et dans l'intérêt commun. Participer n'est plus une obligation. » Catherine ;

- « J'étais beaucoup plus à l'aise que je ne m'y attendais » ...
« j'ai vécu une grande qualité d'échanges et d'écoute entre chercheur-es et " personnes de terrain " ». Do

Ce que la RAP nous a fait découvrir

Nos ressources propres

- « Un vrai travail théorique... m'a obligée à formuler, expliciter, ou partager les idées, les défendre ou les remettre en cause. J'ai vraiment beaucoup apprécié et appris de cette nouvelle approche... de la complémentarité entre les recherches théoriques et la " vie en vrai " (le travail concret si on préfère...). » Do ;
- « Nous sommes arrivé-es à nous interroger sur le jusqu'où (de l'entraide dans la vieillesse), à pousser et poursuivre la réflexion au-delà de ce que nous croyions possible... Au début de la RAP nous avons une réponse claire : troubles cognitifs, " dépendance et grande dépendance " non, aujourd'hui nous ne sommes pas en mesure d'imaginer comment y faire face, mais nous y réfléchissons pour pouvoir le faire demain. » Dominique et Geneviève ;
- « J'ai envie de restituer ce que nous avons fait. » Do, Dominique, Geneviève, Catherine.

Les merveilleux voyages

*À Göttingen, bonheur envié
Où Barbara s'est effacée
Pour une maison de vie rêvée.
Do.*

- « Un plaisir partagé d'avoir pu échanger sur des sujets qui tiennent à cœur autant avec les membres de la RAP qu'avec les personnes rencontrées », « connaître les gens, avoir des échanges personnels » Geneviève ;
- « Une prise de conscience de la diversité des groupes et de leurs différentes approches de la problématique de la RAP en échangeant expériences et informations » Dominique ;
- « Une satisfaction de découvrir des réalisations autres et d'autres manières de faire ». « La rencontre des projets de quartier, Biloba à Bruxelles et LeNa à Hambourg, ont déclenché une prise de conscience de ce qui serait possible d'envisager pour la continuation du travail de BVGM sur la Grand'Mare » Catherine ;
- « À Göttingen j'ai eu l'impression de rencontrer la Maison de mes rêves dans la vraie vie. J'ai visité une réalité que je n'aurais pas même osé écrire, à peine imaginer. Un lieu

magique : une maison superbe, un jardin magnifique, des femmes accueillantes et généreuses... mais surtout un mode de vie, des choix de gouvernance, d'activités et de réflexions (que ce soit sur la fin de vie ou la nécessité pratique et l'absence de honte à utiliser des déambulateurs) qui m'ont enthousiasmée. Bien sûr ce lieu est une réussite exceptionnelle, et j'en suis bien consciente, mais il montre aussi que c'est possible... » Do.

L'effet colloque

- « Avec le recul, je me dis que pendre la parole en public, aura eu un effet libérateur... émancipateur, pour moi. » Catherine ;
- « Je suis étonnée d'être intervenue avec les bons mots, d'avoir pu les écrire et les partager ». Do ;
- « Nous avons mis à distance ce que nous avons vécu, nous avons mis la réflexion en partage, ressenti une émotion qui fait prendre la vraie dimension de la chose. C'est encourageant, cela rend optimiste. » Geneviève.

En guise de conclusion

« En arrivant au colloque, quand j'ai vu l'expo (de restitution des voyages), quand j'ai lu les panneaux, je me suis dit, c'est vrai, on a vu tout ça » « Alors, on se souvient de tous ces gens intéressés aux mêmes problèmes, on se sent appartenir à un mouvement, un chemin collectif qui nous parle et sur lequel on avance ensemble. » Dominique.

PARTIE II

RAPSoDIÂ SUR LE TERRAIN : 6 PROJETS EN QUÊTE D'UN VIEILLIR EN PARTICIPATION ET SOLIDARITÉ

IMAGINER

LES COLLECTIFS EN PROJET

MONTAUBAN La Maison d'Isis

PARIS Les Audacieux·ses - La Maison de la Diversité

S'INSTALLER

LES EMMÉNAGEMENTS RÉCENTS

ROUEN Bien vivre et vieillir à la Grand'Mare (BVGM)

ST JEAN DE BRAYE Le Hameau partagé

VIEILLIR

LES HABITATS PLUS ANCIENS

ANGERS Habitat différent

TOULOUSE Aux Quatre Vents - Abricoop

1 • MONTAUBAN - LA MAISON D'ISIS

Pascale Bourgeaiseau - Léo Touzet

A. LE PROJET

Historique

Créée en 2016, La Maison d'Isis (LMI) est une association de préfiguration d'un projet d'habitat participatif pour senior-es. À l'origine se trouve un groupe d'amies qui, interpellées en 2010 par le projet de la Maison des Babayagas, réfléchissait sur « l'art de bien vieillir dans un cadre adapté, en solidarité et en citoyenneté »²⁹. Le groupe rencontre alors la municipalité et le bailleur social, Tarn et Garonne Habitat (TGH), qui adhèrent à la démarche et proposent bientôt un foncier dans un quartier en profonde rénovation. Le projet avance : 18 logements (T2 et T3) sont ainsi prévus, les appels d'offres sont lancés et LMI est associée à cette étape. En 2018 les marchés sont attribués, en 2019 il faut revoir les plans pour réduire les coûts, en 2020 TGH annonce : seuls les logements sociaux seront construits, le financement du projet d'habitat participatif ne trouve pas de solution. Un nouveau projet est alors proposé par TGH en plein cœur de Montauban dans un lieu historique. Les études sont menées, 16 logements peuvent être dessinés, mais une fois de plus le chiffrage oblige le bailleur à abandonner le projet. Des contacts avec des promoteurs privés n'aboutiront pas plus. LMI est toujours en quête de son habitat...

Le groupe

Au fil du temps, l'association (6 personnes lors de la 1^{re} réunion en 2016) a beaucoup évolué. LMI a recruté jusqu'à envisager fin 2019 qu'un deuxième habitat pourrait se faire. Le groupe est essentiellement féminin (un homme s'est intégré un temps, avant de quitter le projet) mais LMI se défend d'être un groupe de femmes par choix. Accompagné pendant 2 ans par un professionnel des montages d'habitats participatifs, le groupe a cherché à développer ses connaissances en termes techniques et de gouvernance. LMI a cependant vécu en 2020 des départs qui ont interrogé le fonctionnement de l'association. Les années qui passent sans qu'un projet aboutisse sont une épreuve pour LMI. Certaines doivent faire face à des problèmes de logement qui se résolvent grâce à l'entraide, d'autres finissent par envisager d'autres solutions. Un noyau continue sa quête même s'il faut infléchir le cap et envisager de vivre proche les unes des autres, tout en mettant en oeuvre les valeurs de solidarité, d'entraide et de citoyenneté.

B. LA RAP SUR LE TERRAIN

Le groupe de travail sur le terrain

Au départ, le groupe de travail se compose du collectif LMI (une dizaine de femmes + 1 homme, retraité-es, entre 60 et 82 ans, avec des origines professionnelles et des engagements associatifs divers), de 2 membres de Hal'âge et de 2 chercheur-es professionnel·les. Mais, au fil du temps et notamment avec les échecs successifs, le collectif LMI se réduit. En outre, les deux chercheur-es se désengagent mais deux autres prennent part à la RAP.

La démarche RAP sur le terrain

La problématique locale de LMI a été co-construite. Sa formulation n'a pas évolué au fil du temps. Elle a été explorée principalement à travers deux « chantiers », dont chacun a été mené par 2 membres de LMI, 1 membre de Hal'âge et 2 chercheur-es. Le chantier 1, « Ressources, coopérations, territoires », porte sur la question des coopérations (locales ou nationales) avec des « acteurs ressources » (USH, DIL, ARS, UNA, Fondation de France, Petits Frères des Pauvres, etc.). Le chantier 2, « Vivantes, solidaires, jusqu'au bout », explore la question de l'entraide dans la vieillesse en considérant l'expérience des lieux de vie et les « parcours d'habitat ». À partir de fin 2020, l'échec de LMI à faire aboutir son projet devient un questionnement à part entière. Le chantier 3 vise à éclairer les raisons de l'échec à partir d'une série d'entretiens menés auprès des acteurs professionnels et institutionnels impliqués dans le projet. Le guide élaboré pour conduire les entretiens a été co-construit et la moitié des entretiens ont été conduits par des membres de LMI accompagnés d'un chercheur professionnel. Pour les différents chantiers, l'analyse des données a été principalement réalisée par les chercheur-es professionnel·les, mais leur travail a systématiquement été soumis aux membres de LMI, qui ont pu le discuter. Les communications proposées lors du colloque RAPSODIÂ ont été co-écrites avec LMI.

Bilan et suite de la démarche RAP sur le terrain

L'expérience de la RAP a pu participer à la réflexivité de LMI et à la conscientisation de certaines limites, tout en contribuant à inspirer une dynamique d'entraide hors les murs, constitutive d'une pair-aidance autour du « vieillir autrement en habitant autrement ». LMI continue à exister comme « groupe projet » engagé en dehors des profils habituels de la militance féministe dans l'habitat participatif senior : les recherches d'informations et de solution se poursuivent, tout comme les réunions et les actions de communication notamment.



Les dames de La Maison d'Isis en vacances...

ÉTAPES CLÉS

Octobre 2019 : Présentation du projet RAPSODIÂ à 12 membres de LMI, par 3 membres de Hal'âge et 1 chercheure

Décembre 2019 : Co-construction de la problématique locale (11 membres de LMI + 3 membres de Hal'âge + 1 chercheure)

Mars 2020 : Démarrage des chantiers 1 et 2

Décembre 2020 : Suite à l'échec du projet initial de LMI, démarrage du chantier 3

Novembre 2021 : Analyse des entretiens menés dans le cadre du chantier 2 et du chantier 3

Octobre 2022 : Colloque RAPSODIÂ

DONNÉES COLLECTÉES

10 entretiens individuels avec LMI par 2 co-chercheuses de Hal'âge sur « vieillir ; entraide ; lieux/habitat » (chantier 2)

8 entretiens réalisés par 2 chercheurs + 3 LMI auprès d'acteurs institutionnels et professionnels (bailleur social, promoteur, architecte, etc.) (chantier 3)

9 entretiens individuels avec LMI sur le *care* (réalisés par Mina, stagiaire, étudiante Master 2 sociologie) (chantier 2)

2 entretiens menés collectivement, par des membres LMI + membres de Hal'âge + chercheur-es, auprès d'une gériatre et d'une association de soins à domicile (chantier 1)

+ Une quarantaine de comptes rendus détaillés de réunions d'équipe (LMI + Hal'âge + chercheur-es)

C. LES RÉSULTATS

Afin d'introduire les résultats de RAPSoDIÂ pour La Maison d'Isis, quatre éléments peuvent être préalablement et succinctement rappelés.

D'abord, l'association La Maison d'Isis porte depuis 2016 un projet d'habitat participatif de femmes seniors à Montauban, qui ne s'est pas encore concrétisé (malgré plusieurs tentatives avec un bailleur social), dans l'objectif de vivre jusqu'au bout chez soi en pratiquant l'entraide et la solidarité. Puis, dans le cadre de RAPSoDIÂ, la problématique locale co-élaborée de La Maison d'Isis a été : « Comment créer les meilleures conditions pour un vieillissement et une fin de vie à domicile et définir le lien entre solidarités internes et services professionnels ? ». Ensuite, cette problématique a été travaillée à travers deux chantiers principaux : l'un baptisé « Vivantes solidaires jusqu'au bout », l'autre appelé « Ressources, coopérations, territoires ». Enfin, suite aux épreuves traversées et aux difficultés rencontrées par La Maison d'Isis pour faire aboutir son projet initial d'habitat participatif senior, il a été collectivement décidé d'entamer une « enquête dans l'enquête » : une série d'entretiens auprès des acteurs professionnels et institutionnels impliqués dans le projet porté par La Maison d'Isis, en vue d'éclairer (voire, peut-être d'élucider partiellement) les ressorts de l'échec.

Afin de présenter les principaux résultats de RAPSoDIÂ pour La Maison d'Isis, le plan suivant est proposé :

- Chantier 1 : « Vivantes solidaires jusqu'au bout »
- Chantier 2 : « Ressources, coopérations, territoires »
- Chantier 3 : « À quoi tient l'échec du projet de LMI ? »

1. Chantier 1 :

« Vivantes solidaires jusqu'au bout »

Bien que La Maison d'Isis n'a pas créé son habitat participatif, il a été collectivement décidé de s'inspirer d'une première expérience d'enquête menée aux 4 Vents à Toulouse, afin d'explorer trois dimensions situées au cœur de la problématique centrale de RAPSoDIÂ : l'expérience du vieillissement ; l'expérience de l'entraide ; l'expérience de l'habiter et le projet d'habitat de La Maison d'Isis. Un guide d'entretien a donc été élaboré autour de ces trois dimensions. Dix entretiens semi-directifs ont été réalisés au printemps 2021 par deux co-chercheuses de Hal'âge. Cette enquête a été complétée par d'autres entretiens menés par une stagiaire de Hal'âge, sur les thèmes du care et du genre. Une analyse thématique de contenu a été effectuée par les deux co-chercheuses de Hal'âge et une chercheuse professionnelle. Celle-ci a été présentée à LMI et discutée dans le cadre d'un focus group.

Trois séries de résultats ont été avancées, relatives aux trois dimensions abordées dans le cadre des entretiens.

1.1 Une volonté commune de vivre et vieillir autrement

L'étude des parcours de vie des membres de La Maison d'Isis permet d'éclairer une volonté plus générale de maîtriser son vieillissement et sa fin de vie. Pour la plupart, les dames de La Maison d'Isis sont nées dans l'après-guerre et ont rompu avec le modèle de la génération de leurs mères : elles ont connu une forme d'émancipation par le travail et ont eu des engagements professionnels ou personnels souvent tournés vers l'Autre. L'analyse des entretiens révèle la volonté de La Maison d'Isis de rompre avec un modèle « générationnel » : les dames de l'association ne veulent pas faire subir à leurs propres enfants l'injonction à la solidarité familiale qu'elles-mêmes ont connue (injonction sociale liée au rôle dévolu des femmes : le care). Toutes ou presque ont éprouvé et accompagné le vieillissement et la fin de vie d'un ou plusieurs proches (parents, conjoints, amies), d'où leur volonté partagée de vieillir ensemble, entre amies, et d'éviter la solitude et l'EHPAD.

1.2 Les possibilités et les modalités

d'une entraide jusqu'au bout de la vie ?

Les entretiens donnent à voir les mécanismes d'aide informelle développés par, pour et dans le groupe d'amies, des mécanismes combinés à une proximité géographique et confirmés lors des périodes de confinement (covoiturage, cohabitation). Cette dynamique d'entraide hors les murs semble constitutive d'une pair-aidance autour du vieillir ensemble. D'ailleurs, l'entraide qui s'est manifestée notamment dans les périodes de confinement connaît des prolongements par la suite (vacances et cures « partagées »). Le groupe développe une présence active dans la ville, en termes de

communication et de rencontres avec des professionnels de la santé. Toutefois, la valorisation d'une proximité géographique dans la ville, vécue dans l'entraide au quotidien, et la poursuite des actions de communication, n'empêchent pas le retrait de certaines personnes du projet d'habitat partagé. Les projets personnels reprennent pour partie le dessus dans les choix qui sont faits : valoriser son propre habitat, ou trouver une autre formule d'habitat partagé dans une autre ville...

1.3 Quel(s) projet(s) pour La Maison d'Isis ?

La dimension politique du projet (un habitat partagé, inclusif et participatif) comme « utopie » nécessaire est défendue par le groupe. Leur expérience de femmes aux revenus souvent modestes les convainc qu'il s'agit là d'une solution quasi « évidente » à laquelle la collectivité devrait pourvoir. Mais, le projet demeure sans lieu et reste un « objet flou », dans lequel il est difficile de se projeter de façon collective, quand bien même apparaît l'évidence du besoin partagé d'au moins un espace commun. Pour certaines femmes de La Maison d'Isis, la difficulté peut persister d'imaginer vivre autrement que dans son logement actuel. Seule la proximité des appartements devant faire la différence. Si l'ouverture à l'Autre a été valorisée et idéalisée dans les projets qui n'ont pu aboutir, l'éventualité du partage d'un immeuble d'habitat social avec d'autres personnes moins engagées ne trouve pas l'assentiment de l'ensemble du groupe. Les plus âgées aspirent à davantage de tranquillité, se réservant pour les relations au sein du groupe amical. Actuellement (janvier 2023), face à l'urgence de trouver une solution de logement, il est possible que cinq ou six femmes de La Maison d'Isis se regroupent dans un immeuble construit dans leur quartier par le principal bailleur social du département, tout en maintenant des relations étroites avec les autres, du fait notamment de la proximité géographique et des liens tissés.

2 . Chantier 2 :

« Ressources, coopérations, territoires »

Dès la création de La Maison d'Isis en 2016, ses membres ont envisagé le recours futur aux aidant-es professionnel-les afin de ne pas être une charge pour leurs proches. Ainsi, en octobre 2019, peu avant le démarrage de RAPSODIÂ, l'association montalbanaise avait rencontré une neurologue retraitée avec qui les échanges avaient porté sur le vieillissement, le déclin cognitif et la mort. Cette dynamique a intéressé les initiatrices de la RAP. Hal'âge et les chercheur-es professionnel-les ont donc fait part à La Maison d'Isis de leur souhait de pouvoir participer – ou au moins assister – à ces rencontres visant à rechercher des partenariats avec des professionnel-les de santé et d'aide à domicile, avec l'implication des collectivités locales sur les plans qualitatif et financier.

Dans le cadre de RAPSODIÂ, deux rencontres de ce type ont été menées avec des co-chercheur-es Hal'âge et des chercheur-es académiques auprès de différents professionnel-les : en avril 2020, une gériatre rencontrée deux mois plus tôt par La Maison d'Isis dans le cadre de sa réflexion sur la fin de vie ; en juin 2020, un directeur d'un service de maintien à domicile. Le travail d'entretiens collectifs avec ces acteurs a permis de faire ressortir la capacité de La Maison d'Isis à se projeter. Il a également soulevé des questionnements jusqu'à présent peu abordés par les dames de La Maison d'Isis, tel que la place des tiers quand elles occuperont leur habitat participatif, la dépendance et les aménagements spécifiques des lieux/chambres, ainsi que les questions juridiques vis-à-vis des familles, notamment des enfants.

Il est à noter qu'en 2021, en parallèle de sa participation à RAPSODIÂ, La Maison d'Isis poursuit les échanges avec des acteurs-ressources : un ophtalmologue (septembre 2021) et un médecin du travail (décembre 2021) ont été rencontrés. Avec ce dernier, les échanges ont porté notamment sur le sommeil. Depuis la tenue du colloque final de RAPSODIÂ en octobre 2022, la maison d'ISIS est en recherche de nouvelles personnes ressources au travers de ses nouveaux adhérents. Rencontres prévues en février 2023.

3. Chantier 3 :

« À quoi tient l'échec du projet de LMI ? »

Suite à l'échec du projet initialement porté par La Maison d'Isis, il a été décidé de réaliser un travail d'entretien auprès de l'« écosystème montalbanais », afin d'essayer de mieux comprendre les freins à la réalisation de ce projet. L'enjeu était à la fois de chercher à savoir dans quelle mesure la situation montalbanaise est révélatrice des difficultés institutionnelles à soutenir ce type de projet (volonté politique, soutien financier, instruments, dispositifs, ingénierie, genre, âge, accompagnement...), et dans quelle mesure ces difficultés sont propres au contexte local ou révélatrices de difficultés plus générales.

L'analyse des entretiens et celle de la littérature consacrée au montage des habitats participatifs confirme l'un des résultats de la sociologie de l'innovation : les échecs sont multi-factoriels ; la causalité n'est pas unique bien que la dimension financière semble déterminante. Des difficultés opérationnelles, d'ordre économique, juridique et technique sont importantes, à commencer par la disponibilité foncière et l'acquisition du terrain et/ou du ou des bâtiments. D'autres difficultés non moins importantes sont davantage relationnelles (d'ordre "humain et social" pourrait-on dire). Elles sont relatives à la vue du groupe porteur de projet, à son évolution, à son fonctionnement, à sa capacité à s'autoréguler et à communiquer (entre soi et vers l'extérieur). Enfin, certaines difficultés sont contextuelles au sens où elles sont relatives à l'environnement, plus ou moins favorable, à l'état du marché de l'immobilier et de l'échiquier politique local, ou encore au rapport à l'innovation.

L'ensemble des principaux acteurs concernés (La Maison d'Isis, l'accompagnateur professionnel du groupe, le bailleur social, la municipalité) se réfèrent à des modèles parfois idéalisés (par exemple la référence aux Babayagas, ou celle au logement social comme solution "universelle") mais semblent manquer de compétences et de maturité face aux enjeux de l'habitat participatif sénior. La communication paraît avoir fait défaut, notamment entre le bailleur social, l'accompagnateur professionnel et le groupe porteur de projet. Ce dernier fait montre d'une certaine résilience face aux difficultés rencontrées. D'ailleurs, le travail d'élaboration du guide d'entretien en direction des acteurs institutionnels et professionnels impliqués dans le projet a amené La Maison d'Isis à s'interroger sur ce qui fait sa force et fonde son système de valeurs : les variants individuels versus les variants collectifs.

En conclusion, en dépit des échecs de La Maison d'Isis à faire aboutir son projet d'habitat participatif, nonobstant les difficultés et les contraintes liées aux périodes de confinement et malgré la défection de certain-es de ses membres, La Maison d'Isis a continuellement affirmé sa volonté de poursuivre l'aventure RAPSODIÂ, soulignant l'impact positif de la RAP sur le collectif. Grâce à la capacité à mettre en commun certains questionnements lors des « Cafés RAP » et des « Jeudis de RAPSODIÂ » (voir la partie consacrée à la méthodologie de la RAP) ; grâce également à l'ouverture aux thèmes de réflexion partagés et aux rencontres et réunions régulières (dont beaucoup en visioconférence) avec d'autres personnes venant des différents terrains (notamment celui de Toulouse), le lien a été maintenu, tout comme la dynamique de co-recherche.

2 • PARIS - LA MAISON DE LA DIVERSITÉ LES AUDACIEUX-SES

Lisa Buchter – Anne Labit – Romain Vacquier



Les Audacieuses et les Audacieux



Vue de la future façade du projet (JAA Agence d'architecture)

A. LE PROJET

Historique

L'association des Audacieuses et Audacieux a été créée en décembre 2017 à l'initiative d'un ancien directeur d'EHPAD. Le principal projet de cette association est la **Maison de la Diversité**, un habitat à destination des seniors LGBT (environ 1 million personnes en France) et seniors vivant avec le VIH.

Le concept de la Maison de la Diversité

- Articulation inédite entre inclusion et participation (la première favorisant la seconde)
- Dimension inclusive : logements essentiellement pour seniors LGBT, ouverts sur le quartier (1 chambre d'ami-es) et d'autres générations (1 logement étudiant), à loyer modéré
- Dimension participative : création du groupe avant la création de l'habitat par le biais de divers événements

Si la Maison de la Diversité est un projet pionnier en France, il s'inscrit dans une longue tradition d'habitats communautaires pour personnes LGBT qui prend sa source aux États-Unis dès les années 70, et qui se sont multipliés plus récemment en Europe. Le projet de la Maison de la Diversité a affronté depuis sa création plusieurs difficultés comme le rejet ou l'hésitation à soutenir un projet qui pouvait être perçu dans le contexte français comme « communautariste ». Malgré cela, le projet est parvenu à se structurer. Il a réussi à conquérir le soutien d'organisations privées et institutionnelles qui lui ont apporté de précieuses ressources et compétences. En parallèle, il a su aussi fédérer dès 2018 un groupe de volontaires essentiellement basés à Paris qui ont participé, avec le fondateur et

porteur de projet, à la construction d'un projet de vie sociale et partagée entre futur-es co-habitant-es. C'est avec une partie de ce groupe qu'a été menée la recherche RAPSODIÀ.

En 2022, le projet a obtenu deux soutiens déterminants : celui de Croix-Rouge Habitat et de la mairie de Lyon. C'est dans le quartier couru de la Croix-Rousse que la première Maison de la Diversité devrait ouvrir fin 2024. L'association s'est déjà implantée dans la région lyonnaise en vue de constituer le groupe de futur-es cohabitant-es.

Le futur habitat de Lyon

- Bâtiment de 3 étages, 1 rez-de-chaussée, 1 rez-de-jardin, avec ascenseur.
- 16 logements de type T1 et T2 (entre 25 et 42m²), dont un logement d'ami-es et un logement étudiant.
- 6 logements sociaux et 8 à loyers intermédiaires (bail locatif meublé).
- 1 « responsable de Maison » pour coordonner la vie de la Maison et ses relations avec le quartier (financé par la Métropole de Lyon).

Le fondateur du projet espère pouvoir dans les dix prochaines années répliquer le modèle de Lyon à d'autres villes françaises telles que Marseille, Nantes, Nice, ou encore Paris où le projet avait initialement été pensé, mais qui est très peu accessible du fait du coût du foncier.

B. LA RAP SUR LE TERRAIN

Le groupe de travail sur le terrain

Un groupe important au départ (3 chercheur.es, 2 Hal'âge, environ 12 Audacieux.ses) qui se scinde en 4 sous-groupes...
...mais l'engouement initial va s'étioler au fil du temps, entraînant la fusion des sous-groupes 1 & 3 et 2 & 2bis. La RAP se fera finalement avec 5 personnes : 4 Audacieuses et le porteur de projet. La thématique du vivre ensemble (2&2bis) a plus mobilisé que celle du vieillir ensemble (1&3).



La démarche RAP sur le terrain

La problématique locale a été co-construite avec les Audacieux.ses, elle a pu varier dans sa formulation au fil du temps, mais pas sur le fond.

La collecte des données a été co-construite, tout particulièrement au sein du groupe 2 (travail sur la gouvernance). Les chercheur.es ont accompagné et formé les membres du terrain qui ont participé à toutes les phases de collecte. Les entretiens et les visites de sites en France et à l'étranger ont constitué une modalité de recherche particulièrement appréciée.

L'analyse des données a plutôt été prise en charge par les chercheur.es mais systématiquement confrontée à la discussion avec les Audacieux.ses (apéro-débats, points d'étapes). Les participations aux webinaires et au colloque ont été préparées avec les 5 membres du terrain impliqués.

Bilan et suite de la démarche RAP sur le terrain

La démarche a parfois semblé complexe, déconnectée des préoccupations du terrain, et a pu décourager. Cependant le petit noyau de personnes qui sont allées au bout ont vu leur enthousiasme croître au fur et à mesure que les résultats devenaient plus tangibles. Ces résultats sont aujourd'hui appropriés par le groupe de Lyon, qui n'a pas participé à RAPSODIA, mais entre dans la co-construction concrète de son projet de vie sociale et partagée.

ÉTAPES CLÉS

Décembre 2019 : 1^{ère} rencontre d'interconnaissance

Février 2020 : finalisation de la problématique locale et organisation en sous-groupes
Des points d'étape réguliers pour rendre compte de la RAP à l'association des Audacieux.ses

Juin 2021 : échange avec les terrains de Toulouse et Montauban

Juin 2022 : dernier point d'étape, présentation des résultats finaux

DONNÉES COLLECTÉES

- 40 entretiens
- 15 observations (apéros-débats et ateliers de co-construction)
- Des lectures individuelles et collectives
- 2 visites d'habitats en France (Tepatouseul et La Maison des Sages)
- 2 voyages d'études (Allemagne et Belgique)

C. LES RÉSULTATS

Que faut-il partager pour vivre et vieillir ensemble dans la Maison de la Diversité (MDD) ? Telle était la problématique centrale de la démarche RAPSODIÂ menée avec les Audacieuses & les Audacieux (A&A) sur Paris. Cette problématique a été travaillée de différentes manières tout au long de la RAP et nous conduit à présenter des résultats organisés autour de trois thèmes :

- la pertinence d'un habitat spécifique senior LGBT (résultat n° 1) ;
- les difficultés des A&A à se projeter dans cet habitat dans une période encore marquée par l'incertitude quant à la réalisation concrète du projet (résultat n° 2) ;
- les apports de la RAP à la co-construction de la MDD avec ses futur-es habitant-es (résultat n° 3).

1. Résultat n°1 : Un habitat LGBT, pourquoi ?

Par leur nature totale et en apparence exclusive, les projets d'habitats dits « communautaires » ou « affinitaires » pour personnes LGBT+ vieillissantes peuvent paraître incongrus en France, se voyant souvent affublés de l'étiquette du « communautarisme ». Étant entendu que l'orientation sexuelle et/ou l'identité de genre, quelles qu'elles soient, font partie des inclinations infiniment diverses qui déterminent les désirs humains, on peut en effet se demander en quoi elle peut constituer un critère a priori pertinent pour fonder un mode de vie spécifique. Comment interpréter alors ce type de projets d'habitat ? Pourquoi des groupes de vieux et vieilles issu-es des minorités sexuelles et de genre se forment, et dépensent leur temps et leur énergie à imaginer de tels projets ? Le font-ils par pur amusement ? Le font-ils pour déstabiliser l'ordre social ? Le font-ils parce que c'est vraiment important pour eux ? Pour traverser ces questionnements qui sont de prime abord légitimes, il faut oser approcher le regard pour se défaire de quelques pièges. C'est-ce que nous avons tenté de faire en préalable à cette recherche, à partir de lectures et de discussions avec les personnes elles-mêmes. Nous pensons que le fruit de cette réflexion constitue en soi un résultat. Nous relevons trois éléments importants pour comprendre les raisons de ces habitats communautaires comme la Maison de la Diversité.

Premièrement, il faut voir que l'orientation sexuelle et/ou l'identité de genre sont un objet qui n'est pas aussi neutre que ce que nous avons postulé plus haut. L'homosexualité est encore considérée comme un écart à une norme – celle de l'hétérosexualité – qui fait l'objet d'un stigmat. Un exemple simple est que les personnes hétérosexuelles sont les seules à ne pas subir l'injonction de dévoiler leur sexualité sous l'angle de l'aveu (i.e. *coming out*) à chaque nouvelle personne avec qui elles sont liées. Cela semblerait absurde.

Deuxièmement, la dynamique communautaire s'explique du fait que l'expérience de la stigmatisation est un vecteur puissant d'identification collective des individus qui en sont la cible. Cette dynamique communautaire est probablement le phénomène le moins « communautariste », car il est la façon

la plus universelle par laquelle des individus affectés par la stigmatisation parviennent à rompre la solitude de leur condition, à s'estimer eux-mêmes, et à combattre dans la Cité les stéréotypes qui fondent leur stigmat. Le trouble ne rencontre les conditions de son dépassement que dans la mesure où il est mis en commun avec d'autres.

Troisièmement, et plus encore, il faut aussi voir la dimension créative de ces projets et leur potentiel de ré-universalisation comme ce fut le cas pour la plupart des luttes minoritaires. Prenons l'exemple du PACS, qui bénéficie aujourd'hui à l'ensemble des couples. Prenons aussi l'exemple de la lutte contre l'épidémie du Sida, qui a réinventé la fin de vie en milieu hospitalier. Si elle ne veut pas sombrer dans un utopisme conservateur, une pensée rigoureusement universaliste reconnaît que ces projets dits « communautaires » sont non seulement inéluctables, mais nécessaires pour répondre à l'imperfection constitutive d'une telle pensée. Le projet de la Maison de la Diversité est un projet qui répond à des blessures du passé, mais offre aussi la promesse d'inventer de nouvelles façons d'être au monde dans la vieillesse.

Pour autant, l'appartenance à la communauté LGBT suffit-elle pour envisager un habiter et vieillir ensemble ?

2. Résultat n°2 : Paris, un « habiter et vieillir ensemble » qui reste à (co)construire

Cette question a été plus spécifiquement posée au sein du groupe 3 de RAPSODIÂ. Elle a été traitée à partir de la réalisation de 15 entretiens semi-directifs avec des A&A portant sur 3 thèmes : le parcours de vie, la vision de la/sa vieillesse, la vision de la future MDD. Notre échantillon s'est voulu relativement représentatif des adhérent-es de l'association, comprenant des personnes résidant majoritairement en région parisienne (12/15) et âgé-es de 62 à 82 ans (deux hommes plus jeunes de 35 et 48 ans ont également été interrogés). Bien que les trois quarts des adhérent-es soient des hommes, nous avons choisi d'interroger 9 d'entre eux et 6 femmes, car nous avons constaté que les lesbiennes sont particulièrement actives dans l'association. L'ensemble de ce protocole a été conçu et mené au sein du groupe 3 qui comprenait une co-chercheuse de Hal'âge, une Audacieuse et une chercheuse universitaire. Les entretiens ont eu lieu entre juillet 2020 et mars 2021.

2.1 Les A&A, entre similitudes et différences

Les entretiens menés avec les A&A montrent un fort sentiment d'appartenance à la communauté LGBT, lié à des parcours de vie marqués par des expériences de stigmatisations et de discriminations vécues ou intériorisées face auxquelles ils et elles ont répondu diversement. On retrouve par exemple parmi ces réponses des stratégies individuelles d'évitement, consistant à taire son orientation sexuelle dans le milieu professionnel ou familial lorsque celui-ci est perçu comme potentiellement homophobe.

« Je me préservais. Je n'avais pas envie... déjà, je n'avais pas envie de parler de ma vie privée. Je pense que ma sexualité ne regardait personne que moi. Et moi, je ne demandais pas à une personne qui était hétéro si elle se complaisait dans sa situation d'hétéro, donc je ne vois pas pourquoi on aurait parlé de ma situation. »

On retrouve aussi des stratégies plus collectives de lutte pour l'égalité des droits ; les deux tiers des A&A interviewé-es ont un parcours militant au sein des réseaux LGBT, à des degrés divers. À l'instar des personnes homosexuelles de cette génération, les A&A n'ont le plus souvent pas d'enfants et sont parfois en rupture avec leur famille d'origine. Plusieurs ont aussi des expériences d'aidance de proches (partenaire, ami-e, éventuellement parent-e lorsqu'ils ou elles n'ont pas totalement rompu avec le milieu familial d'origine). Cependant, au-delà de ces caractéristiques sociologiques communes, les A&A sont évidemment bien différent-es les un-es des autres. Ils et elles n'appartiennent pas aux mêmes milieux sociaux, n'ont pas exercé les mêmes métiers, certain-es vivent en couple et d'autres non³⁰. La différence de genre entre lesbiennes et gays apparaît comme un autre élément potentiel de fragmentation.

« Je n'étais pas du tout contre le fait qu'il y ait des gays. Mais disons que ça repose quand même beaucoup sur les femmes. Comme d'habitude remarque ! »

Ces différences semblent avoir un impact important sur la vision qu'ont les A&A de la future MDD.

2.2 La MDD, entre habitat inclusif et habitat participatif

Si quelques Audacieuses, locataires dans le parc social et dotées de petites retraites, attendent avec impatience l'aboutissement du projet parisien, d'autres personnes, bénéficiant de revenus plus importants et propriétaires d'un logement de qualité, peinent à s'imaginer dans cette future Maison. Le fait de vivre seul-e est un autre élément important dans le souhait

30 • On note par contre une homogénéité ethnique et culturelle au sein des A&A.

d'habiter la MDD, le couple apparaissant comme une situation, vécue ou souhaitée, qui ne pousse pas à ce choix, voire permettrait de l'éviter. Il ressort globalement de nos entretiens sur Paris que le projet de MDD n'est encore que peu approprié et que la perspective d'y habiter reste lointaine ou « théorique ». Le fait qu'il n'y ait aucun lieu identifié à Paris permettant au projet de la MDD de « prendre corps », et plus globalement l'incertitude sur sa future localisation³¹, joue bien évidemment un rôle essentiel dans ce manque d'appropriation. Un autre élément d'explication de la difficulté à se projeter dans le projet réside selon nous dans le fait qu'il ressort du modèle de l'Habitat Inclusif (HI) et est donc encore en partie perçu par les A&A comme celui du porteur de projet, Stéphane Sauvé. La particularité de ce projet d'habitat inclusif est toutefois d'être initié par un porteur qui est lui-même membre de la communauté LGBT et très désireux de l'impliquer dans la conception et le développement de la future Maison dans le cadre d'ateliers de co-construction. Dans notre échantillon de personnes interviewées, les lesbiennes, qui se connaissent entre elles et ont fortement contribué à ces ateliers de co-construction, semblent s'être davantage appropriées le projet, sans envisager pour autant d'y habiter toutes et donc constituer en tant que tel un groupe de futures habitantes.

Si les A&A interviewé-es sur Paris peinent donc à imaginer un habiter ensemble, ils et elles peinent aussi à imaginer un vieillir ensemble.

2.3 Vieillir à la MDD, entre autonomie et dépendance

Dans nos entretiens, les visions de la vieillesse sont souvent négatives. Imaginer une maison intergénérationnelle, ce qui a priori n'est pas prévu mais que souhaitent pourtant plusieurs des personnes interviewées, semble permettre de mettre à distance la vieillesse.

« Je ne veux pas voir que des vieux toute la journée ! Dans la glace, ça me suffit. »

Les maladies cognitives potentiellement liées à l'avancée en âge, en particulier, sont une perspective qui fait peur. Chacun-e espère « rester autonome le plus longtemps possible ». Quel type de solution dans la vieillesse pourrait représenter la MDD selon les A&A ? Deux visions coexistent : une maison de type « EHPAD homofriendly », qui permettrait de prendre en charge la dépendance des personnes dans le respect de leur orientation sexuelle ou, au contraire, une maison réservée aux « senior-es autonomes », à l'instar du modèle de l'habitat inclusif, qu'il faudrait donc quitter si les besoins d'aide et de soin deviennent trop importants. De fait, le projet de la MDD

semble bien avoir hésité dans sa phase initiale entre ces deux modèles. Conçue par un ancien directeur d'EHPAD, qui a envisagé très sérieusement la question de la « dépendance » progressive des habitant-es et diverses solutions pour y faire face³², la MDD s'inscrit de plus en plus au fil du temps dans le champ de l'« habitat inclusif pour personnes âgées autonomes » afin de pouvoir bénéficier du cadre juridique et des financements afférents. Pour les A&A interviewé-es, l'âge auquel ils et elles imaginent entrer dans la maison, dépend du modèle auquel ils et elles se réfèrent : le plus tard possible « lorsque l'on ne pourra plus faire autrement » pour le premier modèle, le plus tôt possible afin de pouvoir y vivre d'ores et déjà en solidarité de voisinage pour le deuxième.

Le vivre ensemble en solidarité dans la vieillesse est l'une des dimensions du projet de la MDD que nous avons souhaité questionner dans le cadre de nos entretiens. Sans lieu concret qui pourrait en être le support, sans groupe encore constitué, ce vieillir ensemble en solidarité peine à être imaginé par les A&A interviewé-es. Au contraire, quelques inquiétudes quant à la vie collective se font jour.

« Le point le plus embêtant de la maison partagée, c'est de supporter vraiment les uns et les autres. Savoir que si on va en maison partagée, c'est aussi partager des choses avec les gens. Donc s'accepter les uns et les autres, avec nos qualités et nos défauts. »

L'entraide dans la vieillesse pose question aux A&A. Sera-t-elle possible ? La volonté de chacun-e d'être « indépendant », le souci de voir sa liberté (son « autonomie ») respectée, bref l'individualisme des un-es ou des autres... ne risquent-ils pas d'empêcher la mise en œuvre concrète de cette entraide, se demandent les A&A. Plusieurs des lesbiennes interviewées s'inquiètent par ailleurs de devoir être celles qui, en tant que femmes, devront s'occuper des hommes. Pourtant, la volonté d'aider les autres et la capacité à le faire sont aussi présentes chez les personnes interviewées. La convivialité, le partage d'espaces et de temps de vie communs sont des dimensions essentielles du projet pour les A&A, qui rappellent que le principal objectif de la MDD est bien celui de leur permettre de ne pas vieillir seul-es.

La MDD apparaît ainsi, dans le discours des A&A parisien-nes, comme une utopie d'habitat dans la vieillesse essentielle à promouvoir mais qu'il reste difficile d'envisager concrètement pour soi-même.

31 • Au moment de notre enquête, diverses villes telles que Paris, Nice ou encore Bordeaux étaient envisagées.

32 • Partenariats avec les professionnels de santé, services d'aide à domicile ou EHPAD, recours aux nouvelles technologies, étage dédié à la prise en charge de la dépendance, réflexion sur la personne de confiance et les directives anticipées, etc.

3. Résultat n°3 : Une RAP qui vient nourrir la co-construction de la MDD avec ses futur-es habitant-es

Au-delà de cette première phase de lectures et d'entretiens, plutôt classique dans sa méthodologie, la démarche RAPSoDIÂ a conduit à mettre en œuvre d'autres façons de se saisir de la problématique posée au départ. Les différentes méthodologies mises en œuvre, relevant plus de l'éducation populaire que de la recherche académique, ont permis de renforcer l'idée d'une participation active des A&A à la co-construction du projet.

Au sein du groupe 2/2bis s'est engagé un travail sur la gouvernance qui a permis d'explorer différents modèles de gouvernances au sein d'habitats collectifs qui ont pu prendre différentes formes : habitats participatifs, coopératives d'habitants, logements associatifs dont certains espaces sont ouverts au public, etc. Pour aller à la rencontre de ces projets, un guide d'entretien a été co-construit avec plusieurs Audacieuses, un co-chercheur de Hal'âge, et une chercheuse universitaire. Les entretiens réalisés à plusieurs mains (en moyenne 4 ou 5 enquêtrices) ont donné aux Audacieuses présentes des outils concrets pour repenser la gouvernance de l'habitat qui leur correspondrait : modes de communication, de prise de décisions, stratégies de gestions de conflits, choix du modèle d'habitat. Plusieurs questions de fond se sont fait jour à mesure que ces entretiens étaient réalisés. D'une part, comment partager les connaissances collectées avec les autres A&A, afin de nourrir une réflexion commune sur le projet à construire ? Pour répondre à ces questions, ce groupe a cherché à mettre en œuvre une boîte à outils de la gouvernance dans les habitats collectifs (tous modèles confondus). D'autre part, les Audacieuses impliquées se sont questionnées sur leur autonomie pour choisir un modèle. Plusieurs d'entre elles notamment ont bien aimé le modèle coopératif, plus horizontal, et qui favorise davantage l'autonomie dans la prise de décision. Enfin, à mesure que ce collectif réalisait que la première MDD ne les concernerait pas (car elle ne serait pas à Paris), s'est posée la question du rôle de leur enquête, puisque les personnes qui allaient réfléchir à la gouvernance d'une MDD devraient être, idéalement, celles qui vont y habiter.

Au sein du groupe 3, un échange sous forme d'apéro-débat avec les terrains de Montauban et de Toulouse, ainsi que 2 visites de projets réalisés, Tépatoiseul et La Maison des Sages, ont permis de repenser la question du vieillir ensemble en solidarité jusqu'au bout de la vie dans la MDD. La visite de Tépatoiseul, petit habitat participatif de l'agglomération de Chartres dans lequel 3 femmes âgées s'entraident au quotidien, a donné du sens au concept de voisinage de proximité si précieux dans la vieillesse. La visite de la Maison des Sages,

située près de Versailles et imaginée sur le modèle des colocations Alzheimer, a été un moment particulièrement stimulant qui a permis à chacun-e des participant-es de modifier son regard sur la maladie et son accompagnement possible.

Enfin, les voyages en Allemagne et en Belgique, auxquels ont participé le porteur de projet et deux Audacieuses, ont aussi contribué au travail de déconstruction des représentations sociales de la vieillesse, souvent marquées par l'âgisme et l'individualisme, et à mettre en lumière le modèle de l'habitat participatif. La RAP – dont tous les autres projets d'habitat investigués en France relevaient du modèle participatif, lui-même promu par l'association Hal'âge – est venue « bousculer » un peu les contours de la MDD. Si la participation des A&A, engagée avant le démarrage de RAPSoDIÂ dans le cadre d'ateliers de co-construction, se renforce et continue de faire évoluer le projet, celui-ci n'en reste pas moins aussi un projet d'habitat inclusif. La première Maison sera en effet réalisée à Lyon dans le cadre du locatif social et s'inscrit dans le champ législatif de la loi ELAN afin de pouvoir bénéficier des financements relevant de l'habitat inclusif. La MDD nous apparaît ainsi comme un modèle hybride, inclusif et participatif, tout particulièrement intéressant à considérer.

L'ensemble des travaux menés dans le cadre de la RAP avec le porteur de projet et les Audacieuses parisiennes qui y ont participé viennent à présent nourrir les ateliers de co-construction du projet de MDD sur deux thématiques qui avaient été peu abordées à Paris : d'une part, le projet de vie sociale et partagée (par ailleurs obligatoire pour obtenir un financement au titre de l'habitat inclusif), d'autre part, le vieillissement et la fin de vie. Les mêmes ateliers de co-construction démarrent à Lyon, où un groupe de futur-es habitant-es s'est constitué autour du projet de la Croix Rousse. Nous sommes ravi-es de constater, au sein de l'équipe RAPSoDIÂ, que nos travaux avec les A&A, qui ont pu parfois leur paraître un peu « théoriques » ou éloignés de leurs préoccupations immédiates, aient finalement contribué à enrichir leur réflexion et fassent bientôt l'objet d'une appropriation très concrète par le groupe de Lyon qui habitera et vieillira bientôt ensemble.

3 • ROUEN – BVGM (BIEN VIVRE ET VIEILLIR À LA GRAND'MARE)

Annie Le Roux – Camille Picard



La résidence et le jardin partagé



La Grand'Mare



Janvier 2020 : BVGM se présente aux autres terrains de la RAP

A. L'HABITAT

Historique

À l'origine de la création de l'association BVGM : la rencontre entre les préoccupations et attentes d'un groupe d'habitant-es senior-es, soucieux du vieillissement de la population dans un quartier où ils souhaitent vieillir, mais dont les logements ne sont plus adaptés, et celles de la ville de Rouen qui se propose d'y répondre en adaptant urbanisme et habitat.

Dès 2013 émerge l'idée, au sein du groupe d'habitant-es, de créer, un habitat participatif senior, la ville soutient à condition que ce soit un habitat participatif intergénérationnel.

Le projet est validé en 2015, sur la base du logement social, locatif et en accession sociale à la propriété, en collaboration avec le bailleur « Logeo Seine », entreprise sociale.

BVGM naît en 2016, constituée d'habitant-es du quartier de la Grand'Mare, l'association portera le projet de la résidence participative intergénérationnelle « Les quatre saisons », la mairie de Rouen mettant le foncier à disposition. Le projet est lancé ainsi que d'autres projet favorisant et soutenant le lien intergénérationnel et le maintien des personnes vieillissantes dans le quartier : jardin partagé, « Partageons un Havre » (colocation étudiant-e/senior-e), informations et services (entretien de jardins). L'association fera appel aux services d'une coordinatrice de projets urbains participatifs.

La résidence participative « Les quatre saisons »

Depuis le printemps 2021, au cœur du quartier HLM et avec à son pied un jardin de 2000 m², partagé avec tou-tes les habitant-es de la Grand'Mare, l'immeuble de 3 étages se situe à proximité des commerces, services, écoles et centre culturel.

Il se compose de 36 logements, dont 60 % sont réservés aux + 60 ans, 9 sont en accession sociale à la propriété, 27 en locatif social (20 PLS, 5 PLUS, 2 PLAI correspondant à 2 T1, 6 T2, 19 T3, 7 T4 et 2 T5).

Des espaces partagés : 1 studio (4 personnes) et une chambre d'ami-es (2 personnes), 1 cuisine, 1 salle de réunion de 100 m², le bureau de l'association, 1 atelier, 1 buanderie (200 m² au total), des espaces verts, 1 terrasse et 1 cour commune. **Il est ouvert au public** sur demande préalable ou événement programmé. Au printemps 2023, 7 des logements en accession n'ont pas trouvé preneur, le quartier a mauvaise réputation (QPV). Le bailleur les requalifie en locatif social (PLS).

La philosophie et le programme d'action

BVGM s'est donnée pour objectif de penser un habitat pour « Les quatre saisons » et le quartier, « qui permette une qualité de vie dans le respect entre les générations, la solidarité entre voisin-es, l'entraide et le partage de lieux communs » en s'appuyant sur trois axes d'action : la participation, la solidarité et l'intergénération.

B. LA RAP SUR LE TERRAIN

Le groupe de travail sur le terrain

À la suite de la présentation de RAPSoDIÂ à une vingtaine de membres de BVGM, 7 personnes motivées par la recherche (+ la coordinatrice) sont prêtes à s'engager dans la RAP aux côtés de 2 membres de Hal'âge et d'une chercheuse. À l'automne 2020, pour des raisons d'organisation interne, le groupe sera rejoint par un troisième membre de Hal'âge et une nouvelle chercheuse prendra le relais de celle en place. Le groupe se stabilise dans cette nouvelle configuration. En 2021, l'arrivée pour 6 mois d'une stagiaire portant l'abaya, va faire apparaître des divisions insoupçonnées qui vont ébranler fortement le petit groupe de BVGM, composé de personnes qui se connaissent de longue date. Cependant le travail va se poursuivre, avec la stagiaire, et malgré les divergences idéologiques qui perdurent et les cassures émotionnelles qui s'en sont suivies, iels ont pu avancer ensemble dans un relatif apaisement.

La démarche RAP sur le terrain

La collecte des données a été coconstruite tout au long de la RAP, en dehors des entretiens collectifs et des cartes mentales.

- Grille, tenue, évaluation des entretiens semi-directifs et micros-trottoirs.
- Exploitation des documents administratifs et entretiens avec les commerçant-es pour le portrait de la Grand'Mare.
- Les voyages, leur restitution et exploitation, une expérience particulièrement appréciée (moins appréciée : leur préparation, jugée trop scolaire).
- Participation active aux webinaires, colloque...

Le bilan des lectures individuelles et collectives fait ressortir l'intérêt trouvé à l'exercice, un plaisir pour certain-es, la prise de conscience qu'elles ouvrent sur une « meilleure compréhension des problèmes de société » et sur des perspectives d'action.

Les rencontres avec les autres terrains, pour échanges d'expérience et partage de la réflexion, ont été des moments importants. Un regret, n'avoir pas pu se rencontrer plus souvent pour cause de confinement.

Outre les difficultés et changements mentionnés ci-dessus, s'entendre sur le périmètre auquel s'appliquera la problématique ne se sera pas fait sans va et vient, tours et détours. Travailler sur « la vie dans la résidence » ou sur « vivre et vieillir dans le quartier » ? Un compromis sera trouvé en incluant la résidence et le jardin partagé comme des éléments de la dynamique de participation et de solidarité de la vie du quartier.

ÉTAPES CLÉS

Novembre 2019 : Présentation de RAPSoDIÂ par l'équipe de chercheur-es Hal'âge et universitaire

Mars 2020 : Rencontre BVGM et équipe RAPSoDIÂ. Définition de la problématique spécifique à BVGM

Juin 2020 : 2 entretiens collectifs : Autonomie, entraide :

- « Dans votre vie »
 - « Dans le quartier, la résidence »
- Cartes mentales

Janvier 2021 : Portrait de la Grand'Mare.

Avril/mai 2021 : Entretiens et micros-trottoirs, dont élaboration de la grille.

Novembre 2021 : Première évaluation des entretiens et micros-trottoirs

Février 2022 : Présentation des résultats intermédiaires à l'ensemble de BVGM

DONNÉES COLLECTÉES

- 38 entretiens individuels
- 158 micros-trottoirs
- 6 cartes mentales + entretiens
- Lectures individuelles et collectives
- Échanges avec commerçant-es,
- Acteurs-trices associatifs-ves
- 2 voyages d'études

Les voyages ont fait découvrir, à Bruxelles et Hambourg, des initiatives qui s'appuient sur une résidence participative pour senior-es, pivot au cœur d'un dispositif d'entraide pour pouvoir « vieillir en autodétermination, jusqu'au bout de la vie dans son quartier ». Des pistes s'ouvrent, des actions sont en cours de construction.

C. LES RÉSULTATS

« À la recherche du comment vivre et vieillir en autonomie à la Grand'Mare, dans l'entraide et la solidarité. Le chemin sinueux, parfois difficile, d'un groupe de senior-es rouennais-es. »³³

Le travail mené au sein du quartier de la Grand'Mare est formalisé en juin 2020 autour de la problématique suivante : « Comment vivre et vieillir en solidarité et participation dans le quartier de la Grand'Mare ? ». Une fois le problème posé, a commencé une réflexion autour des mots de la recherche, de la perception habitante du quartier et d'autres sujets qui ont mené à la présentation de trois principaux résultats. Dans un premier temps, la connaissance et la re-connaissance du quartier de la Grand'Mare par ses habitant-es sont abordées. Dans un deuxième temps, c'est l'hétérogénéité des habitant-es et la reconnaissance de cette diversité qui est présentée. Enfin, la généralisation de l'entraide, son application concrète et les difficultés qu'elle engendre est abordée.

1. Re-connaître son quartier

Les 5 femmes et 2 hommes qui composent le groupe de BVGM impliqué dans la RAP, ont entre 65 et 87 ans, 5 d'entre eux habitent le quartier dans les pavillons dont iels sont propriétaires. Avant d'être impliquée dans la RAP, l'association a porté un projet d'habitat et de jardin partagé. Le groupe a été guidé tout du long par une accompagnatrice d'habitat participatif, dont la mère est une des membres fondateur-ices. C'est par son engagement et son intervention que le projet a abouti. Elle reconnaît elle-même les avoir incité-es à se lancer dans ce projet. Elle est également à l'origine de leur implication dans la RAP.

Au début de la recherche, des entretiens collectifs et individuels associés au dessin de cartes mentales³⁴ ont été réalisés. Ils avaient pour but d'appréhender les parcours de vie des chercheur-es de terrain. Les valeurs partagées par le groupe résultent d'une culture commune construite par un parcours de vie similaire. La ressemblance est d'ailleurs frappante avec la description de Catherine Bidou de ceux et celles qu'elle nomme « les nouvelles classes moyennes » (1984)³⁵. Tou-tes ont exercé un métier dans le champ de l'enseignement et/ou du travail social : « On a tou-tes eu des métiers où on a apporté de l'aide ». Ayant « pratiqué la solidarité » dans leur « parcours, syndical, associatif et professionnel » iels disent « avoir besoin d'une activité en solidarité avec les autres, dans le domaine social, besoin de faire des choses pour le quartier ». Tou-tes ont

évolué dans « l'échelle sociale » grâce à leurs études et ont travaillé en contact avec du public : enseignant ou autre poste dans l'Éducation nationale, travailleur social, psychologue. Ce parcours les a mené-es à partager des valeurs communes : solidarité, entraide, laïcité, militantisme, éducation alternative, féminisme. Ce premier constat permet de comprendre leur mécanisme d'appartenance au groupe. Par ailleurs, l'ensemble du groupe, à l'exception d'une personne, était engagé dans des associations de quartier ou dans d'autres formes de militantisme. Une partie importante de l'attachement au quartier vient de cette époque, dont iels sont fier-ères. Iels parlent de leur arrivée à la Grand'Mare où il y avait de « *jeunes couples très dynamiques et très contestataires* », mais aussi « *beaucoup d'intellectuels à l'époque* ». Pour certaines, c'est toujours le cas, « *il y a beaucoup de militants ici* ».

À cela s'ajoute leur rapport au quartier de la Grand'Mare qui tend à être semblable. Entre autres, deux membres ont d'abord habité dans les habitations collectives de la Grand'Mare. Iels ont ensuite accédé à la maison individuelle en s'installant dans les pavillons. Les autres sont entré-es directement par la maison individuelle. Enfin, tou-tes connaissaient le quartier avant de venir s'y installer. Soit parce qu'iels ou leur famille y avaient vécu précédemment, soit parce qu'iels y travaillaient, notamment dans une école expérimentale qui n'existe plus aujourd'hui. Leur vie de famille s'est ensuite construite dans les pavillons de la Grand'Mare. Les enfants allaient aux écoles de quartier et jouaient dans les parcs (le quartier compte de nombreux espaces verts).

Les années ont passé et les changements urbains et sociodémographiques ont transformé leur lieu de vie qu'iels ne reconnaissent désormais plus. Du côté urbain, les immeubles de logements collectifs se sont construits, le centre commercial s'est vidé et les Lods ont brûlé³⁶. Sur le plan sociodémographique, c'est l'arrivée d'une population issue de l'immigration dans les habitations collectives qui a marqué la rupture avec les habitant-es des pavillons. Une « *nouvelle population* » s'est installée après les rénovations qui n'étaient pas de la « *même couche sociale* ». Il y a une méconnaissance d'une partie des habitant-es du quartier, qu'iels appellent « *les invisibles* ». Iels ne les voient pas dans les événements de quartier auxquels iels participent ni dans le centre culturel qu'iels fréquentent. Iels en déduisent un manque d'engagement dans le quartier et une absence d'entraide.

33 • C'est le titre choisi par le groupe BVGM pour une contribution au colloque final de RAPSODIA à Nantes.

34 • Il s'agit de comprendre le rapport de chacune à l'espace de proximité, au voisin-es proches, aux habitant-es du quartier par le dessin et un entretien lié.

35 • Bidou Catherine, Les aventuriers du quotidien : essai sur les nouvelles classes moyennes, PUF, 1984

36 • Construits dans les années 70, ces immeubles conçus en verre et acier par l'architecte Marcel Lods, déjà menacés de démolition dans les années 80, l'ont finalement été suite à 2 incendies mortels en 2011. Deux d'entre eux restent debout déjà inscrits au titre des monuments historiques en 2010.

Selon un membre du groupe, les logements se sont dégradés pour cette raison ; « avant c'était des ILM³⁷ maintenant c'est carrément des HLM avec des bailleurs sociaux ». Cette évolution s'est également caractérisée par la détérioration de la réputation du quartier³⁸. bercé par un sentiment d'appartenance nostalgique, le quartier leur a finalement échappé.

Les enseignements tirés de l'exploitation des cartes mentales, l'enquête auprès des acteurs-trices associatif-ves, institutionnelles et économiques permettent de remettre en question les représentations du groupe d'un quartier qui se serait figé depuis des années. Iels ont également pris conscience que leur quartier a changé et qu'ils en ont une connaissance partielle ainsi que de ses habitant-es.

2. Se confronter aux « autres »

Afin de réapprendre à connaître leur quartier, le groupe a mené des entretiens semi-directifs et des micros-trottoirs. Les données collectées visaient par ailleurs à comprendre les besoins des habitant-es afin de proposer un projet qui leur correspondrait au mieux. Deux thématiques intéressaient plus particulièrement le groupe :

- la perception du quartier et le rapport à celui-ci ;
- l'entraide, perception et pratiques.

Concrètement, ce sont 33 entretiens semi-directifs qui ont été réalisés auprès de 19 femmes et 14 hommes dont la majorité était âgée de plus de 70 ans, habitait un pavillon et était propriétaire de son logement. Les trois quarts des enquêté-es faisaient partie de l'entourage immédiat des enquêteur-trices (famille, ami-es, membres de BVGM pour moitié), ce qui a interpellé une partie du groupe sur la pertinence des entretiens. « Les personnes au chômage, issues de l'immigration, etc...non incluses dans les entretiens, seulement de "bons blancs à la retraite comme nous" ».

« Nous on n'est pas représentatifs du quartier, pas du tout, parce qu'on a des moyens matériels, aussi, donc, je veux dire qu'on n'a pas besoin de grand-chose ».

Les 158 micros-trottoirs, dont une majorité de personnes locataires, ont été rencontré-es dans les différents espaces du quartier : la dalle centrale, le centre commercial, l'aire de jeux, etc. Ce fut l'occasion pour le groupe de collecter les avis de personnes différentes de leur entourage habituel.

Les entretiens semi-directifs ont principalement confirmé un certain nombre de conclusions déjà tirées au contact des membres de l'association. Les habitant-es partagent un sentiment d'attachement (la Grand'Mare comme une « grande famille ») au quartier, mais perçoivent également sa division urbaine et sociale. Les avantages d'un tel attachement peuvent être nombreux. Les habitant-es sont plus susceptibles d'y investir du temps, notamment par la participation dans des associations ou plus simplement dans l'entretien de relations de voisinage. C'est le cas pour plusieurs enquêté-es. Des échanges informels en résultent : prêt de matériel, aide au portage de courses, autant d'exemples de la vie quotidienne qui ressortent des entretiens. Cette dynamique ne s'arrête pas aux pavillons, mais est aussi bien présente dans les immeubles. Le lien est cependant difficilement établi entre l'entraide, l'autonomie et les échanges informels qui font pourtant partie d'une entraide quotidienne favorable à l'autonomie. Ce sont des sujets encore tabous ou abstraits pour les interrogé-es. Par ailleurs, les échelles d'entraide / aide varient selon les besoins. Pour une aide ponctuelle, les voisin-es sont la première ressource. C'est le « coup de main » en réponse aux aléas de la vie quotidienne. En ce qui concerne des aides plus importantes, notamment pour des questions de santé, c'est la famille qui est privilégiée.

Par ailleurs, beaucoup regrettent le manque d'informations disponibles sur la vie quotidienne (jours de ramassage des ordures par exemple) et sur la vie associative. Le manque de commerces au centre commercial est également ressenti comme un des plus gros défauts de la Grand'Mare. C'est un lieu de potentialités non mobilisées. Ces conclusions ont été tirées aussi bien des entretiens avec des habitant-es de longue date des pavillons que de ceux auprès des habitant-es des immeubles collectifs. La nostalgie ainsi que le sentiment de division urbaine et sociale étaient néanmoins plus forts de la part des habitant-es de longue date.

Les micros-trottoirs n'ont pas révélé de résultats contradictoires. Toutefois, une majorité des interrogé-es habitaient en appartement (68%) et étaient pour la plupart locataires (67%). Leur perception du quartier est plus nuancée que celle des habitants de longue date des pavillons. Parmi les interrogé-es, 73% ont dit être attaché-es au quartier, 60% y vivaient depuis plus de 10 ans et 58% souhaitaient y rester à long terme. 68 % des interrogé-es souhaitent rester à la Grand'Mare, certain-es parce qu'elles sont propriétaires, d'autres se sentent trop âgées pour déménager. Cependant, elles souhaitent leurs logements (salles de bains en particulier) et les espaces extérieurs aménagés (bancs, suppression d'escaliers...) afin de pouvoir y vivre et vieillir dans de bonnes conditions. Par ailleurs, malgré le fort attachement ressenti, seulement 52%

37 • ILM : immeuble à loyer moyen (source INSEE <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1600>)

38 • Exemple de publication locale « Insécurité à la Grand'Mare : le ras-le-bol des commerçants » (5 juin 2015 <https://www.tendanceouest.com/actualite-106562-insecurite-a-la-grand-mare-le-ras-le-bol-des-commerçants>) « Rouen : la Grand'Mare n'est plus desservie par le Teor jusqu'à nouvel ordre [à la suite de nouveaux caillassages] » (6 juin 2018 - <https://www.paris-normandie.fr/art/actualites/societe/rouen--la-grand-mare-n-est-plus-desservie-par-le-teor-jusqu-a-nouvel-ordre-j613154058>)

des personnes interrogées avaient une bonne image du quartier et 27% une image ni bonne ni mauvaise. Parmi les personnes ayant une mauvaise image du quartier, seulement deux étaient propriétaires d'une maison individuelle. De plus, les micros-trottoirs ont permis de rendre compte de l'entraide existante dans le quartier puisque 71% des interrogé-es soutenaient s'entraider entre voisins. Une faible minorité déplore : « *le quartier se dégrade* » ... « *Trop d'immigré-es* ».

Enfin, le « centre commercial » ou « la dalle », est un lieu central clairement identifié par l'ensemble des habitant-es des immeubles ou des pavillons, comme des lieux propices aux rencontres, aux échanges et au brassage des habitant-es. La forêt est un lieu de promenade pour tout le quartier quant au Centre culturel André Malraux, il est mentionné principalement dans les entretiens. Toutefois, le manque de commerce de proximité, d'un marché hebdomadaire et d'un café de quartier est présenté comme un défaut de la Grand'Mare.

3. L'entraide et ses modalités : une généralisation encore difficile

De l'analyse des entretiens individuels et collectifs menés auprès du groupe et d'autres membres de l'association il se dégage trois modalités d'entraide :

- l'entraide est possible si on se connaît. Elle passe par les relations sociales, les ami-es, la famille ;
- l'entraide est envisageable si on se ressemble. Elle est possible si les personnes partagent des caractéristiques socioculturelles similaires. « *Je sais que cette personne me ressemble et partage des valeurs similaires qui me rassurent* » ;
- l'entraide est envisagée sans limites, elle est universelle. « *Je n'ai pas besoin de savoir qui est l'autre* ».

L'exploitation des données des micros-trottoirs et entretiens individuels auprès des habitant-es du quartier montrent, non seulement l'existence et la diversité des pratiques d'entraide, autant dans le cadre familial, amical et de voisinage, mais aussi que certain-es habitant-es expriment des besoins d'organisation de ces pratiques qui vont au-delà du cercle des gens que l'on connaît. Iels sont, de plus, force de proposition :

- organiser une assemblée des vieill(eux) pour les interroger sur leurs besoins ;
- organiser l'entraide, déjà existante, au quotidien (courses, visites médicales, visites des personnes, veille..);
- organiser bricolage et petits travaux ;
- créer un lieu de rencontre convivial pour les vieill(eux) ;
- organiser des sorties et rencontres intergénérationnelles.

C'est une réelle découverte pour le groupe impliqué dans la RAP : « *je vois que les gens s'entraident* ».

L'entraide existe donc, et ses pratiques peuvent constituer une base à partir de laquelle le groupe peut envisager une action à court et moyen terme sur le quartier. Les voyages d'études, vont permettre au groupe de découvrir comment dans des quartiers, à Bruxelles et Hambourg, des dispositifs d'entraide sont mis en place et fonctionnent, de manière pérenne.

Des exemples inspirent donc les membres du groupe, et impulsent un travail sur des pistes d'action en direction du quartier, dans l'intention de partager des propositions de réflexion et d'action avec d'autres associations et de solliciter un soutien de la ville.

Cependant la tâche est d'ampleur pour les membres impliqués dans la RAP. Iels s'interrogent sur leur capacité à enclencher des actions associatives demandant un investissement soutenu en temps et en énergie. Iels se disent « essoufflé-es » et à la recherche de « forces vives ». Il leur faut constater que l'élargissement du groupe est nécessaire, qu'il leur est difficile d'aller vers les habitant-es d'autres milieux socioculturels et qu'un soutien de la municipalité et/ou d'autres structures associatives faciliterait la mise en œuvre d'actions sur le quartier.

4 • ST JEAN DE BRAYE LE HAMEAU PARTAGÉ

Anne Labit



Plan d'ensemble (site web)

A. L'HABITAT

Historique

Le projet du Hameau Partagé est initié en 2013 par la municipalité de Saint Jean-de-Braye dans le cadre de sa politique de transition écologique et solidaire. Un terrain est réservé dans un nouvel éco-quartier et le bailleur social RAPSODIÂ France Loire est associé au projet afin de permettre une mixité entre accession et locatif. De très nombreuses réunions, animées par deux accompagnateurs de l'habitat participatif, ont permis de structurer un groupe au fil du temps et de définir les contours d'un projet aux fortes exigences écologiques et solidaires. Le chemin, jusqu'à l'emménagement à la fin de l'année 2020, sera long et riche en rebondissements : retrait des deux accompagnateurs, changement d'architecte et d'interlocuteurs chez le bailleur, mauvaises surprises réservées par un terrain pollué, concessions sur les exigences écologiques pour des raisons économiques, chantier interrompu par la crise Covid... S'ajoutent à ceci tous les événements liés à une aventure humaine se déroulant sur plusieurs années (dont le décès de l'une des fondatrice, pilier du groupe). On retrouve aujourd'hui dans les habitant-es du Hameau des personnes qui étaient là depuis le début ou presque et qui n'ont jamais baissé les bras devant les difficultés.

Le programme architectural

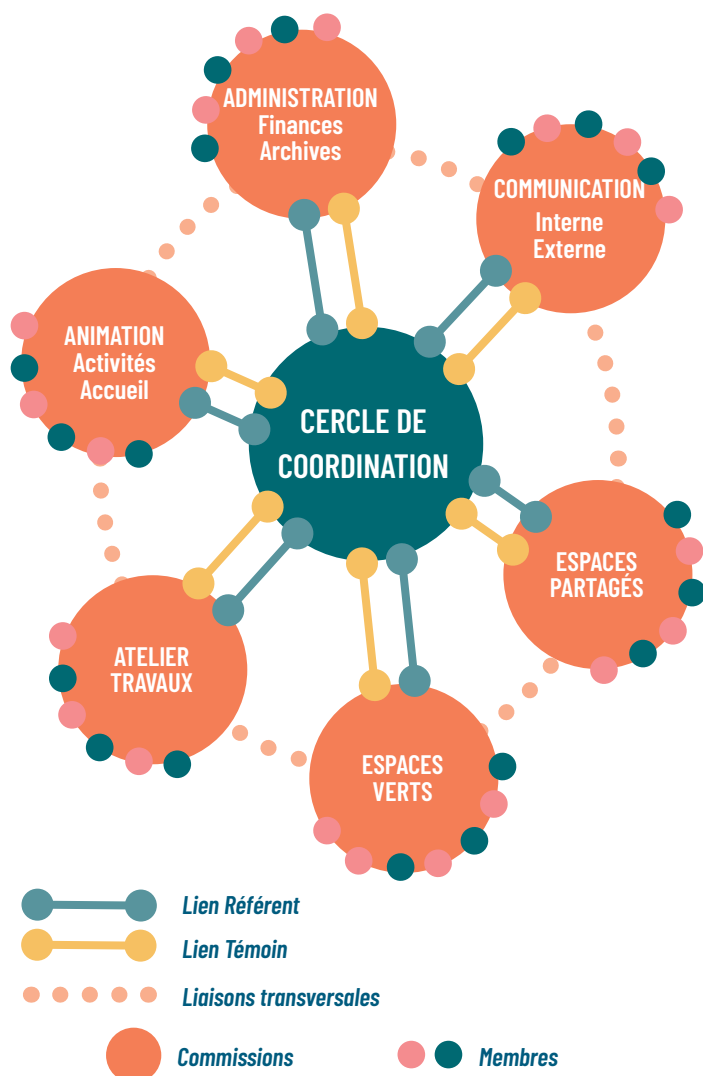
- 35 logements : 15 en accession sociale + 20 en locatif social.
- 1 bâtiment R+3 : 10 logements en accession sociale + 1 grande colocation nommée La maison des 5 gérée par l'AFTC39.
- 1 bâtiment R+3 : 18 logements en locatif social + 2 logements en accession sociale.
- 4 maisons en bande : 3 en accession sociale + 1 en locatif social.
- Les espaces partagés : maison commune (La Casanou), chambre d'ami-es, buanderie, séchoir, atelier, jardin.

Le vivre ensemble au Hameau

« Habiter le Hameau Partagé, c'est cheminer ensemble pour construire un avenir solidaire, durable et convivial » (site web).

Les habitant-es du Hameau sont plus d'une soixantaine, représentant toutes les générations et une grande diversité de situations professionnelles, compositions familiales ou encore origines géographiques. Depuis l'emménagement, l'objectif des fondateurs est d'impliquer le plus d'habitant-es possible dans la gouvernance et la vie partagées du Hameau (entretien du jardin ou des parties communes, convivialité, activités sur le quartier, etc.).

39 • Association française des Traumatisés Crâniens



La gouvernance inspirée de la sociocratie (site web)

B. LA RAP SUR LE TERRAIN

Le groupe de travail sur le terrain

Une 1^{ère} rencontre réunit 11 futur-es habitant-es du hameau, dont 5 (les plus âgé-es) s'engageront finalement dans RAPSoDIÂ. Une problématique locale envisagée très vaste...

... qui sera réduite au fil du temps, les thèmes gouvernance et partenariat avec le bailleur sont rapidement écartés, tandis que le thème vieillissement peine à être abordé. Seule la question de l'intégration des nouvelles-aux sera travaillée.

La démarche RAP sur le terrain

Les tentatives de co-construire une problématique locale qui satisfasse les intérêts du groupe (la dimension écologique, l'intégration des jeunes au Hameau) et ceux de l'équipe RAPSoDIÂ (le vivre et vieillir ensemble) sont difficiles. Par la suite, divers éléments vont venir perturber la réalisation de la RAP sur le terrain : l'emménagement au Hameau en pleine période de confinement, des difficultés avec les outils numériques de travail à distance, des conflits internes au petit groupe engagé dans RAPSoDIÂ. La RAP restera cantonnée à la réalisation d'entretiens individuels avec les 5 membres du groupe, puis avec 5 nouvelles-aux habitant-es du Hameau. Les deux guides utilisés ont été co-construits, tandis que l'analyse des entretiens sera menée par l'équipe RAPSoDIÂ. D'autres propositions de recherche (lecture, tenue d'un journal de bord, stage étudiant...) n'ont pas pu voir le jour et la décision d'arrêter la RAP sur le terrain sera finalement prise.

Bilan et suite de la démarche RAP sur le terrain

La démarche RAP a paru complexe, éloignée des préoccupations du terrain, et n'a pas pu s'inscrire dans la durée. Elle a toutefois permis au groupe engagé de prendre du recul sur son fonctionnement et la gouvernance globale du projet.

ÉTAPES CLÉS

Novembre 2019 : 1^{ère} rencontre, présentation de RAPSoDIÂ

Mars 2020 : finalisation de la problématique locale

Juin 2020 : visite du chantier

2^{ème} semestre 2020 : réalisation des entretiens

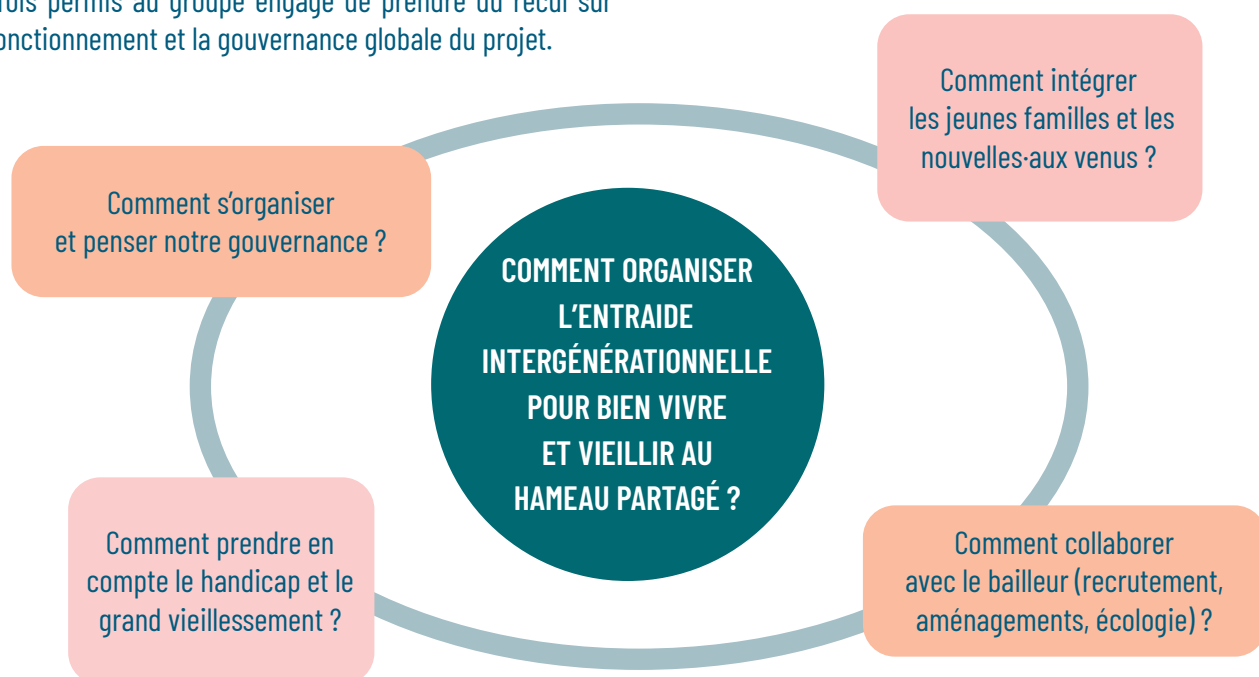
Fin 2020, début 2021 : emménagement au Hameau

Mai 2021 : décision d'arrêt de la RAP sur le terrain

Juillet 2022 : conclusion, présentation de l'analyse des entretiens

DONNÉES COLLECTÉES

- 10 entretiens individuels
- 1 entretien collectif
- 1 visite du chantier
- 2 notes personnelles
- 1 échange de courriers autour des difficultés à mener la RAP sur le terrain



C. LES RÉSULTATS

Bien qu'inachevée, la RAP à Saint Jean-de-Braye nous livre des éléments de réflexion intéressants sur le passage du projet imaginé au projet habité. La question de l'intégration des « nouvelles-aux », ou dernier-ères arrivé-es, dans un projet porté pendant de longues années semée d'embûches par ses premiers fondateurs, les « ancien-nes », est celle qui s'est imposée sur ce terrain.



Le groupe RAPSODIÂ (5 mars 2020)

1. Une problématique centrée sur l'intégration des derniers arrivés au Hameau

Parmi toutes les questions brassées au début de la RAP, c'est celle de l'arrivée des futurs « nouvelles-aux » habitant-es - qui n'ont pas participé au montage du projet et n'en connaissent parfois même pas la teneur - qui intéresse le plus le groupe de 5 retraité-es engagé-es dans RAPSODIÂ, tou-tes présent-es depuis de longues années, qui ont vécu beaucoup de choses ensemble et qui se vit en gardien-ne des valeurs du projet militant initial. Les craintes de ce petit groupe, qui s'appelle lui-même le « noyau dur », sont clairement exprimées⁴⁰ : *comment passer du montage de l'habitat à l'habiter en pratique ? Comment les nouvelles-aux vont-ils s'intégrer ? Vont-ils participer au fonctionnement collectif ? Nos valeurs sont-elles les leurs ? Comment envisager l'entraide et la solidarité dans la durée ?*

10 entretiens semi-directifs ont été menés dans la période précédant l'emménagement au Hameau : 5 avec le noyau dur (constitué de 2 hommes et 3 femmes tou-tes retraité-es), 5 avec les nouvelles-aux (4 femmes, dont 2 retraitées, et un homme jeune). Le guide d'entretien est à peu de choses près le même pour les ancien-nes et les nouvelles-aux et reflète les préoccupations du groupe, auxquelles nous avons adjoint la question du vieillissement au Hameau.

2. Deux visions du Hameau Partagé : synthèse des entretiens avec les ancien-nes et les nouvelles-aux

Si les 5 nouvelles-aux interviewé-es ne sont donc pas des militant-es de l'habitat participatif, il apparaît qu'ils sont prêt-es à jouer le jeu et ne sont pas là par hasard, tout en s'inquiétant toutefois de leur disponibilité. Pour autant, notons que ces 5 personnes ne sont pas forcément représentatives de l'ensemble des personnes arrivées récemment dans le projet du Hameau Partagé.

3. L'emménagement au Hameau, une confrontation difficile à l'habiter ensemble

Suite à l'emménagement à la fin de l'année 2020, nous proposons aux membres du noyau dur engagés avec nous dans RAPSODIÂ de tenir un journal. Seuls deux d'entre eux nous font parvenir une note résumant leurs premières impressions. Nos contacts se poursuivent au 1^{er} trimestre 2021 dans le cadre de plusieurs réunions de travail et nous font comprendre que le groupe affronte en interne et en externe une situation de plus en plus difficile, qui le conduira à la décision de renoncer à RAPSODIÂ. L'emménagement au Hameau, qui comporte forcément son lot de difficultés techniques liées à la livraison d'un bâtiment neuf, se fait dans des conditions particulièrement difficiles : en plein hiver, en période de confinement, avec des derniers locataires choisi-es par le bailleur et arrivant sans connaître le projet. Ces conditions ne facilitent pas l'appropriation des espaces communs et la construction d'un collectif. Les tensions, au sein du groupe des ancien-nes et avec de nouvelles-aux habitant-es, se multiplient. Cette période difficile semble donc valider bien des craintes du noyau dur, tout en révélant aussi de belles surprises : l'appropriation des espaces communs, en particulier du jardin, par les enfants ; la participation spontanée de certain-es habitant-es à des travaux collectifs ; de l'entraide interpersonnelle entre voisin-es. Face à ces difficultés, et surtout aux conflits au sein du Hameau, les éléments de gouvernance élaborés au fil du temps par ceux qui avaient participé au montage du projet paraissent relativement inadaptés, ou en tout cas nous semblent devoir être redéfinis avec les nouvelles-aux. Au printemps 2021, c'est un besoin d'accompagnement et de médiation très opérationnels qui se fait jour au Hameau, et auquel la RAP ne peut hélas pas répondre.

40 • Réunion de travail du 13 octobre 2020 visant à préparer les entretiens avec les nouvelles-aux.

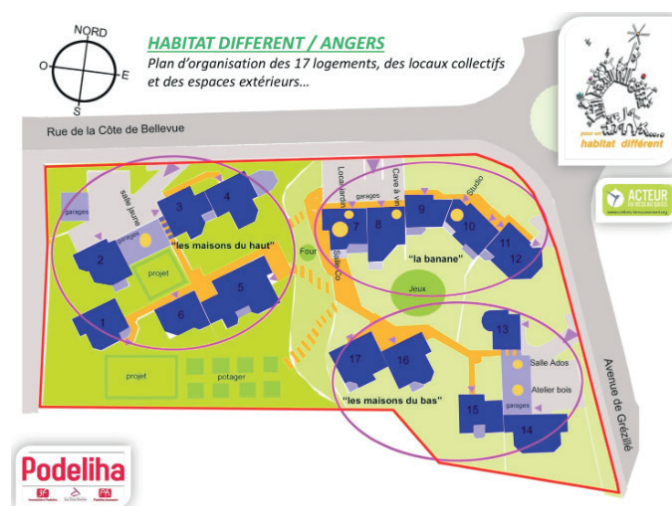
	ANCIEN-NES (NOYAU DUR)	NOUVELLES-AUX
PARCOURS DE VIE	Des passés engagés, militants, divers... mais centrés sur l'utopie d'un monde meilleur.	Des profils beaucoup moins militants (1 engagement associatif). Des difficultés pour les plus jeunes à concilier vie professionnelle et familiale (horaires décalés, transport...).
GOUVERNANCE DU PROJET	Au-delà des accompagnements professionnels ponctuels pendant la phase de montage, le constat qu'un «leadership naturel» a fait fonctionner le groupe. La déstabilisation de ce fonctionnement suite au décès d'une fondatrice. Une gouvernance dans l'habiter qui semble à construire.	Découverte progressive et très positive de ce qu'est un projet participatif. Une grande confiance des plus jeunes dans le noyau dur. Une ignorance de comment ça va se passer concrètement dans l'habiter, mais un souhait de spontanéité (plutôt que de formalisme). Des interrogations sur ceux «que l'on ne connaît pas encore» (futurs locataires).
ENTRAIDE ET SOLIDARITÉ	Deux visions de cette «construction» : par engagement formalisé (charte, règlement...) ou par la pratique, la démonstration, le pas-à-pas.	Une envie d'entraide chez les plus jeunes, qui la pratiquent déjà pour des raisons familiales ou culturelles, mais des inquiétudes en termes d'emploi du temps. Une envie de lien et de partage chez les plus âgées, mais des inquiétudes sur sa capacité à toujours pouvoir répondre présent.
VIEILLISSEMENT	Le vieillissement apparaît (plus ou moins) pensé individuellement (ou au sein du couple), mais pas encore collectivement. Il est envisagé dans sa dimension d'entraide intergénérationnelle spontanée.	Des jeunes qui se sentent à l'aise avec la vieillesse ou le handicap. Une difficulté à envisager l'avenir pour les plus âgées.

5 • ANGERS – HABITAT DIFFÉRENT

Camille Devaux – Annie Le Roux –
Annabelle Morel-Brochet



Les habitant-es



Le site



A. L'HABITAT

Historique

Habitat Différent est un des projets les plus anciens de France, il s'inscrit dans la mouvance du Mouvement de l'Habitat Groupé Autogéré, né dans les années 1970, il a pour but, au-delà de la promotion et du soutien à un habitat géré par ses habitant-es, de rendre possible la démarche autogestionnaire dans le secteur du locatif social.

À Angers c'est la collaboration avec le bailleur social « Le Toit angevin » qui aboutit en 1987 à la création d'un habitat de 17 logements, autogéré par les habitant-es, conçu, non pas sur la base habituelle de l'accession à la propriété, mais sur celle du locatif social.

À partir du milieu des années 2000, le bailleur met en vente les logements. Les locataires qui le souhaitent peuvent ainsi acquérir celui qu'ils occupent. Cette mise en vente s'inscrit dans l'évolution plus générale du secteur de l'habitat social avec le développement de la vente HLM. Progressivement, la part des locataires diminue. Aujourd'hui, seuls 2 logements sur 17 relèvent encore du locatif social⁴¹.

Programme architectural

Maisons indépendantes, en partie enchâssées les unes dans les autres, disposées sur deux niveaux d'un terrain pentu et arboré de 6600 m².

- **17 logements**, 2 en locatif social, 15 en accession sociale à la propriété (T3 :1, T4 :2, T5 :6, T7 :1.).
- **des espaces partagés** : salle et cuisine communes, chambre d'ami-es (studio), espace enfants / adolescent-es, jardin, espaces verts, potager, cave à vin, local jardin, espaces de rangement, cour, terrasse, garage à vélos.

Vivre ensemble, chacun-e chez soi... et promouvoir l'habitat participatif

Habitat Différent, c'est aussi une philosophie qui recherche un équilibre au travers de trois dimensions : individuelle, collective et partenariale.

⁴¹ • À cet égard, HABITAT DIFFÉRENT fait l'objet de nombreuses sollicitations de collectifs d'habitant-es et plus largement d'acteurs et actrices intéressé-es par l'habitat participatif. Voir par exemple : Bacqué et Vermeersch, 2007 ; Vermeersch, 2011 ; Servain, 2022. On pourra aussi consulter : Huchet Nicolas, *L'habitat participatif face aux enjeux du vieillissement*, Mémoire de Master 1, Master 1 Intervention et Développement Social, Université d'Angers, 2021.

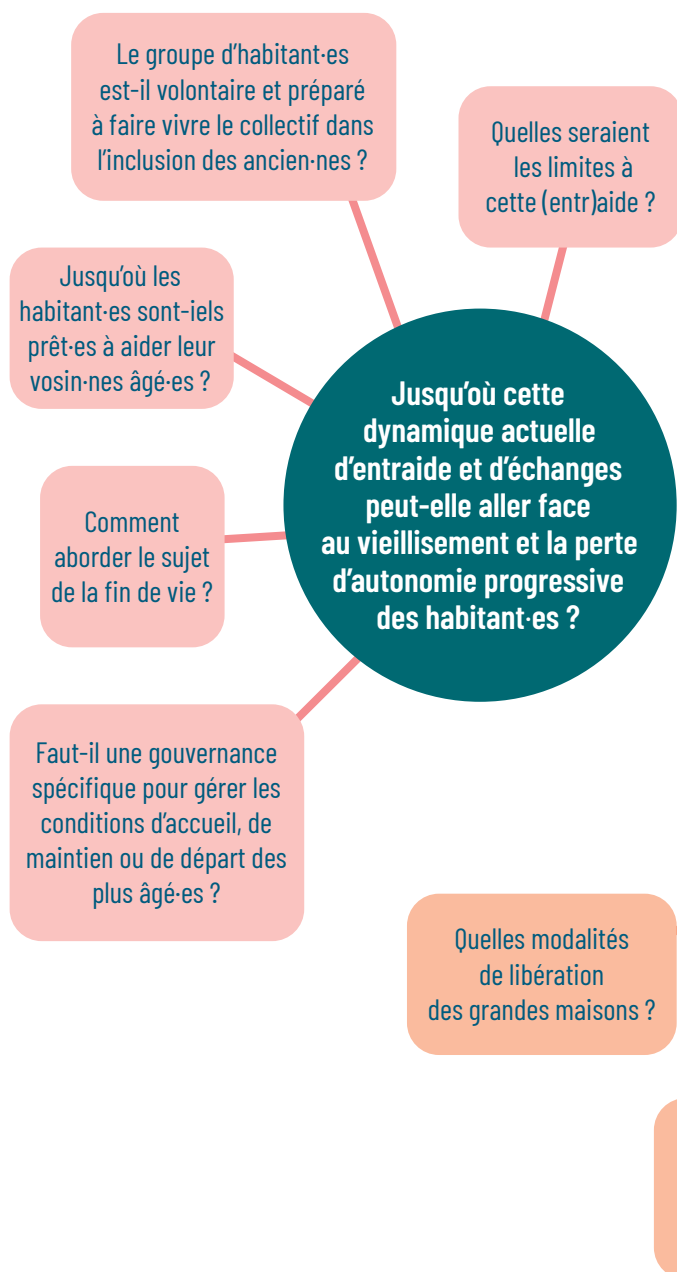
B. LA RAP SUR LE TERRAIN

Problématique et méthodologie

Construit par de jeunes actif-ves avec ou sans enfants, le caractère multigénérationnel d'HABITAT DIFFÉRENT s'est développé à mesure du vieillissement des fondateurs et fondatrices et du renouvellement des habitant-es.

Aujourd'hui, 7 des 17 logements sont occupés par des ménages ayant plus de 60 ans. La part des ménages « jeunes » tend à se réduire et une partie des logements sont en sous-occupation.

Le constat que le vieillissement des plus ancien-nés habitant-es met à l'épreuve le caractère multigénérationnel du lieu, interroge une partie du collectif et fait émerger une tension entre le caractère engageant (en termes d'investissement/travail physique personnel et collectif) du projet pour des personnes qui vieillissent alors même que tous-tes les habitant-es s'accordent à dire que cette diversité générationnelle offre le cadre idéal pour vieillir.



Une double problématique centrée sur l'intergénérationnel

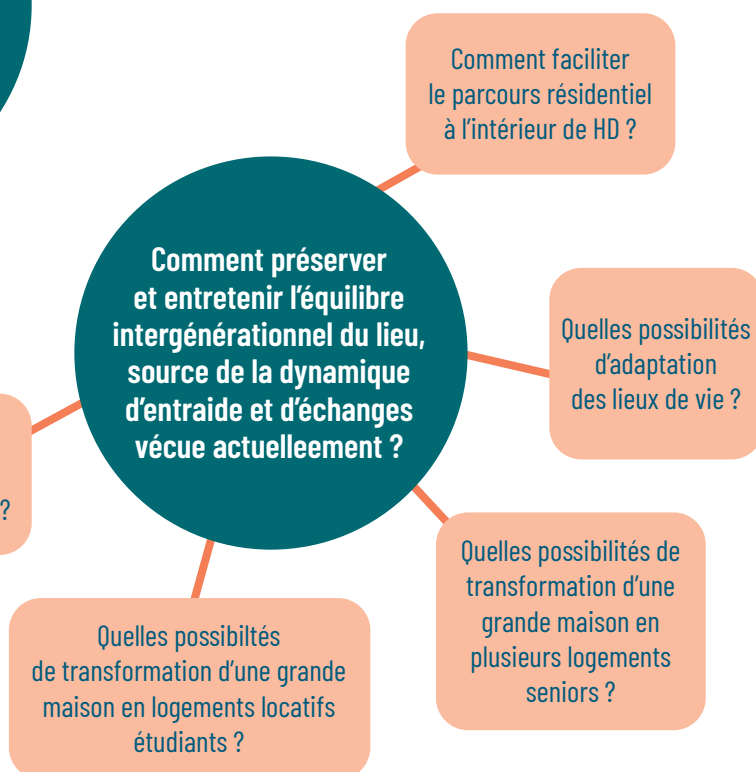
Afin de répondre aux questions que posent le vieillissement d'une partie de ses membres, un petit groupe de réflexion s'est constitué, en comité restreint. Ainsi est née la commission Habitat Décadent (HDKD). Cependant, il n'est pas toujours simple de faire avancer ce chantier qui pose des questions à la fois très concrètes, pragmatiques, mais aussi intimes et plus largement existentielles. Par un heureux hasard des calendriers, les préoccupations d'HDKD ont pu trouver écho dans le lancement de RAPSODIÂ.

Au fil des rencontres avec la commission, à partir de la problématique générale de la recherche et des préoccupations du collectif, deux premiers axes de questionnement ont émergé. Ils se sont accompagnés de l'énoncé de plusieurs « sous-questions ».

Assez vite, le groupe pose la nécessité du maintien du caractère multigénérationnel du lieu, à la fois au niveau collectif (préserver un certain équilibre) et au niveau individuel (« remplir » les grandes maisons). Dès lors, l'objectif est double :

- « rajeunir » Habitat Différent, en accueillant de jeunes ménages ;
- permettre aux plus âgé-es d'y vieillir dans de bonnes conditions.

La problématique se formulera comme suit : « Comment maintenir le caractère intergénérationnel de HD en permettant aux plus âgé-es d'y rester tout en accueillant des plus jeunes ? »



ÉTAPES CLÉS

Décembre 2019 : présentation de RAPSoDIÂ à HD par l'équipe de chercheur-es Hal'âge et universitaires

Février 2020 : rencontre HD - équipe RAPSoDIÂ : définition de la problématique spécifique à HD

Juillet 2020 : 2 entretiens collectifs : « HD se raconte » et « Les mots de la RAP »

Janvier-mars 2021 : 20 entretiens individuels

Avril 2021 : Porto et boudoirs : entretiens sur la notion d'entraide, avec le reste des habitant-es organisés et animés par les membres de HD

Mai 2021 : restitution des entretiens individuels à l'ensemble des habitant-es de HD

Mars 2022 : « PPPP », Plus Petits Pas Possibles : ateliers et discussions pour définir les actions les plus indispensables et réalisables tout de suite permettant d'avancer sur le maintien multigénérationnel.

DONNÉES COLLECTÉES

- 2 entretiens collectifs
- 20 entretiens individuels sur 29 habitant-es adultes
- Des temps d'échanges :
 - avec la commission HDKD sur place ou à distance
 - en petits groupes organisés par HDKD
- 2 journées animées par l'équipe RAPSoDIÂ à l'échelle de tout HD

La démarche RAP sur le terrain

Dans un premier temps, il aura fallu apprendre à se connaître et à travailler ensemble, au sein de l'équipe RAPSoDIÂ d'une part (2 chercheur-es universitaires et 2 puis 3 membres de l'association Hal'âge) et membres de la commission Habitat Décadent (8-7, puis 5 après les deux premières rencontres - 1 seul homme).

Cette commission arrive dans la recherche avec des questionnements et des pistes d'action déjà réfléchies et que l'on retrouve dans l'exposé des problématiques ci-dessus.

Si l'enjeu est clair, bien inscrit dans la problématique, il est plus difficile de passer à l'action. Cela suppose l'accord et la collaboration du reste des habitant-es, ce qui oblige à s'ouvrir et partager. Mais dans cette situation, partager c'est aussi se confronter aux besoins et envies des autres, mettre les propositions de la commission en débat. Le risque est d'être remis en question en même temps que l'objet, le fonctionnement même de HD. Or les membres de HDKD sont, d'une certaine manière, membres fondateurs de HD ; c'est un pas difficile à franchir.

L'équipe RAPSoDIÂ a joué un rôle de « lanceur d'alerte » : la réflexion ne peut être confinée à la seule commission HDKD. L'ensemble du collectif doit s'en saisir et y prendre part.

L'équipe propose de mener des entretiens individuels avec les autres habitant-es. Après quelques réticences, l'idée fait, malgré tout, son chemin au sein de HDKD. Motivé-es par l'entretien collectif sur les mots de la RAP, la commission décide d'interroger les autres habitant-es sur les significations données à la notion d'entraide et organise « Porto et boudoirs », des entretiens festifs. Puis, il est décidé de consacrer un après-midi à la restitution du travail accompli au reste de HD. Cette rencontre sera suivie d'une journée d'ateliers et de réflexion sur les actions les plus indispensables et les plus faciles à mettre en place par l'ensemble du collectif des habitant-es.

Nous avons pu, quelques fois, avoir l'impression à la fois de bousculer HDKD, et iels, l'impression de ne pas répondre à nos attentes. Nous avons un temps donné pour mener cette recherche ensemble et l'expérience nous a montré que chaque groupe (équipe RAPSoDIÂ, HD) avait des temporalités différentes. Nous nous le sommes dit :

« On n'a pas la même temporalité, on habite et les changements prennent du temps, on a été pulsés, poussés par la recherche. Mais, impossible de tirer ça en un an ! » HDKD.

« On sait que c'est pas possible, en si peu de temps... enclencher le processus, pour nous, c'est déjà un résultat. On ne demande pas quelque chose de fini... » RAPSoDIÂ.

C. LES RÉSULTATS

1. Un collectif de l'entraide percuté par le vieillissement

Habitat Différent est un collectif de l'entraide qui prend des formes diverses :

- entraide du quotidien (coup de main, garde d'enfants, dépannage de voiture/prêt de matériel, courses, achats groupés, bricolage ou entretien); du partage de savoirs, de connaissances ;
- entraide plus affective : se soutenir, partager un moment, être à l'écoute.

Une entraide du « faire » est également mise en avant, en lien avec un engagement physique (entretien des espaces extérieurs et du jardin par exemple). Les plus âgé-es et les membres de la commission HDKD ont le sentiment que le(ur) vieillissement remet en question cette entraide.



Réunion au coeur de Habitat Différent

2. Une conception de l'entraide qui repose sur une certaine forme d'âgisme ?

La conception de l'entraide d'une partie des plus âgé-es fait écho à une certaine forme d'âgisme. Le vieillissement est perçu comme une perte d'autonomie menant inéluctablement vers l'incapacité de faire, et pourrait « exclure » les plus âgé-es du collectif, en remettant, en question, de facto, leur place, leur légitimité au sein du groupe, alors qu'il s'agit en réalité davantage d'une auto-exclusion.

« J'ai l'impression que je serai une charge à partir du moment où je n'apporterai plus rien au groupe. Et là, ça ne s'appelle plus vraiment de l'entraide, ça s'appelle de l'aide. »

« Ne plus rien apporter au groupe » ? Au regard de l'organisation générale du lieu, plusieurs enjeux liés à l'entretien se posent. Dès lors, si la forme ou la force physique viennent à manquer, cela deviendrait un problème qui, pour certain-es mettrait à mal « l'équilibre de l'habitat ».

« Aller bûcheronner ou aller faire des choses d'entretien un peu lourd [...] C'est des choses qui font partie justement de l'équilibre de l'habitat, il faut qu'il y ait des forces physiques quand même qui puissent être impliquées. »

Cela se double aussi de la crainte d'un déclin des fonctions cognitives ou d'une dépendance physique lourde. Il est à ce moment-là « difficile pour le groupe d'intervenir [...] parce que c'est de l'ordre de l'intime ». Une limite est donc posée à l'entraide : « il faut un certain degré d'autonomie ». Le discours sur la charge que l'on peut représenter pour ses proches, emblématique de la génération issue du baby-boom, résonne ici fortement.

« Vieillir ici, est-ce que ça a de l'intérêt pour le collectif ? »

Le collectif n'est donc pas posé comme une ressource dans l'accompagnement du grand vieillissement sinon comme soutien moral. Si d'autres besoins d'aide devaient émerger, ce sont les aides extérieures professionnelles et la famille qui seraient mobilisées.

« Moi je peux aider, on peut s'entraider ou aider des gens qui vieillissent, jusqu'au moment où cette aide, ça devient un métier en fait ».

Plusieurs personnes envisagent en tout cas un départ d'Habitat, dès lors que l'impression d'être une charge prendrait le pas sur le reste. Une limite est donc fixée à l'échelle individuelle mais n'est pas posée par le collectif.

La place des plus âgé-es n'est pas remise en question. Ces dernier-es sont perçu-es comme une richesse pour le groupe, leur présence doit être maintenue et préservée. L'habitat participatif reste un cadre plébiscité pour vieillir en tant qu'environnement bienveillant offrant une certaine sécurité, ouvrant sur des échanges, un soutien moral, etc.

3. Des représentations qui peuvent évoluer si elles sont partagées

Les représentations négatives de la vieillesse qui habitent en particulier la commission HDKD peuvent évoluer. Au fil des échanges avec RAPSODIÂ, les lignes ont d'ailleurs commencé à bouger.

Ainsi, aider et s'entraider, ce n'est pas uniquement un engagement physique. Si on ne peut plus « tout faire » (et le peut-on vraiment à quelque moment que ce soit ?), on participe en faisant à manger lors des week-end jardin, en gardant les enfants de temps à autre, en s'impliquant à la hauteur de ses moyens et de ses envies dans la vie de l'association, dans les différentes commissions. Plus simplement, les échanges et discussions informelles vont faire vivre le collectif même si ce n'est pas directement palpable.

Les représentations pourront sans doute bouger davantage avec un partage des préoccupations avec les plus jeunes. De premiers signaux encourageants ont pu émerger : « [Avec] Les ateliers [...] je pense que les jeunes ont mieux entrevu d'un seul coup de quoi on parlait en fait, que nous on était en train de vieillir (les décadents) et eux qu'est-ce qui allait se passer ? »

4. Une projection dans le vieillissement délicate

Les représentations liées à la vieillesse sont négatives, se projeter dans les implications concrètes de ce vieillissement, développer des outils, des solutions reste un exercice délicat. Cela fait écho à des difficultés constatées de façon générale dans la population mais sans doute avec plus d'acuité au sein d'HD du fait de son histoire. En effet, le collectif a toujours pris les problèmes au moment où ils se posaient : « *Faut-il arrêter les choses aujourd'hui, alors que le fonctionnement a montré que c'est en accueillant des différences et en cherchant à s'adapter à diverses situations, à ce qui était proposé humainement, que cela a marché ? Faut-il poser le vieillissement comme un problème ?* »

Dès lors qu'il s'agit d'anticiper, sans l'expression directe ou immédiate d'un besoin, l'exercice est délicat. Les projections semblent d'autant plus difficiles qu'on ne peut pas tout prévoir, que le processus de vieillissement n'est ni uniforme, ni linéaire. Cependant, pour certain-es, le besoin mérite d'être anticipé, notamment au regard de la temporalité des projets au sein d'HD. Cela renvoie plus largement à une question de gouvernance et d'animation du collectif : « *Ah si, pour le coup, l'adaptation des lieux [...] pour moi, c'est maintenant qu'il faut le faire, avant qu'il y ait un réel besoin. Sinon, une fois qu'il est là, le besoin, c'est trop tard. Parce qu'on sait que ça peut mettre beaucoup de temps à mettre en place des projets ici.* »

5. Des pistes de réflexion « spatiales » qui doivent reposer d'abord sur un projet de vie

Au regard de la problématique posée par la commission HDK, deux grandes pistes ont émergé : l'adaptation des lieux et une réorganisation spatiale d'HD.

Adapter les lieux au vieillissement

Les habitant-es le reconnaissent, les lieux ne sont pas adaptés au vieillissement, en tout cas sur le plan de l'accessibilité : on accède à certains logements par un escalier extérieur, il y a des différentiels de niveaux sur le terrain « les maisons dites du haut », « celles du bas ».

L'idée d'une mise en accessibilité de l'ensemble du lieu semble faire consensus. Mais selon quelle échéance ? Comme évoqué précédemment, deux perspectives se font face (sans s'affronter toutefois) : anticiper tant que l'on peut ou partir uniquement d'un besoin non seulement exprimé mais vécu. L'adaptation peut aussi passer par le réaménagement des grands logements et un partage de l'espace entre occupant-es âgé-es et ménages plus jeunes. Aujourd'hui, plusieurs des occupant-es de grandes maisons logent plus ou moins ponctuellement des étudiant-es. Le bilan au niveau du collectif reste toutefois mitigé : le turn-over est important et l'implication dans le collectif relativement limitée.

En somme, l'intergénérationnel, ce n'est pas seulement la coexistence de plusieurs générations en un même lieu...

Repenser l'organisation socio-spatiale d'HD

Une deuxième piste, nettement plus engageante, a émergé et a trait à l'organisation socio-spatiale du lieu. Elle se décompose en plusieurs modalités.

En premier lieu, a été évoquée l'acquisition collective de l'ensemble des logements. Une autre option possible, moins « ambitieuse » consisterait à acquérir collectivement une ou deux maisons pour créer des logements plus petits, avec des senior-es au rez-de-chaussée. Enfin, une troisième piste consisterait à densifier le site, c'est-à-dire à créer des extensions ou à construire une nouvelle maison sur le terrain. Ces pistes posent naturellement un ensemble de questions, certaines très concrètes et pragmatiques - Quelle structure juridique ? Quelles modalités de financement ? Quels partenaires ? - et d'autres plus subjectives - Quelle acceptabilité ? Quel vécu de ces propositions ? C'est le rapport à l'habiter qui s'en trouve bousculé. Si dans l'histoire d'HD, des ménages ont pu déménager et changer de maison, c'était à chaque fois pour plus grand. Aussi, comment accepter de réduire son espace, d'occuper la maison d'un ancien voisin sans avoir l'impression de n'y être toujours qu'un.e invité.e ?

6. Des freins à lever : l'enjeu du projet collectif, ce qui fait « ciment »

Penser les changements éventuels ne peut se faire sans une « mise à plat » du projet d'HD. Depuis les principes fondateurs, des évolutions à plusieurs niveaux qui impliquent aujourd'hui de se projeter à partir de l'expression individuelle de chacun et sa traduction dans le collectif. Que veut-on faire à HD ? Quel est le projet d'HD ?

Comme rappelé par l'une des membres d'HDKD, « *il faut que l'on sache ce que l'on veut, ce que l'on souhaite proposer !* ». C'est en effet un préalable à toute démarche. Et avant cela, il semble nécessaire de connaître, de reconnaître ses besoins propres et les besoins de ses voisin-es.

L'arrivée de deux nouvelles familles va, de fait, réinterroger le projet et peut être l'occasion de (re)partager à la fois les valeurs, les besoins et les ambitions.

Les jeunes ménages semblent à ce titre préoccupés par les questions écologiques et les modalités d'action possibles dans le cadre du dérèglement climatique. Plus largement, c'est bien un projet que les plus jeunes appellent de leurs vœux, comme l'ont révélé les entretiens. Ils souhaitent sortir « *des trucs de copro un peu chiant* ». De leur côté, les membres d'HDKD estiment que l'environnement a pris le pas sur le vieillissement : « *ce n'est pas le même timing, nous on vieillit, eux ils restent jeunes. Il va falloir qu'on rame et qu'on remette dans l'histoire du groupe que nous on vieillit* ».

Le sujet est bien là : l'histoire du groupe. Les deux problématiques ne sont en aucun cas irréconciliables. Environnement comme vieillissement touchent aux lieux, aux liens et en cela ne sont pas des problématiques générationnelles. Il y a néanmoins un enjeu de décroisement. L'enjeu est que chacun-e se sente bien, à sa place, reconnu-es et utiles, à l'échelle individuelle et au sein du collectif.



LES AVANCÉES DE LA JOURNÉE DU 12 MARS 2022

L'atelier « Entraide, vieillissement, fin de vie » est l'occasion pour le groupe de se projeter et de formuler des pistes d'action collective pour faire face au vieillissement des habitant-es. Une manière d'être déjà dans l'anticipation qui agit comme une prise de conscience du pouvoir d'agir que ne s'autorisaient pas les membres de HDKD en début de recherche.

La place des familles

Aujourd'hui la proposition est de construire un accompagnement avec les proches aidant-es, des liens avec enfants et petits-enfants (gardes, échange de services...) avant de faire appel à des services extérieurs. Ces pratiques feraient bouger la ligne de partage établie entre l'intime et le collectif, elles n'étaient pas envisageables en début de recherche, la question ne se posait même pas : « priorité à l'aide familiale », « c'est l'affaire des familles »

Les personnes isolées au sein de HD

Aujourd'hui le groupe va au-delà du constat et fait des propositions pour retisser le lien (casser la fracture entre l'îlot du bas et celui du haut, améliorer la communication...)

Envisager la fin de vie ensemble

Se renseigner pour anticiper en faisant appel à des chercheur-es pour s'informer et réfléchir sur le thème de la fin de vie



6 • TOULOUSE – AUX QUATRE VENTS

ABRICOOP

Pascale Bourgeaiseau

Marina Casula



Le cœur de l'îlot des 4 Vents



Abricoop

A. L'HABITAT

Historique

Un habitat depuis 2018 :

- une des plus grandes expérimentations d'habitat participatif urbaine en France (88 logements) qui est présentée comme modèle ;
 - projet initié par la métropole sous la pression d'associations portant des projets d'habitat participatif (La Jeune Pousse et HEVEA) ;
 - un bailleur social (Les Chalets) est chargé de l'opération avec le concours d'une AMO (assistance à maîtrise d'ouvrage) pour co-construire le projet (Faire Ville) ;
- 4 bâtiments construits autour d'un jardin central et qui comportent des espaces communs (salle polyvalente, cuisine commune, buanderies, salle de musique, atelier de bricolage, atelier créatif, chambre d'ami-es et locaux vélos...) ;
- dans un quartier neuf (avec un label d'écoquartier) en cours de construction ;
- des statuts d'occupation différents (propriétaires, accédant-es, coopérateurs-trices, locataires) ;
- une mixité sociale ;
- des diversités d'âge, d'origine (18 nationalités), intégration de personnes en situation de handicaps (moteur, psychique, mental et sensoriel) ;
- une charte élaborée avant l'emménagement est annexée au règlement de copropriété ;
- une association des habitant-es gère la vie collective de l'îlot.

Abricoop

Un des 4 bâtiments appartient à Abricoop, une coopérative d'habitant-es intergénérationnelle :

- 17 logements ;
- 22 adultes et 10 enfants (lors de l'étude) ;
- les vieilles et les vieux d'Abricoop (9 retraité-es, 6 femmes et 3 hommes) se réunissent régulièrement pour aborder des problématiques liées au vieillissement ;
- Abricoop possède des espaces communs propres : une salle commune, 3 chambres d'ami-es, une buanderie, des locaux de rangement, un toit terrasse avec cuisine d'été.

La gouvernance s'inspire des principes de la sociocratie⁴². Les décisions sont prises au consentement ou au consensus.

⁴² • <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sociocratie>

B. LA RAP SUR LE TERRAIN

Le groupe de travail sur le terrain

Au départ : une dizaine d'habitant-es des 4 Vents (majoritairement de la coopérative Abricoop), 3 chercheuses de Hal'âge et 3 chercheurs universitaires.

Une évolution au fil des possibilités d'engagement des un-es et des autres : désengagement d'une chercheuse Hal'âge et de certain-es habitant-es de la coopérative et de certain-es universitaires ; implication d'autres venant des 4 Vents (au total 6 universitaires ont participé à différentes étapes de la RAP).

À la fin de la RAP : 9 à 10 co-chercheur-es de terrain (dont 2 hommes), 2 co-chercheuses de Hal'âge et 2 universitaires (dont une depuis janvier 2020).

Un groupe resté actif, y compris lors des confinements, grâce à l'appropriation des outils numériques.

Les 2 chercheuses de Hal'âge et les universitaires vivent à Toulouse : un élément facilitant une continuité dans le travail de la RAP et des interactions régulières entre co-chercheur-es. Des réunions ont eu lieu dans la salle commune d'Abricoop (hors périodes de confinement).

La démarche RAP sur le terrain

Au printemps 2020, 3 guides d'entretien ont été co-construits autour de 3 dimensions structurantes : le vieillir, l'habiter et l'entraide. Les chercheuses universitaires ont formé les co-chercheur-es à l'élaboration de ces guides, les entretiens ont été réalisés par les co-chercheur-es auprès des habitant-es « senior-es », certaines personnes étant à tour de rôle interviewées ou interviewantes. L'analyse de contenu a été menée collectivement également. Cependant, la problématique a peu à peu évolué, durant les années 2020 et 2021, à cause de la perte d'autonomie de l'aîné d'Abricoop. Une seconde enquête qualitative a été alors réalisée auprès de l'ensemble des aidant-es, par 2 chercheuses universitaires.

Les chercheur-es de terrain ont été impliqués à différents moments de la RAP : intervention lors du séminaire méthodologique du 29 juin 2021, co-écriture/signature de communications pour les séminaires de la RAP ou d'un colloque hors RAP, préparation et restitution des voyages (celui à Bruxelles en particulier), préparation du colloque.

La RAP à Toulouse a donné lieu à des productions « locales » (comme « l'historique » du projet des « 4 Vents »), de nombreuses données ont été collectées (enregistrements des « Jeudis », traces écrites des « Cafés RAP » ou focus groupes) qui n'ont pas toutes fait l'objet d'une analyse systématique par manque de temps !

Enfin la proximité entre Toulouse et Montauban a permis quelques rencontres croisées entre les « 4 Vents » et « La Maison d'Isis » (en dehors des Jeudis de RAPSoDiÂ).

Bilan et suite de la démarche RAP sur le terrain

Certains habitant-es des « 4 Vents » souhaitent, à l'issue de la RAP, continuer à réfléchir ensemble sur comment créer des liens au sein du quartier et au-delà, pour mieux s'auto-organiser à l'avenir sans fonctionner en vase clos.

ÉTAPES CLÉS

Octobre 2019 : Présentation du projet aux 4 Vents

Printemps 2020 : enquête entretiens semi-directifs

Décembre 2020 : Restitution aux 4 Vents de l'analyse des 3 guides d'entretien

Février 2021 : rencontre avec les Petits Frères des Pauvres

Février à Avril 2021 : Les Jeudis de RAPSoDiÂ (Les 4 Vents/LMI)

20 mars 2021 : « 20 du mois » à Abricoop sur le thème de la Mort

Février 2022 : décès de V. l'aîné d'Abricoop

Février-Avril 2022 : entretiens auprès des cercles aidant V.

Mars-Mai 2022 : Voyages d'études

Juin 2022 : Restitution de l'enquête « co-aidance » aux 4 Vents

Février 2023 : restitution des voyages d'études aux 4 Vents

DONNÉES COLLECTÉES

- Chantier sur l'historique du projet : collecte d'archives sur le montage de projet + 4 entretiens et rédaction
- Chantier « Entraide/habiter/vieillir » : 33 entretiens semi-directifs entre avril et juillet 2020 + 1 focus groupe
- Cafés RAP : 12 ateliers d'écriture et partages d'expériences en visioconférence
- Les jeudis de RAPSoDiÂ : 5 réunions en visioconférence
- Enquête co-aidance : 14 entretiens + observations + journal de bord d'une aidante du 1er cercle
- Une quarantaine de réunions + 6 plénières

C. LES RÉSULTATS

La problématique initialement définie, fin 2019, par les co-chercheur.es des « 4 Vents » à Toulouse était **comment organiser l'entraide dans l'îlot et jusqu'où ?** Cependant, elle a peu à peu évolué durant les années 2020 et 2021, car la déprise⁴³ d'un habitant âgé, au sein de la coopérative d'habitant-es Abricoop a nourri de nouveaux questionnements : **quels sont les ressorts de l'(entr')aide et ses limites face à la perte d'autonomie dans le cadre des habitats participatifs ? en quoi cette situation appelle à penser l'aidance dans des formes plus collectives ?**

Lors des premières semaines de mise en route de la RAP à Toulouse, le collectif de recherche a décidé de mener deux chantiers de front, l'un portant sur l'histoire du projet d'habitat participatif à l'origine des « 4 Vents » afin de contextualiser le second chantier, portant plus spécifiquement sur les dynamiques d'entraide au sein de l'îlot, au prisme de l'avancée en âge.

En mars 2020, le 1er confinement nous a amené à nous adapter à une situation inédite. Pour ne pas rompre le lien, des visioconférences sont organisées : toutes les semaines ont eu lieu des « Cafés Rap », réunissant celles et ceux qui le souhaitent. Certain-es écrivent des haïkus, d'autres de petits textes, d'autres encore parlent de leurs lectures, en lien avec la problématique de la RAP à Toulouse. Ces échanges ont aussi servi à préparer le travail d'enquête, notamment la co-construction des guides d'entretien autour de 3 dimensions « vieillir », « s'entraider » et « habiter les lieux »⁴⁴. Trois séries d'entretiens semi-directifs ont donc été menées par les co-chercheur.es auprès des habitant-es des « 4 Vents ». Ces entretiens ont ensuite été analysés collectivement. Nous en restituons ici, de manière synthétique, les principaux résultats.

Pour les habitant-es qui ont été interrogé-es, la question de l'entraide de manière générale - et plus particulièrement face à leur propre vieillissement (et celui de leurs voisin-es) dans l'habitat participatif - relève du paradoxe. Le terme en lui-même n'a pas manqué de susciter des interrogations : comment le définir ? Les mots les plus souvent utilisés sont ceux de partage, de réciprocité, de services que l'on peut apporter aux autres dans le quotidien ou dans des moments plus spécifiques. Une partie des habitant-es partagent un référentiel commun issu de l'éducation populaire, d'autres ont une expérience plus ancrée dans des pratiques familiales et/ou professionnelles.

Une entraide intergénérationnelle et intragénérationnelle s'est développée, dans la vie quotidienne du collectif, qui va au-delà des coups de main qui peuvent exister dans un voisinage, fut-il « privilégié »⁴⁵. Les personnes se présentent comme étant « plus que des voisins » mais pas forcément des amis ou des proches non plus : « il y a des liens qui se tissent ou qui ne se tissent pas, sur un plan de relations amicales ou pas, là, il n'y a aucune obligation à être ami avec tout le monde, sinon je partirais d'ailleurs ! De ce côté-là c'est bien parce qu'il n'y a pas de poids ! ». Nous avons donc créé le terme d'« outre-voisinage » pour qualifier cette forme particulière de voisinage fondée sur une « solidarité réciprocaire »⁴⁶ qui se développe dans l'habitat participatif.

Toutefois les mécanismes d'entraide se vivent dans une temporalité un peu différente au sein de l'îlot. En effet, dans le cadre de la coopérative d'habitants, l'entraide s'appuie sur une interconnaissance qui s'est construite dans les années de montage du projet alors que pour les autres habitant-es de l'îlot, elle se construit plutôt à partir de leur entrée dans les lieux. Elle se nourrit de la proximité relationnelle qui peut se développer grâce aux espaces communs (salle commune, salle polyvalente, jardin, coursives), elle est également facilitée par le recours à certains dispositifs comme les messageries instantanées, des listes de diffusion. Le confinement du printemps 2020 a été l'occasion de mettre en place des pratiques qui ont perduré au-delà de cette période, comme faire les courses pour des voisin-es, etc.

Il ressort toutefois des entretiens que, si aider les autres semble aller de soi, en revanche, une difficulté à (savoir) demander de l'aide pour soi apparaît souvent. C'est en lien avec la question du vieillir que sont abordées plus particulièrement les limites de l'entraide : « demander c'est dur et en vieillissant il va falloir que je demande de plus en plus, il faut que je m'habitue à demander et à pas être mal de demander ». Elles s'expriment à travers la peur de ne plus pouvoir aider les autres, de ne plus être utile en vieillissant, et donc potentiellement la peur de ne pas pouvoir « rendre » l'aide qui pourrait être apportée, notamment par les plus jeunes au sein de l'habitat. Se pose également la question de l'intimité comme une limite que l'on ne souhaite pas franchir avec ses voisins, ses co-habitant-es : « ça dépend jusqu'à quel niveau d'entraide, (...) donc la limite je pense qu'elle est physique, c'est jusqu'où tu vas aller dans l'intimité, et dans l'intimité du corps de l'autre, je pense que c'est ça... Après, une aide matérielle, factuelle, faire les courses, aider à poser des étagères, le ménage ça c'est

43 • Clément Serge, Membrado Monique. *Expériences du vieillir : généalogie de la notion de déprise*. Sylvie Carbonnelle coord. *Penser les vieillesse : regards sociologiques et anthropologiques sur l'avancée de l'âge*, Paris : S. Arslan, DL 2010, p. 109-128, 2010.

44 • Avec la participation de Laura Delmas, étudiante stagiaire du Master VIHATE de l'Université Toulouse Jean Jaurès.

45 • Drulhe Marcel, Clément Serge, Mantovani Jean, Membrado Monique. *L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse*. *Cahiers internationaux de sociologie*, 2007, 123, p. 325-339

46 • Labit Anne. *L'habitat solidaire intergénérationnel : mythe et réalité en France et en Allemagne*. Membrado, Monique et Rouyer Alice. *Habiter et vieillir. Vers de nouvelles demeures.*, 2013, p. 245-260.

facile ! Parce que ça n'atteint pas le périmètre de la personne, le périmètre intime c'est autant donner que pour recevoir... ». C'est alors le recours à une aide extérieure, professionnelle pour les questions relatives au corps, à l'hygiène, qui est envisagée pour son propre vieillissement.

Ainsi se projeter dans son propre vieillissement peut-il s'avérer difficile, surtout quand les personnes interrogées ont elles-mêmes accompagné des proches dans leur fin de vie. Chacun-e partage une même aspiration à ne pas vieillir comme ses parents, la perte d'autonomie fait souvent plus peur que la mort. Les établissements de type EPHAD font office de repoussoir : le souhait de rester chez soi le plus longtemps possible et de mourir dignement est plus que largement partagé.

Le chantier « historique » a, quant à lui, retracé la manière dont plusieurs collectifs (comme les associations La Jeune Pousse et HEVEA⁴⁷) se sont rassemblés et impliqués dans le projet des « 4 Vents » : il en ressort que HEVEA avait réfléchi à la question du vieillissement (et des handicaps) dans l'habitat, tout comme la Jeune Pousse l'avait intégré dans son « projet de vie ».

Mais la question du vieillissement dans l'habitat ne s'impose pas à tous de la même façon : « ce qu'il y a d'étonnant ici à Abricooop, il y a un collectif très fort, mais on se rend bien compte qu'au niveau des âges il y a une différence aussi, c'est très clair... (...) Par contre, à un moment ou à un autre je crois qu'il faut que ça les intéresse parce qu'il faut qu'un collectif intergénérationnel ne devienne pas d'un côté les vieux et d'un autre côté les jeunes et donc il y a forcément une perméabilité et ça on le vit au quotidien, dans notre vie... »

À l'issue de l'enquête qualitative, les co-chercheur-es de terrain ont souhaité approfondir leur réflexion, en allant à la rencontre d'acteurs « de terrain », impliqués à l'échelle du quartier ou de la ville. Cette initiative a été menée en « autogestion », sans l'intervention des universitaires. Une rencontre (en visioconférence) a eu lieu avec l'association « les Petits Frères de Pauvres ». Malgré le ressenti positif à l'issue de cet échange, aucune autre rencontre n'a été programmée, tant du fait du contexte sanitaire que d'une difficulté à se remobiliser pour solliciter d'autres interlocuteurs.

Début 2021, nous avons créé un nouveau dispositif, « les jeudis de RAPSoDIÂ ». Là encore la nécessité de garder le lien et d'approfondir les réflexions en cours nous ont amené-es à nous retrouver pour échanger et confronter nos représentations. Ces « jeudis », sortes de cafés-débat à distance (via la

visioconférence), rassemblant souvent une bonne dizaine de personnes (certaines très assidues !), furent aussi l'occasion de tirer des fils et tisser des liens entre le groupe des 4 Vents et celui de la Maison d'Isis (Montauban). Outre une proximité géographique, les deux groupes ont également partagé leurs chercheur-es Hal'âge et universitaires⁴⁸.

Ces temps de débats lors des « jeudis de la RAP » ont été importants pour nourrir nos réflexions car toujours préparés en amont par les participant-es autour de lectures communes, de visionnages de documentaires. 5 thèmes ont ainsi fait l'objet de discussions nourries : l'art de vieillir, l'intergénérationnel, les représentations de la vieillesse et les discriminations liées à l'âge, l'euthanasie et le droit à mourir et enfin le genre (en lien avec l'enquête de terrain réalisée auprès des femmes de la Maison d'Isis par Mina Guinchard, pour son stage de fin d'études). Ces échanges ont été l'occasion de faire remonter un certain nombre de points de vigilance sur les représentations véhiculées dans nos sociétés sur la vieillesse et le vieillissement.

La déprise de V. : une « mise à l'épreuve » dans le contexte de la RAP

Courant 2020, alors que l'enquête liée à la problématique initiale du groupe-projet était en cours de lancement, apparaissent les premiers signes de déprise de « V. », aîné de la coopérative (mais pas de l'îlot), qui s'était impliqué de manière conséquente dans le projet d'habitat participatif. Après avoir renoncé à sa voiture, il réduit ses activités. Le confinement de mars à mai 2020 va voir la mise en place d'abord de réponses informelles spontanées.

Puis, au fil des mois, une forme d'auto-organisation plus systématique va se mettre en place au sein de la coopérative. Autour de V., va se mobiliser un collectif, composé de différents cercles, aux registres d'intervention différents mais forcément complémentaires pour aider V. à vivre à son domicile. L'ancien pilier du projet de cet habitat fait alors figure de pionnier quant aux réponses que le collectif d'habitant-es apportera pour faire face à cette épreuve. Ce qui se met alors en place apparaît comme une forme d'expérimentation d'une réponse à la problématique initialement posée : comment organiser l'entraide ?

La réponse passe alors par la constitution d'un collectif ad hoc qui va (ap)porter cette aide. Ce collectif de soutien à V. a reposé sur la mobilisation de différents niveaux d'intervention et de « familiarité » dans et hors coopérative. Il est composé de femmes et d'hommes, d'âges différents, il repose sur

47 • Habiter Ensemble En Ville Autrement

48 • Ce qui a facilité la circulation d'informations, de réflexions et une certaine résonance entre les deux terrains, chacun gardant « sa » problématique.

différents cercles et registres de l'aidance (du plus intime au professionnel). Le collectif a donc en quelque sorte pris le relais et mis en place une forme d'aidance collective (même si ce mot n'a jamais été employé en tant que tel par le collectif, qui se définit comme un « collectif de soutien à V. »), une « **co-aidance** », comme nous avons choisi de l'appeler, différente de celle que l'on rencontre généralement dans l'entourage des personnes vieillissantes et/ ou en « perte d'autonomie ».

La complémentarité entre ces différents niveaux d'aidance est assurée par le rôle central et la présence rassurante pour tous les membres de ce collectif, y compris les aidant-es professionnel-les de E., ancienne infirmière : « elle a été le "care manager" de V., sans elle, on ne serait pas aller aussi loin ». Rapidement, du fait de ses compétences professionnelles, elle va remplir une fonction de coordination et de lien, notamment avec les aidant-es professionnel-les qui interviennent au domicile de V. mais aussi avec sa famille, qui ne peut être présente au quotidien.

Fin 2021, la santé de V. se dégrade, il doit être hospitalisé, à ce moment-là, le soutien qui lui est apporté par le collectif évolue mais reste fort. Au même moment, les co-chercheur-es impliqué-es dans cette dynamique d'entraide ressentent la nécessité d'intégrer de manière plus directe les interrogations qui sont nées de cette situation dans le cheminement de la RAP à Toulouse. Une nouvelle enquête est alors menée par 2 chercheures universitaires, auprès de toutes les personnes qui sont intervenues autour de V. Il s'agit de comprendre les ressorts de cette dynamique d'entraide, d'identifier les ressources de ce collectif et d'interroger les limites de cette expérience particulière. Cette nouvelle campagne d'entretiens s'achèvera peu après le décès de V. en février 2022.

Si, à première vue, la mobilisation et l'agir collectif autour de V. semblent relever d'une forme d'évidence, qui va bien au-delà des relations interpersonnelles que les unes et les autres ont pu nouer avec lui au fil des années, il s'avère que le fonctionnement de ce collectif s'appuie sur une forme de « maturité coopérative »⁴⁹ : « un groupe qui a acquis de la maturité en dix ans, on a appris à vivre, à être ensemble (...), à gérer les tensions ». En effet, la coopérative repose sur un voisinage choisi, coopté autour d'un projet de vie en commun, avec des modalités de fonctionnement éprouvées dans le temps long de la constitution du groupe d'habitant-es, qui peuvent sembler informelles au premier abord, mais qui s'inscrivent dans un cadre structuré et des méthodes de travail et de réflexivité liés

à la coopération. En témoignent par exemple le journal de bord tenu par E. ou encore les réunions régulières du collectif tant pour faire le point sur la situation de V. et adapter les actions à mener en conséquence, que pour se soutenir les un-es les autres.

Ce collectif mobilise des ressources qui sont propres à la coopérative : que ce soient des valeurs partagées (autour de l'entraide et de la « solidarité réciprocaire » propre à l'habitat participatif), la capacité à faire circuler les informations au sein de la coopérative (et le choix pas toujours compris de garder une forme de discrétion au sein de l'îlot des 4 Vents sur l'état de santé de V.) mais également une expérience antérieure d'aidance d'une des habitantes, ou d'aidance familiale. Le collectif bénéficie également des conseils d'un gériatre, frère d'un des habitants. Cette dynamique est également facilitée par les lieux de vie en eux-mêmes : le bâtiment dans lequel vit la coopérative peut être décrit comme un « espace relationnel » selon les termes d'une habitante, avec des coursives et des lieux partagés qui facilitent l'échange.

Enfin, une ressource essentielle ici est la capacité à se parler collectivement : le 20 mars 2021 est ainsi organisé un « 20 du mois » sur le thème de la mort, auquel V. a participé et où chacun.e a pu s'exprimer

Aussi la mobilisation qui s'est faite autour de V. pousse-t-elle les unes et les autres à s'interroger sur les mécanismes de solidarité dont elle/il pourra bénéficier à l'avenir. Elle pose également la question des limites personnelles et collectives : le vieillissement de V. a pu renvoyer certains des membres du collectif aux frontières de leurs capacités à aider l'Autre (ce que je veux, peux faire ou ne pas faire) mais les a renvoyés aussi à leur propre vieillissement (qu'est-ce que je (ne) veux (pas) pour moi ?). Son vieillissement agit comme un miroir dans lequel certain-es habitant-es peuvent projeter leurs attentes et leurs craintes face à leur propre vieillissement à venir dans la coopérative : « Il me semble que l'important, c'est d'être ouvert, et puis justement peut-être avec l'expérience de V., d'avoir une idée de ce qui est possible et de ce qui n'est pas possible ». Ces questionnements ont fait que le périmètre du collectif aidant a évolué au fil des mois : certaines personnes se désengageant alors que d'autres se sont davantage impliquées au fil du cheminement du groupe dans le soutien à V.

De plus, la dimension collective de l'aidance a permis également aux membres du collectif de se soutenir les uns les autres, d'exprimer leurs craintes, leurs difficultés, face à cette situation particulière d'accompagnement dans la fin de vie, qui fut malgré tout difficile. Mais derrière cette expérience singulière, reste une interrogation, plus large, dans le cadre de l'habitat participatif : comment ne pas fonctionner en vase clos, au risque de s'épuiser et de « mal » faire » ?

⁴⁹ • Beauvillard Anne, Beauvillard Patrick, « III. Coopérer pour co-construire », dans : Isabelle Laudier éd., *Prospective et co-construction des territoires au XXI^e siècle*. Paris, Hermann, « Colloque de Cerisy », 2020, p. 277-285.

S'il n'est pas facile de répondre à cette question dans le seul cadre de la RAP, les voyages d'études ont été l'occasion de se confronter à d'autres lieux et à d'autres expériences, pour enrichir la réflexion en cours. La préparation de ces voyages a donc été une autre étape de la RAP aux 4 Vents. Ces voyages d'études ont eu lieu au 1er semestre 2022, à Bruxelles, en Allemagne et à Londres. Certaines co-chercheuses du groupe des 4 Vents ont pu prendre part au voyage à Bruxelles⁵⁰. Elles ont plus spécifiquement préparé la rencontre avec un habitat partagé, une maison de type Abbeyfield⁵¹, pour interroger ses habitant-es qui ont été confronté-es à l'accompagnement de la fin de vie de plusieurs personnes. Les échanges ont été riches, tant sur l'enjeu et les conditions de l'accompagnement, le regard sur le vieillissement ou la question de la fin de vie et du rapport à la mort. Les autres projets rencontrés ont également contribué à alimenter la réflexion.

Au terme de cette RAP, pour le groupe des 4 Vents, il apparaît que le sujet est loin d'être épuisé : « Faut surtout pas que ça reste une histoire de vieux qui s'aident entre eux. Faut pas que ça reste le cercle de V. qui dit « Bon bah allez à qui le tour ? ». Faut vraiment que ce soit l'ensemble du groupe-là qui ait cette réflexion ». Une partie des co-chercheur.es a exprimé l'envie de continuer à réfléchir ensemble sur la question de l'entraide et de la co-aidance face au vieillissement dans le cadre de l'habitat participatif. Mais cette réflexion sort également des frontières de l'îlot pour continuer dans d'autres cercles, à l'échelle de la métropole.

Cependant, plusieurs questions restent en suspens et ouvrent donc des pistes pour des recherches ultérieures : l'une est d'ordre juridique : quel statut pour la co-aidance et les co-aidant-es, c'est-à-dire pour un collectif aidant qui n'a pas de parenté avec la personne aidée ? Une autre question porte sur les réponses que l'habitat participatif en général peut ou non apporter face aux enjeux du vieillissement et de la fin de vie.

50 • Pour les voyages en Allemagne et Londres, seules les deux co-chercheuses Hallège ont pu faire le déplacement.

51 • <https://www.abbeyfield.be/fr/>

PARTIE III

TIRER LES FILS DE RAPSoDIÂ : DES RÉPONSES MULTIPLES À LA PROBLÉMATIQUE DE DÉPART

ANNE LABIT



I - HABITER ENSEMBLE ET S'ENTRAIDER DANS LA VIEILLESSE, UNE UTOPIE EN CHEMIN

Anne Labit

À partir d'une lecture transversale des résultats de RAPSoDIÂ, accumulés sur chacun des six terrains investigués, nous apportons des éléments de réponse à notre problématique de départ.

Penser l'autonomie par l'entraide dans la vieillesse :

Avec qui ? Comment ? Jusqu'où ?

Nous revenons tout d'abord sur les façons très diverses qu'ont eu les six groupes d'habitant-es ou de futur-es habitant-es engagés dans RAPSoDIÂ de s'approprier cette problématique commune, car elles constituent selon nous en soi un résultat de recherche (section 1). Au-delà de ces appropriations diverses de RAPSoDIÂ, nous constatons que la difficulté à penser la vieillesse et l'entraide en rompant avec les représentations âgiste et individualiste qui imprègnent notre société, traverse tous les groupes (section 2). Pour autant, l'envie d'un habiter solidaire dans la vieillesse est bien présente ; elle est une utopie qui irrigue, de façon plus ou moins affirmée, les six projets d'habitat participatif investigués. La RAP s'est révélée un outil de réflexivité, permettant au minimum d'entamer un travail de questionnement de ces représentations âgiste et individualiste et, parfois, de passer à l'acte en construisant un pouvoir d'agir collectif afin de faire face au vieillissement des habitant-es (section 3).

1. UNE APPROPRIATION DIVERSIFIÉE DE LA DÉMARCHE RAPSoDIÂ SUR CHACUN DES SIX TERRAINS

Les six terrains qui ont participé à l'aventure RAPSoDIÂ ont été choisis car nous leur supposons une sensibilité commune à la question du vieillissement en habitat participatif : groupes composés uniquement de personnes vieillissantes à Paris et Montauban ; projets devenus intergénérationnels mais initiés par des retraités à Rouen et Saint Jean-de-Braye ; forte présence d'habitant-es vieillissant-es dans les habitats intergénérationnels d'Angers et de Toulouse. Pour autant, sur chacun de ces terrains, nous avons constaté au moment du démarrage de RAPSoDIÂ, que la question du vieillissement des habitant-es a jusqu'alors été envisagée de façon plus ou moins explicite et suivant des modalités différentes.

Des approches différentes du vieillissement des habitant-es

Les deux groupes en montage de projet et composés uniquement de personnes vieillissantes à Paris et à Montauban, sont ceux qui avaient poussé le plus loin la réflexion sur ce sujet, en l'abordant toutefois sous des angles relativement opposés. Portée par un ancien directeur d'EHPAD, la Maison de la Diversité a d'abord été conçue comme un habitat permettant de vieillir « en sécurité », dans un bâtiment adapté et « équipé des nouvelles technologies et innovations pertinentes prévenant la perte d'autonomie⁵² », tout en étant accompagnée par des professionnel·les sélectionné·es et sensibilisé·es à la question de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre, susceptibles d'intervenir au sein de la maison ou en partenariat avec elle. Une unité de vie partagée, calquée sur le modèle allemand des colocations Alzheimer visitées par le porteur de projet à Berlin, dans ou attenante à la Maison de la Diversité a même été imaginée. La dimension « d'entraide et solidarité entre voisins autour du bien vieillir ou d'une perte d'autonomie temporaire⁵³ » constitue l'autre élément structurant la Maison de la Diversité, s'incarnant dans un « projet de vie sociale et partagée », tel que le prévoit le concept d'habitat inclusif. À Montauban, porté par des femmes âgées dans une démarche auto-organisée, le projet de la Maison d'Isis doit permettre de ne pas « vieillir seules, isolées, ou pire en maison de retraite⁵⁴ ». Le groupe s'inspire de la démarche des Babayagas en plaçant l'entraide et la solidarité entre ses membres au cœur de son

52 • Stéphane Sauvé, Présentation de la Maison de la Diversité lors d'un apéro-échange avec Abricoop et La Maison d'Isis, 02/06/2021.

53 • Ibid

54 • Fiche Terrain de la Maison d'Isis, janvier 2020.

modèle d'habitat, tout en cherchant à bâtir des partenariats avec des professionnel·les de santé et d'aide à domicile, et en menant une réflexion sur la fin de vie.

À Rouen et à Saint Jean-de-Braye, la question du vieillissement dans la ville constitue le point de départ d'une démarche citoyenne initiée de longue date, envisageant de multiples actions possibles et se resserrant finalement autour de la conception d'un habitat participatif intergénérationnel porté par un bailleur social au cœur du quartier : la Résidence des Quatre Saisons dans le quartier prioritaire de la Grand'Mare à Rouen ; le Hameau Partagé dans un nouvel éco-quartier à Saint Jean-de-Braye.

Enfin, les deux habitats participatifs intergénérationnels de Toulouse et Angers se confrontent au vieillissement de nombre de leurs habitant·es. À Toulouse, la question du vieillissement avait été posée dès le début dans le cadre d'un partenariat avec la CARSAT portant sur sept logements réservés à des retraité·es, de façon toutefois plus théorique que pratique : « Abricoop cherche à inventer de nouvelles façons de vivre l'avancée en âge, qui permettent à chacun d'être auteur et acteur de son devenir, en préservant des liens essentiels et une vision solidaire et citoyenne du vivre ensemble »⁵⁵. Le vieillissement des habitant·es n'avait pas du tout été envisagé à Angers, pas plus que dans aucun des habitats groupés autogérés réalisés dans les années 80 par de jeunes familles⁵⁶. L'habitat lui-même, constitué de maisons à étages sur un terrain vallonné, paraît particulièrement peu adapté au vieillissement.

Liée à cette diversité des terrains, de la nature des projets d'habitat, de leur historique, mais aussi de la composition des groupes qui s'engagent dans la démarche RAPSoDIÂ, l'appropriation de cette dernière va se faire suivant des modalités diverses. Chaque terrain vivra une aventure unique, articulation parfois délicate entre ses préoccupations propres et celles de l'équipe composée des chercheur·es académiques et des co-chercheur·es de Hal'âge qui coordonne la RAP. Sur chacun des terrains, les opérations de recherche-action mises en œuvre reflètent aussi bien la prise en compte de contingences locales, qu'une volonté d'inscription dans le cadre réflexif proposé par RAPSoDIÂ.

Des appropriations différentes de la démarche RAPSoDIÂ

À Paris et Montauban, où RAPSoDIÂ se présente comme une invitation à approfondir une réflexion déjà entamée sur le vieillissement, l'accueil de la démarche est plutôt enthousiaste. On remarque néanmoins sur le terrain parisien, qu'au-delà du

porteur de projet très volontaire pour réfléchir sur la thématique du vieillissement dans la Maison de la Diversité, les membres de l'association sont plus réticent·es : seule une Audacieuse rejoint le groupe de travail consacré à cette thématique, les autres Audacieuses qui s'impliquent dans RAPSoDIÂ préférant travailler le sujet de la gouvernance partagée de la future Maison de la Diversité. Ce sujet apparaît dans ce cas comme un préalable à la constitution d'un véritable collectif qui pourrait sépauler dans la vieillesse. Le groupe parisien amorcera à la fin de RAPSoDIÂ un transfert des connaissances acquises vers le groupe lyonnais des futur·es habitant·es de la 1^{ère} Maison de la Diversité qui sera réalisée dans le quartier de la Croix Rousse en 2025. À Montauban, si tout le groupe se saisit de la question du vieillissement dans le cadre de la RAP, on remarque qu'un autre thème de travail, celui des difficultés de montage de l'habitat, émerge aussi. Le groupe part donc à la rencontre des acteurs locaux pour tenter de comprendre pourquoi son projet éprouve tant de difficultés à aboutir, tout en approfondissant ses liens d'entraide hors les murs, en particulier pendant la période de confinement.

À Rouen, le groupe de retraités impliqué dans RAPSoDIÂ hésite longuement entre deux options : mener sa réflexion dans le cadre de la résidence participative ou bien à l'échelle du quartier. Encouragé par l'équipe de coordination de la RAP, c'est finalement ce dernier choix qui l'emporte. Il est toutefois précisé que « la résidence et son jardin partagé seront inclus dans la réflexion en tant qu'éléments de la dynamique de participation et de solidarité de la vie du quartier ». Le travail du groupe s'éloigne donc finalement un peu de la question du vieillissement, pour s'orienter davantage sur la question de la solidarité et du lien à construire dans un quartier divisé entre sa zone pavillonnaire, où vivent les retraités de classes moyennes membres de l'association BVGM, et sa cité d'immeubles, où vit une population plus jeune souvent issue de l'immigration. À Saint Jean-de-Braye, le groupe impliqué dans RAPSoDIÂ se trouve confronté aux difficultés occasionnées par l'ouverture du Hameau Partagé à l'hiver 2020/21, soit en pleine période de Covid, et à l'emménagement dans les logements sociaux de personnes plus jeunes, n'ayant pas du tout participé à la conception du projet, voire en ignorant complètement les caractéristiques. Le groupe se lance alors dans une réflexion sur cette question de l'intégration des nouvelles·aux habitant·es dans le projet collectif du Hameau Partagé. Les difficultés de ce groupe à s'approprier la démarche de recherche proposée, et tout particulièrement sa dimension portant sur le vieillissement des habitant·es, le conduira toutefois à se retirer de RAPSoDIÂ en cours de route.

L'appropriation de la problématique centrale de RAPSoDIÂ paraît plus directe sur les deux derniers terrains d'Angers et de

55 • Abricoop, dossier pour la CARSAT, janvier 2015

56 • Michel Broutin/Eco Habitat Groupé, « Voyage en terre méconnue, 40 années d'habitat groupé », Fondation de France & AG2R La Mondiale, 2014.

2. PENSER L'AUTONOMIE PAR L'ENTRAIDE DANS LA VIEillesse : UN DÉFI DANS UNE SOCIÉTÉ ÂGISTE ET INDIVIDUALISTE

Toulouse. À Angers, c'est d'abord par l'entrée architecturale que le groupe va se saisir de la démarche, avant de s'ouvrir progressivement à toutes les questions, y compris celles qui étaient tabous au sein d'Habitat Différent, que pose le vieillissement de ses habitant-es. À Toulouse, après que la période du confinement ait vu s'intensifier l'entraide et la veille vis-à-vis des plus âgé-es, on assiste en marge de RAPSODIÂ à la création d'un collectif qui va soutenir Victor, l'un des membres fondateurs de la coopérative jusqu'à la fin de sa vie.

Au-delà de leur diversité, les terrains choisis pour entrer dans la démarche RAPSODIÂ partageaient donc une approche jusqu'alors relativement peu approfondie de la question du vieillissement des habitant-es, et surtout bien davantage constituée de principes généraux que de pratiques concrètes. Cela paraît logique au regard du fait que ces projets, réalisés ou encore en montage, n'avaient pas encore eu véritablement à affronter la question de l'émergence de besoins d'aide et de soin liés au vieillissement de leurs habitant-es. Les appropriations diverses de la démarche que nous leur avons proposée révèlent des formes, plus ou moins prononcées suivant les terrains, de réticence à aborder de front cette question du vieillissement. Les débuts de RAPSODIÂ - en particulier l'intense phase d'entretiens semi-directifs réalisée sur chacun des six terrains, avec un guide relativement similaire portant entre autres sur la façon dont chacun-e envisage son propre vieillissement - confirme ce que notre équipe, dans une forme de naïveté, avait sous-estimé. Il ne suffit pas de vieillir pour se saisir avec aisance de cette question... le fait d'avancer en âge peut même faire peur et conduire au refus de l'envisager, d'en parler et encore moins d'en faire un objet d'investigation dans le cadre d'une recherche action participative. Ce sera finalement l'un des principaux résultats de RAPSODIÂ : les représentations de la vieillesse sont si négatives en France, qu'il est difficile de s'en extraire, y compris lorsque l'on souhaite inventer des manières solidaires d'y faire face.

De fait, ces peurs et représentations négatives de la vieillesse sont présentes chez la plupart des personnes et se sont fortement exprimées sur tous les terrains, dans le cadre des entretiens individuels et collectifs, lors des ateliers, réunions de travail ou autres groupes de parole mis en œuvre à l'occasion du déploiement de la démarche RAPSODIÂ. Le concept de « dépendance », très ancré dans le discours public en France⁵⁷, infuse les représentations individuelles : on a peur de vieillir, on a peur de « mal vieillir » (puisque l'impératif est de « bien vieillir »), en étant « malade », en « perdant la tête », en étant « dépendant », en devenant « une charge ».

« Bah vieillir c'est être acculé à tous les maux physiques et psychiques, puisqu'il y a les maladies psychiques qui se mêlent de ça aussi ».

« La dépendance, je vois tout de suite, ne pas pouvoir se véhiculer normalement, ne pas pouvoir s'occuper de soi, ne plus pouvoir rien faire. Non, moi, je ne pourrai pas, ça serait très, très difficile. Être dépendante de quelqu'un... ».

Ces angoisses communes à l'ensemble de la population se sont aussi exprimées chez la plupart des habitant-es ou futur-es habitant-es des groupes de RAPSODIÂ. Le premier effet de la démarche de recherche action participative aura donc été de libérer la parole et de permettre un cheminement vers la déconstruction de ces représentations sociales fortement stigmatisées de la vieillesse.

« - Ceci dit je remarque que tout à l'heure quand je te demandais s'il y avait des aspects positifs à l'avancée en âge tu m'as dit non, et là tu viens de me dire que quand même il y a des choses qui sont bien... »

- Bah oui, oui oui. Merci tu me rassures. Tu vois je ne l'avais même pas analysé, c'est en parlant que j'ai... ouais ouais c'est vrai. Oui il y a cette liberté de pouvoir faire ce que l'on veut, et sans rendre de compte à personne en plus. C'est le bon point ça. Merci d'avoir fait germer ça dans ma tête ».

Ce cheminement, qui a commencé à se faire jour dans les entretiens individuels approfondis, a été poursuivi dans le cadre des entretiens collectifs, des ateliers et groupes de parole⁵⁸, ou encore des multiples réunions et séminaires organisés tout au long de la recherche. Le collectif permet de partager ses ressentis personnels, de les mettre en discussion et donc de prendre du recul par rapport à eux.

« Les rencontres de RAPSODIÂ, ça permet aussi de voir les processus à l'œuvre parce que quand on est le nez dans le guidon si je puis dire, qu'on est au cœur de l'expérience, qu'on est accablé aussi par l'émotion, envahi par l'émotion,

57 • Ce concept n'est pas utilisé dans d'autres pays, par exemple en Allemagne, où on parle de « besoins d'aide et de soins ».

58 • Par exemple les Cafés RAP et les Jeudis de RAPSODIÂ organisés à Toulouse.

on a du mal à analyser les processus qui sont à l'œuvre. Alors qu'après, on analyse mieux les processus qui sont à l'œuvre, les processus sociaux, les processus politiques, les processus humains, et à ce moment-là, ça crée une forme de distance par rapport à sa propre émotion ».

À partir de la notion de vieillissement, ce sont celles d'autonomie, puis d'entraide qui ont été abordées, permettant là aussi un cheminement vers la déconstruction des représentations communes. Ce qui fait peur dans la vieillesse est bien la dépendance, définie comme le contraire de l'autonomie, associée quant à elle à l'indépendance (ou encore à la liberté).

« L'autonomie mais pour moi, c'est une capacité d'évoluer dans le monde dans lequel on vit, sans aide, moi j'oppose, autonomie à.... on serait tous d'accord, autonomie à dépendance. C'est vrai que c'est une vision, pas catastrophique, mais que j'ai du mal à imaginer qu'un jour forcément je serai obligée de demander de l'aide et de dépendre des autres, voilà... et moi ça me gonfle... ».

La question de l'entraide dans la vieillesse, qui paraît si évidente, si « naturelle », à beaucoup des personnes interviewées, est finalement plus complexe qu'il n'y paraît. Farouchement attachées à ce concept d'autonomie individuelle, définie comme la capacité à faire seul-e, les personnes pointent que ce qui peut leur poser problème dans l'entraide n'est pas tant leur capacité à proposer de l'aide, que leur capacité à en recevoir et plus encore à en demander.

« J'ai tellement été obligée de faire plein de choses seule que je n'ai pas le réflexe d'appeler les copines, ça, c'est sûr, j'essaie de faire par moi-même (...) bon effectivement je pense que si j'en avais vraiment besoin je demanderais, mais là jusqu'à maintenant j'ai pu manœuvrer toute seule ».

« Je vois plus que j'aiderais, qu'on m'aiderait. Parce que je suis quelqu'un qui a du mal à demander de l'aide. Donc de toute manière, j'essaie toujours de faire tout seul. Donc peut-être que j'aurai fait des progrès d'ici là, mais j'aurai du mal à dire : j'ai besoin d'aide ».

Là encore, un cheminement a émergé par l'intermédiaire du collectif RAPSODIÂ.

« C'est à dire il y a l'idée de... paradoxalement, que l'autonomie je ne la vois pas autrement qu'en étant pas seuls, à partir du moment où on va vieillir il y a forcément (...) il peut y avoir des formes d'autonomie collective aussi ».

Pourtant, l'envie de vieillir autrement est bien présente chez les habitants-es et les futur-es habitant-es des projets investigués dans le cadre de RAPSODIÂ. Elle est appuyée sur un désir de vivre autrement, en solidarité de voisinage, affirmé par les projets pour lesquels la dimension du vieillissement n'était pas première. Tandis qu'à la base des projets qui se sont constitués autour de

l'idée d'un vieillissement en solidarité, on trouve aussi bien le refus d'entrer dans une institution médicalisée, que de devoir (ou pouvoir) compter sur son entourage familial.

« On se disait : ça serait bien, plus tard, si on pouvait vivre, comme ça, plusieurs, les unes à côté des autres, tout en ayant notre indépendance bien sûr, chacun chez soi, mais pouvoir partager... ».

La démarche réflexive proposée par RAPSODIÂ a permis aux personnes impliquées de revenir sur les raisons qui les ont conduites ou les conduisent aujourd'hui à s'engager dans un projet d'habitat participatif et de questionner les représentations sociales marquées par l'âgisme et l'individualisme qui peuvent entraver ce projet en pratique.

3. PRATIQUER L'AUTONOMIE PAR L'ENTRAIDE DANS LA VIEillesse : AVEC QUI ? COMMENT ? JUSQU'OU ?

Nous envisageons ici successivement ces différentes questions qui ont guidé la démarche RAPSODIÂ et auxquelles on peut à présent tenter d'apporter quelques réponses à la lumière des données accumulées sur les différents terrains.

Avec qui habiter et vieillir ensemble ?

Le collectif doit-il partager des caractéristiques communes ou bien plutôt un vécu commun ? Jusqu'où étendre ce collectif porteur d'un projet d'aide et d'entraide dans la vieillesse ?

L'appartenance à la communauté homosexuelle ne saurait suffire à la construction d'un collectif solidaire dans la vieillesse, nous indique le terrain parisien. Même si cette appartenance favorise des préoccupations communes - liées à l'absence plus fréquente de famille et à la crainte de discriminations homophobes en milieu institutionnel - elles-mêmes favorables à l'émergence possible d'un agir commun. Faut-il appartenir à la même génération, c'est-à-dire être vieilles ensemble ? Ou bien des personnes plus jeunes sont-elles susceptibles de s'impliquer dans l'accompagnement des plus âgées ? Vaste question dont nous ne pouvons prétendre avoir fait le tour. Là aussi, la préoccupation commune liée à l'âge que l'on partage semble essentielle, sans exclure la possibilité pour des plus jeunes de se sentir concernés. Les expériences d'Angers et de Toulouse semblent indiquer toutefois que cette implication des plus jeunes dans les cercles de l'aide aux plus âgées doit faire l'objet d'un travail spécifique, d'acculturation au sujet de la vieillesse concrète des plus âgées et d'élaboration de modalités pratiques d'implication qui soient compatibles avec le manque de disponibilité des plus jeunes. Faut-il pour être solidaire dans la vieillesse appartenir à la même classe sociale ? Question difficile à poser de façon aussi abrupte dans le cadre d'une recherche co-construite avec des groupes d'habitant-es ou de futur-es habitant-es de projets participatifs, à qui le reproche d'entre-soi a souvent été adressé par la recherche classique⁵⁹. Mais l'ensemble du déroulé de la démarche sur le terrain rouennais, laisse entrevoir que cette question est d'importance. Enfin, l'aide et le soin dans la vieillesse sont-ils une affaire de femmes ? Eh oui hélas ! Les femmes, bien plus nombreuses il est vrai que les hommes au sein du collectif RAPSODIÂ (ce qui constitue déjà en soi une indication forte) se sont montrées les plus concernées et les plus actives. Quelques hommes se sont aussi emparés avec sérieux des questions agitées dans RAPSODIÂ, tandis que plusieurs d'entre eux ont soutenu Victor à Toulouse... il n'y a donc là rien d'impossible. Mais faire du travail de Care⁶⁰ une préoccupation commune des hommes et des femmes est un chemin qui paraît long, particulièrement en

France, où la dimension genrée de ce travail n'a fait l'objet d'aucune remise en question au sein du mouvement de l'habitat participatif⁶¹.

On retient de ce balayage, loin d'être exhaustif, de quelques caractéristiques communes des collectifs susceptibles de s'entraider dans la vieillesse, l'idée que ce n'est probablement pas cela qui compte le plus. Certes, ces caractéristiques plus ou moins communes sont l'indice de parcours de vie relativement proches, qui peuvent conduire aujourd'hui à des préoccupations partagées. Mais les fondements d'une solidarité vécue dans la vieillesse semblent décidément à chercher ailleurs, dans l'épaisseur de l'interconnaissance acquise au fil du temps entre les membres du collectif.

« Si tu veux l'entraide moi c'était... je voulais garder mon indépendance, ça c'était sacré, et l'entraide oui effectivement si quelqu'un a besoin qu'on aille faire des courses ensemble ou autre c'était là, mais là c'est beaucoup plus profond maintenant parce qu'on a appris à se connaître. Il y a plus de profondeur dans la pensée de l'entraide je trouve ».

Un vieillir en solidarité ne peut-il finalement se construire que sur un vivre ensemble éprouvé dans une certaine durée ? Une durée qui aura permis d'apprendre à se connaître, de traverser ensemble d'autres moments de vie, d'avoir vécu l'entraide face à d'autres épreuves, d'avoir surmonté des conflits, d'avoir interrogé et fait évoluer ses modes de communication et de prise de décision afin que chacun-e y trouve sa place... C'est ce que dit le groupe angevin, qui compte sur la solidité de ses liens acquise au fil d'un long vécu commun pour affronter la vieillesse à venir des membres du groupe. C'est surtout ce qu'aura démontré l'expérience menée à Toulouse, au sein d'Abricoop, dont les habitant-es partagent une longue pratique de la coopération, acquise lors de la phase de montage du projet qui a duré une dizaine d'années et renforcée depuis l'emménagement en 2018.

La nécessaire interconnaissance des membres du groupe constitue-t-elle alors une limite à la taille de ce dernier ? On remarque que l'expérience de soutien à Victor vécue par un petit collectif organisé lui-même en cercles concentriques représentant différents niveaux d'implication, a pu être partagée au sein de la coopérative, mais pas de l'ilot des Quatre Vents. Un vieillir en solidarité, dont les contenus et la structuration seraient forcément différents, peut bien évidemment s'imaginer à des échelles plus vastes. Mais la démarche RAPSODIÂ, qui a tenté d'approcher cette question à l'échelle du quartier en particulier, n'a pas été suffisamment développée sur ce point pour permettre de présenter des résultats solides. La dimension spatiale de ces pratiques de solidarité dans la

59 • Voir par exemple : Carriou, 2014 ; Labit et Bresson, 2017.

60 • Voir la définition du Care dans l'introduction de ce rapport.

61 • Contrairement à la Suède par exemple, où c'est le mouvement féministe qui est à l'initiative des premières expériences d'habitat collectif (Vestbro 1997).

vieillesse constitue plus largement le point aveugle de notre recherche. L'architecture de l'habitat peut-elle être conçue de façon à faciliter ces pratiques solidaires ? Oui, d'après l'expérience toulousaine et de nombreux travaux consacrés à cette question⁶². Ces pratiques peuvent-elles se dérouler hors les murs d'un habitat participatif ? Bien évidemment, nous indique l'expérience montalbanaise et de nombreux travaux de recherche consacrés aux liens de voisinage⁶³.

D'autres questions par contre ont été travaillées au sein de RAPSODIÂ, qui s'attachent au comment et au jusqu'où de ces pratiques d'accompagnement et d'entraide dans la vieillesse en habitat participatif.

Comment et jusqu'où habiter et vieillir ensemble ?

Faut-il anticiper le vieillissement des habitant-es, tenter d'imaginer en amont quels seront les besoins d'aide et de soin, imaginer des solutions ? Peut-on travailler à « être prêt » pour une mise en action ? Le fait que les groupes impliqués dans RAPSODIÂ, pourtant susceptibles d'avoir travaillé le sujet du vieillissement, ne l'aient pas vraiment fait autrement qu'en posant quelques principes généraux, nous indique clairement qu'il est difficile de se projeter dans un avenir qui n'existe pas encore (et qui de surcroît peut faire peur). De fait, que peut-on anticiper ? Comment savoir qui sera affecté par des difficultés liées à l'âge, quand et par quoi précisément ? Qui aura besoin d'aide et de quel type ? Tout peut arriver à tout moment, et tout particulièrement ce que l'on n'aura pas prévu, nous enseigne l'existence. Si le passage à une action d'entraide ou de soutien des plus fragiles se met en place plus facilement dans l'adversité, comme le montrent bien les enquêtes réalisées pendant la période de crise sanitaire, y compris la nôtre, n'y a-t-il pas d'autres critères, attachés au groupe lui-même, qui puissent favoriser cette mise en action rapide et forte ? À la lumière des expériences montalbanaise ou toulousaine, nous pensons que oui. Ces collectifs pratiquaient déjà des formes d'entraide qu'il aura été plus facile de développer au moment des confinements. L'agir coopératif toulousain apparaît comme la base sur laquelle le collectif de soutien autour de Victor a pu se construire. Enfin, si l'on ne peut anticiper concrètement les chemins sinueux et complexes que prend le processus de vieillissement, en parler ne fait pas vieillir⁶⁴ ! Il se pourrait même que parler de vieillesse en collectif, s'approprier ses mots sinon ses maux, dire ses peurs et ses envies, contribue à un accueil plus favorable des réalités qui se présentent. La démarche RAPSODIÂ, par ce travail intime, personnel, mais aussi collectif qu'elle a généré chez tou-ttes ses acteurs-trices autour des notions de vieillissement, d'autonomie et d'entraide a été un formidable outil pour tenter d'apprivoiser l'avenir.

Faut-il formaliser l'entraide ou l'accompagnement dans la vieillesse ? Ou bien peut-on faire confiance à une solidarité « naturelle » au sein des habitats participatifs ? C'est cette deuxième option qui est mise en avant par les membres des groupes RAPSODIÂ qui se sont exprimés sur cette question dans le cadre des entretiens individuels et collectifs. L'entraide fonctionne bien, elle se met d'abord en œuvre suivant des modalités affinitaires, mais peut devenir plus systématique et collective lorsque c'est nécessaire, comme pendant la période de crise sanitaire, qui a vu les membres des groupes où l'interconnaissance était déjà forte se mobiliser encore plus les un-es pour les autres. Pour autant, lorsqu'il s'est agi de soutenir et d'accompagner dans la durée un habitant en grandes difficultés au sein d'Abricoop, un sous-groupe plus formel s'est constitué et a inventé pas à pas ses modalités d'organisation. Se coordonner grâce à quelques outils (messaging collective, tableau pour les courses, réunions...) s'est avéré nécessaire, tout en gardant une grande souplesse. On retrouve ici l'idée que des pratiques d'entraide déjà établies au sein d'un habitat - et qui supposent, dès lors qu'elles dépassent un cadre interindividuel, quelques capacités collectives d'organisation et de communication - favoriseront la mobilisation sur le sujet du vieillissement lorsqu'elle deviendra nécessaire.

Sur quoi peut porter cette entraide ou cet accompagnement ? Qu'est-ce qui est possible et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Quelles sont les limites au sein du collectif habitant et comment ce qui est fait par les cohabitant-es peut-il s'articuler avec ce qui est fait par d'autres ou ailleurs ? Les membres des groupes RAPSODIÂ sont relativement unanimes : toutes sortes d'aides sont possibles et sont déjà réalisées (faire des courses, préparer un repas, réparer quelque chose, apporter une aide administrative ou informatique et surtout une présence, veiller les un-es sur les autres...). Mais cette aide comporte des limites qui touchent à l'intime et au corps.

« Si c'est des soucis psychologiques, moraux, le coup de déprime, le cafard dans les chaussettes, le moral dans les chaussettes, des trucs comme ça j'irai plus vers des amis que vers les gens d'ici (...) je n'arriverai pas à aller vider mes tripes, ça c'est du même ordre si tu veux que l'intimité physique c'est une intimité qui est dans ta tête c'est un truc profond et que tu vas pas déballer comme ça ! »

« Et là du coup sont remontées toutes les inquiétudes des gens " moi je ne peux pas m'occuper du corps d'un vieux enfin, tout ça " ».

En résumé les cohabitant-es, s'ils ont une place importante dans le vieillissement des un-es ou des autres, ne sauraient se substituer à d'autres aidants potentiels dans la vieillesse : la famille, les ami-es, les professionnel-les. Mais là encore, l'expérience toulousaine nous laisse penser que ces limites posées en amont de l'irruption d'une réalité qui s'impose, peuvent être en partie dépassées. Ces limites ont été dépassées par le

62 • Voir par exemple Schaff and al., 2023.

63 • Voir par exemple : Argoud et al., 2004 ; Drulhe et al., 2007.

64 • HAPPI/KÔYÔ, Penser plus tôt à plus tard, Châteauroux, septembre 2022.

collectif de soutien à Victor, il est vrai fortement impulsé puis coordonnée par une habitante de formation médicale qui a « rassuré tout le monde ».

Jusqu'à quand pourrait-on alors imaginer de vieillir en habitat participatif ? Cela peut-il s'envisager jusqu'au bout de la vie ? Ce fût le cas à Toulouse, sans que l'on puisse bien évidemment en tirer aucune conclusion générale. Chaque situation personnelle est particulière, chaque habitat est particulier, la dynamique qui se met en place autour d'un-e ou plusieurs habitant-es en forte déprise⁶⁵ est donc à chaque fois une nouvelle aventure. Les premiers retours de ce type d'expérience au sein du réseau des habitats participatifs commencent à se multiplier, au fil de l'avancée en âge des habitant-es⁶⁶. La mise en commun de ces témoignages, qui ont moins valeurs d'exemples à suivre que d'inspiration à imaginer ses propres solutions en interne, nous semble très utile et susceptible de conduire à éviter deux types d'écueil. D'un côté, se réfugier dans la formulation purement discursive de solutions générales, qui risquent de s'avérer finalement peu praticables et inadaptées à la situation réelle⁶⁷. De l'autre, décréter en amont le principe que l'habitat participatif « n'est pas fait pour ça » et que les personnes devront le quitter lorsque la dépendance les affectera⁶⁸. Ces deux voies nous semblent reposer sur une lecture normative du processus de vieillissement typique de la politique publique française⁶⁹, qui fait fi des réalités humaines complexes, à chaque fois uniques, de ce processus.

EN GUISE DE CONCLUSION PROVISOIRE...

Notre recherche action participative a permis d'approfondir ce que l'on pourrait qualifier d'amont ou de préalable à la mise en œuvre de pratiques de solidarité et d'entraide dans la vieillesse. Nous nous sommes d'abord attaché-es à montrer en quoi les peurs et les tabous liés à la vieillesse, tout autant que les difficultés à penser une autonomie relationnelle plutôt qu'individuelle, devaient faire l'objet d'une attention particulière. C'est dire que l'élaboration d'un penser autrement nous semble nécessaire à l'émergence d'un agir autrement, ce qui n'exclut bien évidemment pas que la réciproque soit tout aussi vraie. Avancer ensemble, en solidarité, dans la vieillesse est un processus itératif, qui se construit pas à pas, entre formel et informel, par tâtonnements et qui s'appuie sur une interconnaissance acquise dans la durée du vécu ensemble, tout autant qu'il la renforce. Malgré le peu d'exemples concrets qui ont pu être observés dans le cadre de RAPSoDIÂ, nous sentons bien que cette façon de vieillir qui fait place aux cohabitantes ou aux voisins-es, à côté de la famille ou des aidants-es professionnelles, porte en soi de nombreuses vertus : la circularité de l'aide qui permet de sortir du face à face entre aidant-e et aidé-e, ou encore la possibilité du répit et du ressourcement en collectif des aidants-es. Nous en déduisons, sur des bases certes encore fragiles, que ces pratiques permettent de vieillir plus longtemps chez soi. De fait, il nous faut bien reconnaître que la démarche RAPSoDIÂ, confrontée à cette immensité du travail à faire en amont de la mise en œuvre de pratiques d'accompagnement et d'entraide en collectif, ne nous a pas permis d'en envisager l'aval, c'est-à-dire les effets concrets sur les personnes, les collectifs, les habitats, voire la société dans son ensemble. De nouvelles recherches, prenant appui sur les expériences de vieillissement en solidarité qui se multiplient au sein des habitats participatifs au fil de l'avancée en âge de leurs habitant-es, seront nécessaires.

65 • Sur le concept de « déprise » et ses limites, voir Caradec, 2018.

66 • Les rencontres régionales ou nationales de l'habitat participatif s'en font régulièrement l'écho.

67 • Réserver un appartement pour des aidants professionnels est l'une de ces solutions que l'on trouve fréquemment dans les projets en cours de montage.

68 • C'est le cas de l'habitat coopératif seniors Chamarel (Habitat Participatif France, Guide pratique : Vieillir en habitat participatif, 2021).

69 • Dont la grille AGGIR (Autonomie Gérontologique et Groupe Iso Ressources) est l'emblème. Pour une critique de cet outil voir par exemple Ennuyer, 2002.

II – LES « MOTS COUSUS » DE RAPSoDIÂ

Bernard Ennuyer

Ayant découvert lors du colloque de conclusion de la recherche action participative (RAP) RAPSoDIÂ que la racine grecque du mot rhapsodie signifiait poème épique composé de « chants cousus », j'ai choisi de présenter mes réflexions sur cette RAP sous la forme de mots cousus et le choix a été difficile tellement de mots étaient présents à mon esprit à la lecture de cette recherche.

Une **recherche action participative** est un moyen collaboratif de mener des recherches et de produire des connaissances en réunissant une série de parties prenantes autour d'un sujet concret et d'une ou plusieurs questions de recherches qui les concernent ou les affectent directement. Elle est donc un mélange de savoirs, pour partie académiques et reconnus, mais aussi de savoirs des « gens ordinaires ». En ce sens cette recherche illustre tout à fait ce que Michel Foucault appelle « **l'insurrection des savoirs assujettis** » : « savoirs insuffisamment élaborés, savoirs naïfs, savoirs trop souvent disqualifiés au nom d'une science qui serait détenue par quelques-uns »⁷⁰. Puisque ce sont des femmes qui ont été majoritairement au cœur de nouvelles formes d'habitat participatives et solidaires⁷¹, ces savoirs assujettis sont, avant tout, des savoirs de femmes « relativement âgées » se questionnant sur leur vieillissement. De ce point de vue, elles se sont confrontées aux **représentations sociales** dominantes de la vieillesse en France, représentations portées essentiellement par une vision médicale, c'est-à-dire une vieillesse synonyme de maladie et de « risque de perte d'autonomie ». Ensuite ces « **femmes vieillissantes** » se sont heurtées aux stéréotypes de genre, notamment dans la reconnaissance de leur savoir. D'une façon générale, les femmes sont souvent en butte à une **oppression épistémique**, c'est-à-dire la non reconnaissance dans certains cercles, de leur production de savoirs parce qu'elles sont femmes⁷². La réflexion de ces femmes vieillissantes a donc mis en lumière cette **double domination de genre et d'âge** véhiculée par les représentations sociales habituelles, et ceci en expérimentant concrètement d'autres façons de vivre ensemble. De ce fait, à partir de l'espace domestique et de l'espace du prendre soin, elles ont produit des connaissances qui viennent contredire leur assignation à n'être que les « actrices naturelles » du care⁷³.

Pouvoir d'agir, autodétermination, entraide : les participant-es de la RAP ont, par ailleurs, réfléchi le sens de certains mots devenus des « éléments de langage » sans que ceux et

celles qui les prononcent habituellement prennent, la plupart du temps, la précaution de les définir clairement, créant ainsi souvent une grande confusion.

Ainsi, si **l'autodétermination** est la capacité pour un individu singulier de gouverner sa vie sans influence externe indue et à la juste mesure de ses capacités, **l'autonomie**, en tant que droit pour l'individu de déterminer les règles de sa conduite auxquelles il se soumet de façon à ce que son choix puisse être accepté par les autres qui l'entourent⁷⁴, n'est pas un attribut individuel et s'inscrit, nécessairement dans le cadre d'une réciprocité active. En d'autres termes, nos choix personnels et **notre pouvoir d'agir** personnel ne peuvent advenir que dans une dimension collective. En résumé, l'individu ne peut se singulariser que dans sa relation avec ceux qui l'entourent dans les différentes configurations que les individus forment ensemble. La démarche RAPSoDIÂ démontre que l'autonomie de l'individu ne peut être qu'une **autonomie relationnelle**⁷⁵, car « l'individu ne peut dire « je » qu'à la condition de pouvoir aussi dire « nous » et parce qu'il le peut en même temps »⁷⁶. Le sociologue Pierre Rosanvallon associe ces deux dimensions autodétermination et autonomie en parlant d'individualisme **d'universalité** qui associe **singularité, réciprocité, communalité** (littéralement partage des tâches)⁷⁷.

La notion d'entraide signifie justement cette nécessité d'une réciprocité de l'aide : aider et se faire aider. On a tous besoin, quelquefois simultanément, d'aide et de se faire aider, et comme le dit Joan Tronto, dans l'éthique du care, celui qui a besoin d'aide garde toujours un rôle actif dans sa capacité de réponse, c'est-à-dire d'aider à se faire aider. Par ailleurs cette notion d'entraide sous l'angle de la réciprocité et de l'alternance des rôles permet de substituer au couple « dominant / dominé », le couple « pourvoyant / dépendant » qui symbolise cette nécessaire alternative de l'aide. En effet, selon Albert Memmi⁷⁸, les personnes sont alternativement « pourvoyantes » et « dépendantes » les unes pour les autres en fonction des objets de pourvoyance liés aux compétences de chacun et chacune en fonction de leur parcours et de leurs expériences de vie.

Ce que cette RAP a aussi mis en évidence à travers toutes ces mises en œuvre d'autres façons d'habiter ensemble, c'est la prééminence de ce que Serge Paugam appelle **les liens de participation élective**⁷⁹, c'est-à-dire que les individus privilégient le choix des personnes et des réseaux sociaux auxquels

70 • Foucault Michel (1997). *Il faut défendre la société, Cours au Collège de France*, Gallimard, 1976, p.8-9.

71 • Labit Anne, Guinchard Mina, Evrard-Piat Elisabeth, Les femmes qui vieillissent, au cœur de nouvelles formes d'habitat participatives et solidaires, *Pour*, n° 242, 2022, p.285-292.

72 • Buchter Lisa, Guinchard Mina, Le Roux Annie, Remettre les vieilles de la marge au centre avec une recherche participative, *Nouvelles Questions Féministes*, vol.41, n°1, 2022, p.84.

73 • Tronto Joan, *Un monde vulnérable, pour une politique du care*, La Découverte, 2009.

74 • C'est ainsi qu'Emmanuel Kant définit l'autonomie en opposition à l'hétéronomie

75 • Rigaux Natalie, Pour une autonomie relationnelle, *Documents Cleirpa*, 2012, p.16-19.

76 • Elias Norbert, *La société des individus*, Fayard, 1991, p.104-105.

77 • Rosanvallon Pierre, *La société des égaux*, Éditions du Seuil, 2011, p.357.

78 • Memmi Albert, *La dépendance*, Gallimard, collection Folio et essais, 1979, p. 169 et sq.

79 • Paugam Serge, *L'attachement social, formes et fondements de la solidarité humaine*, Éditions du Seuil, 2023, p.120 et sq.

ils veulent participer et avec lesquels envisager ensemble des projets. Mais ces liens d'électivité renvoient bien évidemment à l'exercice de la **citoyenneté**, autre forme du lien social, dans l'invention d'autres façons de vivre ensemble plutôt que de se les voir imposer par une instance extérieure (hétéronomie). Ces projets et ces réalisations issus de la réflexion des gens qui agissent pour eux-mêmes illustrent le sens exact du **caractère inclusif** de telles réalisations, c'est-à-dire élaborées et mises en œuvre par les personnes qui vont y vivre.

Pour finir cette réflexion forcément incomplète sur les « mots cousus » par le travail de la RAP, un propos de Pierre Bourdieu m'a paru en parfaite résonance avec ce travail : « Résister aux paroles, ne dire que ce que l'on veut dire, parler au lieu d'être parlé par des mots d'emprunts chargés de sens social ou parlé par des portes paroles qui sont eux-mêmes parlés »⁸⁰. L'essence de la RAP me paraît être là : résister aux représentations sociales convenues et aux dominations établies et en premier lieu aux slogans comme, par exemple, le « bien vieillir », slogans qui servent aujourd'hui de « prêt à penser » et prétendent, par leur simplisme, dispenser de toute réflexion !

80 • Bourdieu Pierre, L'art de résister aux paroles, *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984, p.10-18.

III – DE L'HABITAT À L'ACCOMPAGNEMENT INTERMÉDIAIRE : VERS UN NOUVEAU DÉFI POUR RAPSoDIÂ

Dominique Argoud

RAPSoDIÂ s'inscrit dans un mouvement plus général de recherches collaboratives cherchant à articuler théorie et pratique, et surtout à impliquer des acteurs de différents statuts et implantés sur divers territoires. RAPSoDIÂ est unique en son genre par son ambition et sa méthodologie.

Cette recherche-action permet d'approcher au plus près la « vraie vie » des habitats participatifs, non pas celle idéalisée à travers les médias, ni celle réduite à l'analyse des seuls chercheurs. De ce fait, RAPSoDIÂ donne à voir des dynamiques à chaque fois singulières, faites d'accords et de désaccords, de moments d'enthousiasme ou au contraire de découragement. Ceci est le propre des méthodologies acceptant d'évoluer dans la complexité, mais aussi de gérer l'incertitude, de pouvoir être constamment au rythme des acteurs, tout en sachant insuffler l'énergie nécessaire à chacun pour qu'ils puissent avoir confiance en leurs capacités et leurs ressources. C'est ce que nous avons pu nous-mêmes observer avec Martine Chazelle⁸¹ à l'échelle d'un territoire rural situé au sud du Vercors, en mobilisant la pensée d'Edgar Morin, pour qui la complexité est comme un tissu composé d'éléments différents formant un tout qu'on ne peut décomposer⁸². Ce tout existe par les interactions des divers éléments. Et tout acteur se trouve immergé dans un tissu d'événements, d'actions, d'interactions, d'influences qui, pour un regard extérieur, peut paraître un véritable fouillis, une sorte de chaos, mais qui est en fait un phénomène vivant avec toutes ses ramifications.

En accordant une place à part entière à l'action et aux acteurs (sous-entendu à l'ensemble des personnes directement concernées), ce type de méthodologie repose sur un point de départ, éventuellement des hypothèses ou des postulats. Mais l'aboutissement du processus n'est pas écrit par avance : il suit une dynamique qui s'alimente de tout ce qui constitue « la vraie vie », dont les aléas comme le Covid peuvent faire partie. Dans cette perspective, l'ajustement des temporalités propres à chacun des acteurs est un enjeu de premier ordre car, a contrario, les désajustements entre les rapports de chacun au temps sont sources de malentendus et de découragements.

LE VIEILLISSEMENT : UNE PROJECTION INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE INCERTAINE

Mais dans le cadre de RAPSoDIÂ, s'ajoute une difficulté supplémentaire en terme de temporalité : le vieillissement constitue un horizon lointain, d'où le fait qu'il soit majoritairement un impensé dans les habitats participatifs. Et même quand il est conscientisé comme c'est le cas dans les habitats participant à RAPSoDIÂ, le vieillissement se caractérise par un ensemble d'incertitudes, tant individuelles que collectives. Ce n'est pas parce que chacun sait qu'il va prendre de l'âge qu'il maîtrise comment il va vieillir, ni dans quel esprit il sera lorsqu'advieront des signes de déclin physique ou cognitif. C'est d'ailleurs ce qu'a montré le débat actuel sur la fin de vie en France en rappelant que nul n'était à l'abri de changer d'avis quant à son désir de mettre fin à sa vie dès lors où il se rapprocherait de l'instant fatidique. Toute projection est un exercice difficile sur le plan individuel car elle repose sur une vision anticipée du futur, mais qui reste somme toute assez virtuelle.

Cependant, les habitant-es des habitats participatifs présentent des caractéristiques sociologiques plutôt propices à ce type d'exercice. Globalement, les enquêtes montrent que le vieillissement se caractérise par un relatif déni et par une vision du futur assez fataliste, que résume l'expression « advienne que pourra ». Il est en effet plus aisé et plus confortable de se projeter sur une vieillesse extérieure à soi-même, à savoir... celle des autres. Les professionnels de l'habitat sont souvent témoins de cette réalité en déplorant l'absence d'anticipation des personnes vieillissantes quant à l'aménagement de leur propre domicile alors que des solutions existent. Or, les habitant-es concernées par RAPSoDIÂ sont les plus engagées dans cet exercice d'anticipation puisque, se considérant comme vieillissant.es, ils/elles ont volontairement fait le choix de ce type d'habitat. Un des traits similaires qui ressort du matériau recueilli est en effet la volonté affirmée de ne pas vieillir comme ses parents, de ne pas être une charge pour ses enfants et d'expérimenter un nouveau mode de vie plus solidaire et plus ouvert sur les autres. Si le renouvellement des générations fait que ce souhait est largement partagé par les baby-boomers, peu d'entre eux passent réellement à l'action. Même si l'exercice reste difficile, RAPSoDIÂ offre un cadre pour tenter de dépasser les réticences individuelles à se projeter dans l'avenir.

Sur le plan collectif, la projection est un exercice encore plus aléatoire tellement les variables sont nombreuses et dépendantes d'une histoire et d'une dynamique dont les ressorts sont complexes. Il y a là un champ d'observations et

81 • Martine Chazelle était coordinatrice d'un CLIC situé sur le territoire du Diois dans la Drôme. Dominique Argoud, Martine Chazelle, « L'approche territoriale du vieillissement dans le CLIC du Diois : sur les chemins de la créativité », *Le sociographe*, n°35, mai 2011, p.33-43.

82 • Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, E.S.F., 1990.

de réflexions que RAPSoDiÂ a entamé autour de la notion d'entraide et d'autonomie relationnelle. Et c'est sans doute ce champ qui est le plus fécond pour penser le grand âge dans un cadre différent du modèle dominant de la prise en charge de la vieillesse. S'il repose sur une projection présentant de multiples inconnues, le fait de pouvoir prendre appui sur des habitats déjà confrontés aux « épreuves » du vieillir va constituer une ressource très riche pour mieux appréhender le champ des possibles. Il ne sera sans doute jamais possible d'embrasser l'ensemble des manières dont les collectifs vont se préparer et réagir à ces épreuves, tellement les dynamiques sont à chaque fois singulières. Mais cela reste une opportunité pour sortir des « malentendus de la dépendance »⁸³ et expérimenter des voies alternatives.

COMMENT ÊTRE LIBRES ENSEMBLE AU FIL DE L'ÂGE ?

En l'occurrence, les habitats participatifs invitent à repenser une question classique de la sociologie contemporaine – comment être « libres ensemble » ?⁸⁴ – mais en tenant compte du grand âge et d'un besoin d'(entre)aide croissant. Deux réponses institutionnelles ont longtemps constitué des modèles de référence – diamétralement opposés – pour répondre à ce besoin dans un cadre collectif : la communauté et la maison de retraite. Ces deux lieux, qui ont en commun d'être aujourd'hui déconsidérés, doivent être entendus dans leur sens générique.

Si l'on considère tout d'abord « la communauté », celle-ci repose sur une conception unitaire du groupe qui en exclut les parties le constituant et donc ne permet pas l'expression des consciences individuelles. La « solidarité mécanique » qui en découle crée une très forte interdépendance basée sur le lien familial, le lien territorial, ou plus largement sur des valeurs similaires servant de ciment au groupe. Dans les sociétés modernes, un idéal-type de ces communautés est représenté par les communautés ecclésiastiques. Par manque de renouvellement générationnel, ces dernières ont été confrontées au vieillissement de leurs membres qui, dans leur grande majorité, ont cherché à préserver leur mode de vie communautaire malgré les difficultés liées à l'âge. Le placement en maison de retraite est en effet considéré comme un échec collectif car il remet en cause la dimension protectrice de l'idéal communautaire⁸⁵. Dans cette perspective, l'entraide est profondément inscrite dans les valeurs du groupe

qui, si elles sont mises à l'épreuve par la dépendance et les risques de désordre, constituent des ressources pour résister à la remise en cause d'un certain mode de vie. La communauté – en tant que forme d'organisation du groupe – ne constitue toutefois plus un modèle d'actualité dans les sociétés modernes. Les diverses formes d'appartenance identitaires sur lesquelles elles s'appuient ne sont plus suffisamment puissantes pour contrarier les processus d'individuation et donc pour préserver la dimension vocationnelle de l'entraide. L'autre modèle de référence diamétralement opposé visant à fournir un cadre collectif à l'aide aux personnes vieillissantes ayant besoin d'aide est la « maison de retraite ». Ce type de réponse n'est pas nouveau et il s'est développé dans les sociétés modernes avec l'allongement de la vie et la moindre capacité de la « communauté » familiale à faire face aux besoins d'aide de ses ascendants. Ce faisant, il constitue un cadre qui n'est pas fondé sur l'entraide, mais sur une délégation de l'aide. Même si le terme a tendance aujourd'hui à être supplanté par celui d'accompagnement, il s'agit ici d'un modèle de « prise en charge ». Certes, il peut exister des formes d'entraide entre résident-es, mais celles-ci restent marginales par rapport à l'intervention du personnel spécialisé. L'aide à domicile, même si elle ne constitue pas un cadre collectif, s'inscrit sur le même registre d'une externalisation du care. Un tel modèle reste d'actualité car il présente l'avantage d'être adapté aux besoins de protection de personnes ne disposant plus nécessairement d'un réseau informel de proximité pour prodiguer l'aide devenue nécessaire. Mais il présente une faiblesse de taille : son registre déficitaire et biomédical est de plus en plus récusé par les nouvelles générations. Le lien social devient unilatéral et ne permet pas de réaliser l'inclusion telle qu'elle est aujourd'hui promue par les politiques publiques. C'est ce qu'a résumé le titre de l'avis du 15 février 2018 du Comité consultatif national d'éthique : « Quel sens à la concentration des personnes âgées entre elles, dans des établissements dits d'hébergement ? ».

REPENSER LES SUPPORTS À L'AUTONOMIE DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

L'inadaptation de ces deux modèles a donc ouvert la voie à la recherche d'alternatives. Les nouvelles formes d'habitat pour personnes vieillissantes s'inscrivent dans cette mouvance. En l'occurrence, elles correspondent à l'expérimentation d'un nouveau mode de vie permettant de sortir du tout individuel, avec les risques d'isolement et de fragilisation qu'il comporte, mais sans dépendre du tout collectif, qui peut engendrer une

83 • Bernard Ennuyer, *Les malentendus de la dépendance. De l'incapacité au lien social*, Dunod, 2002.

84 • François de Singly, *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, Nathan, 2000.

85 • Annick Anchisi, Laurent Amiotte-Suchet, « Se lever pour Vigiles. Tenir le coup pour vieillir et mourir au monastère », *Gérontologie et Société*, vol. 42, n°163, 2020, p.63-75.

perte d'autonomie, c'est-à-dire une dépossession de la capacité à décider ce qui est bon pour soi. Dans cette perspective, la maison des Babayagas a popularisé l'idée auprès d'un grand public qu'il pouvait y avoir d'autres manières d'apporter une réponse à l'enjeu du vieillissement, tout en restant maître de ses choix. Mais depuis, de l'eau a coulé sous les ponts et d'autres promoteurs se sont engouffrés dans cette voie des nouvelles formes d'habitat cherchant à trouver un équilibre entre l'individuel et le collectif. Les pouvoirs publics eux-mêmes se sont emparés de cette aspiration pour promouvoir, à leur tour, des formules telles que l'habitat inclusif ou l'Ehpad hors les murs.

Face à cette inflation de nouvelles formes d'habitat qui se veulent adaptées à la préservation de l'autonomie des personnes vieillissantes, RAPSODIÂ est là pour nous rappeler la spécificité et l'apport des habitats participatifs. Ces derniers ne sont pas les formes d'habitat les plus aisées à mettre en œuvre car elles se heurtent aux vicissitudes de la co-construction. Mais il s'agit d'une voie particulièrement féconde pour penser autrement l'accompagnement du vieillissement. Ainsi, contrairement à ce qui fonde beaucoup de projets ou réalisations actuels en matière d'habitat intermédiaire, la préservation de l'autonomie n'est pas appréhendée uniquement sous l'angle d'un desserrement des contraintes et des normes institutionnelles de prise en charge de la vieillesse. RAPSODIÂ a dévoilé un programme autrement plus ambitieux consistant à identifier, au-delà de la singularité de l'habitat participatif, le projet de société dont il est porteur. Ce qui frappe à l'analyse de la grande majorité des habitats intermédiaires, c'est soit l'impensé du grand âge et de la dépendance, soit une conception classique du recours aux services spécialisés quand apparaissent « les limites du maintien à domicile ». Pourtant, derrière la notion d'habitat intermédiaire, c'est bien l'enjeu de trouver un « accompagnement intermédiaire » dont il est question. Ce dernier reste à inventer, qui ne soit ni une entraide exclusive des habitant-es fondée sur un idéal communautaire improbable, ni un recours systématique aux aides spécialisées.

Pour ce faire, l'habitat participatif dispose de deux atouts : d'une part, il présente un cadre collectif dans lequel s'intègrent des personnes vieillissantes a priori encore en pleine possession de leurs moyens. Cela ouvre sur une temporalité dont ne disposent pas les EHPAD par exemple, dont la durée moyenne de séjour ne cesse de diminuer. Or, l'ancrage dans un habitat, et donc sur un territoire, nécessite du temps pour que se créent des interdépendances génératrices ensuite de liens

sociaux⁸⁶. Le temps est en effet nécessaire pour que se crée de la confiance qui naît de ce que chacun est reconnu dans ce qu'il donne à l'autre⁸⁷ ; ce qui permet plus facilement de faire face aux épreuves. D'autre part, en théorie, dans les habitats intermédiaires et a fortiori participatifs, les interdépendances ne se limitent pas à la cellule familiale, ni aux seules habitant-es, mais elles s'élargissent à l'ensemble du territoire de proximité. Par conséquent, les supports à l'autonomie sont potentiellement très diversifiés. Certes, à l'instar des « tribus »⁸⁸, cette diversification des supports offre une cartographie des réseaux de solidarité à géométrie variable, mouvante, dépendante de la personnalité et de l'histoire de vie de chaque personne. Mais en permettant à chacun d'avoir diverses figures de soutien dans son entourage de proximité, une telle configuration est propice à ce que la personne vieillissante ne devienne pas dépendante d'une « prise en charge » sur laquelle elle n'aurait plus de prise. La préservation d'un choix des possibles est une condition pour que l'autonomie ne soit pas grignotée au fil de l'âge et de l'accroissement des vulnérabilités. Peut-être que le fait de vivre dans un habitat participatif permettra de mieux vieillir, sous-entendu de retarder les effets handicapants d'un état de santé déclinant. Mais là n'est pas l'essentiel : s'il sait rester conforme à l'idéal dont il est porteur, l'habitat participatif offrira un cadre protecteur pour permettre à ses habitant-es de rester citoyen-nes le plus longtemps possible.

86 • Dominique Argoud, Françoise Le Borgne Uguen, Jean Mantovani, Simone Pennec, Philippe Pitaut, *Prévenir l'isolement des personnes âgées. Voisinier au grand âge*, Dunod, 2004.

87 • Jacques Godbout, *Le Don, la Dette et l'Identité*, La Découverte, 2000.

88 • La tribu désigne suite aux travaux de Michel Maffesoli un groupe aux contours flous et mouvants fondé sur une relation intersubjective.

IV – PARTICIPATION ET DÉPENDANCE : UNE UTOPIE ?

Natalie Rigaux

Peut-on imaginer vieillir dans un habitat participatif quand bien même surviendrait la dépendance sans que soit altéré l'idéal participatif de ces lieux collectifs ? Comment permettre aux plus âgé-es, même s'ils ont besoin de l'aide d'autrui, non seulement de continuer à vivre dans ces lieux partagés mais à être partie prenante de leur idéal participatif ?

Ces questions me semblent être fidèles à l'esprit sous-tendant RAPSODIÂ, à sa salutaire ambition. Je voudrais y contribuer en proposant quelques repères conceptuels pour élaborer cet idéal tout en m'appuyant sur certaines des pratiques présentées lors du colloque de Nantes.

Qu'est-ce qui peut favoriser la contribution des personnes au dessein de la vie commune et de leur propre vie même lorsqu'elles ont besoin de l'aide d'autrui ? Entre autres sans doute, l'abandon d'une vision du besoin d'aide comme d'une charge, qui dégrade celui ou celle qui en dépend, la personne elle-même étant pensée comme « prise en charge » et non plus comme contributrice au bien commun. Cette vision disqualifiante s'est retrouvée dans les enquêtes menées par RAPSODIÂ au sein des habitats participatifs, ce qui n'est pas étonnant vu qu'elle est la plus commune dans notre société.

Par quoi la remplacer ? Le groupe de recherche a proposé le terme d'entraide. On en a un bon exemple avec le groupe d'Abbeyfield (Belgique) expliquant comment chacune contribue à son tour aux tâches collectives. Lorsqu'un-e des habitant-e n'a plus les moyens d'y contribuer, un-e de ses proches va s'y substituer. Ou avec le groupe d'Angers racontant comment au fil du temps, la contribution aux charges de la vie commune va être redéfinie pour permettre à chacun-e d'y apporter sa part selon ses forces.

Dans le même esprit d'échange sur lequel repose l'entraide mais en étant peut-être plus encore inclusif, je voudrais introduire le terme de réciprocité qui régle selon Marcel Mauss la logique du don⁸⁹. Celle-ci peut être comparée à une danse à trois temps – donner, recevoir, rendre – ces trois temps rythmant le cycle ininterrompu de l'échange par le don. En quoi celui-ci permet-il davantage que l'entraide de rendre possible l'inclusion des plus dépendant-es ? D'abord, parce qu'explicitement, le cycle de l'échange se déploie sur le long terme : on peut continuer à donner à quelqu'un-e dont on a beaucoup reçu par le passé sans avoir l'impression de se faire avoir. Ensuite, parce que ce que l'on rend peut être sans commune mesure avec ce que l'on reçoit sans que la réciprocité ne s'en trouve rompue. On peut ainsi recevoir de l'aide sans

plus être capable d'en donner mais rendre de la reconnaissance, de l'affection. Ce peut être l'expérience de la personne aidée – de la grande vieillesse, de la dépendance, voire de la mort – qui est reçue par les donataires, enrichi-es par la rencontre qu'a permise l'aide donnée. L'histoire de la fin de vie de Victor, accompagné par certain-es des habitant-es d'Abricoop (à Toulouse), est à cet égard exemplaire : alors que Victor ne veut pas que le groupe organise pour lui une cérémonie funéraire, craignant d'être une charge, le groupe peut lui dire l'importance pour celles et ceux qui l'ont aidé de la tenue de cet hommage à ce qu'il aura été pour eux, en ce compris dans ses derniers moments.

Au-delà de la participation aux tâches à accomplir, comment veiller à ce que tou-ttes les habitant-es puissent contribuer à définir le mode de vie commune (et de leur propre vie), en ce compris lorsque surviennent des troubles cognitifs ? Avec cette préoccupation à l'esprit, j'ai été alertée par une formulation d'un des panneaux de l'exposition à propos d'une « colocation Alzheimer » en Allemagne, mentionnant que les proches géraient la colocation. Je ne doute pas qu'une partie de la gestion doive être assurée par d'autres que les personnes malades mais comment éviter que toutes les décisions, dont celles qui les concernent, soient prises par d'autres qu'elles ? Il s'agit alors de trouver d'autres modes de décision qu'exclusivement logocentriques, avec leurs multiples réunions difficiles à suivre en cas de troubles cognitifs prononcés pour y substituer une attention à toutes les formes d'expression, en ce compris corporelles, des personnes les plus fragiles. Au ras de la vie quotidienne, d'apprendre à discerner ce qui compte pour elles et ce qui est difficile à supporter, ce qui a du goût dans la vie commune et ce qui devient lourd.

Si RAPSODIÂ est une recherche importante, c'est qu'elle contribue à mener ce travail culturel indispensable pour tou-ttes, au-delà même des habitats participatifs, qui vise la reconnaissance des personnes vulnérables comme contribuant au monde commun. De par son ancrage dans le milieu de l'habitat participatif, la recherche a permis de mettre en lumière des aidant-es peu présent-es dans le champ de l'aide, les voisin-es cohabitant-es, qui vont devoir apprendre comment intervenir dans l'aide requise par certain-es, en collaborant avec les professionnel·les et les proches.

Pour d'évidentes raisons démographiques mais aussi éthiques et politiques, chercher comment poursuivre la vie commune au sein des habitats participatifs avec les personnes vieillissantes ayant besoin d'aide en leur permettant de contribuer au dessein de la vie commune, voilà un horizon ouvert par RAPSODIÂ qui demandera d'être poursuivi par bien d'autres pratiques encore, tant il est exigeant mais aussi mobilisateur !

89 • Pensée à l'origine par Marcel Mauss pour rendre compte de la logique d'échange très présente dans les sociétés non occidentales, un courant de la sociologie contemporaine a montré comment cette logique reste très présente dans nos sociétés et essentielle pour renforcer le lien social (voir par exemple, Godbout Jacques, Caillé Alain, *L'esprit du don*, La Découverte, 1992).

V – DES RESSOURCES FÉMINISTES POUR PENSER D'AUTRES FAÇONS D'HABITER ET DE VIEILLIR

Chloé Salembier

En octobre 2022, j'ai assisté au colloque « Autres façons d'habiter, autres façons de vieillir » organisé à Nantes par le collectif RAPSODIÂ. Ma synthèse de ces deux journées de réflexion sur l'habitat et le vieillissement s'articule autour des besoins exprimés par les participant-es, des ressources dont nous disposons pour y répondre, qui peuvent appartenir à différents registres, et des propositions concernant des pistes de recherche pour prolonger les débats passionnants menés durant ces deux journées.

CE QUE L'ON VEUT ET CE QUE L'ON NE VEUT PAS...

Durant ces deux journées du colloque, les **systèmes d'oppression** subis par les vieux et les vieilles sont au cœur des débats. Ceux-celles-ci mettent en évidence que l'oppression, en tant que système restrictif des choix de l'individu et des collectifs, est multidimensionnelle et intersectionnelle. Elle peut être liée à l'âge, au genre, à l'orientation sexuelle, au handicap, à l'origine sociale ou ethnique de la personne. Certain-es vont subir des formes d'oppression multiples et imbriquées. L'un des besoins fondamentaux transversal aux débats de ces deux jours concerne la volonté de **pouvoir choisir ses façons d'habiter**. Celles-ci recouvrent différentes modalités, des **conditions spatiales** d'une part, qui posent les questions de la **situation géographique** de l'habitat (milieux urbains ou ruraux), de ses **typologies** (habitat collectif ou pavillonnaire, groupé ou non, modulaire, flexible, etc.), de ses **agencements techniques** (types de matériaux, types de dispositifs écologiques, etc.) et des **conditions sociales** d'autre part, qui touchent à des questions de gouvernance (qui prend les décisions, comment, quels sont les critères ?) et de cohabitation (avec qui habiter ? avec quels types de lien ? et quelles formes de solidarité ?). Les débats portaient également sur des **oppositions** concernant les organisations et les représentations contemporaines de la vieillesse : la **marchandisation, l'institutionnalisation et la bureaucratisation** excessives des services aux personnes via la « silver economy », les institutions des EHPAD, les systèmes de santé biomédicalisés et la dépendance des vieux/vieilles comme leitmotiv, sont perçus comme autant d'**obstacles à l'autonomie** des personnes et des groupes pour décider de ce qu'ils/elles veulent faire de cet âge de la vie. Se pose alors la question des **ressources** dont nous disposons pour vieillir en dehors des normes imposées par le système capitaliste et patriarcal. Trois types de ressources seront mobilisés pour tenter de répondre à ces insatisfactions et ces besoins légitimes : des ressources **spatiales, sociales et politiques**, qui ne sont ni exhaustives ni exclusives, mais qui forment plutôt un système

de représentation et d'action non-normé des façons d'habiter pour demain. Ces leviers sont teintés d'une **épistémologie féministe** qui permet à la fois de penser les **systèmes d'oppression et l'agency** (pouvoir d'agir) des personnes et des groupes pour transformer les pratiques et les représentations.

LES RESSOURCES SPATIALES

Pour commencer, repartons du slogan féministe « **le privé est politique** ». Que signifie cette affirmation ? Elle permet de mettre en évidence la dimension éminemment politique de la sphère privée. Or, la ville industrielle, en séparant le **travail productif** (contre salaire) et **reproductif** (gratuit, répétitif et non reconnu), s'est organisée de façon **binaire**, en ségréguant les sphères privé et publique⁹⁰. **Le travail de care**⁹¹, essentiel à la vie mais que l'on ne veut pas voir, s'effectue derrière les murs, dans la sphère domestique ou dans des lieux spécifiquement dédiés (hôpitaux, home⁹², foyers, etc.), et il est inégalement réparti au sein de la société. Les femmes, les personnes racisées et pauvres effectuent la majorité de ce travail que ce soit dans la sphère domestique ou dans des institutions dédiées⁹³. La **division sexuelle du travail** a séparé les différentes sphères de la vie et produit des systèmes d'exploitation dont tirent bénéfice les plus privilégiés. L'habitat participatif, dans une certaine mesure, remet en question cette binarité entre le privé et le public. En effet, la plupart des projets proposent de travailler sur la **sphère intermédiaire** entre le public et le privé. Cette attention aux seuils peut se matérialiser sous différentes formes : ce sont des espaces de circulation (couloirs, coursives, ascenseurs, entrées, sas, etc.), qui dans les projets immobiliers classiques sont souvent réduits au minimum pour réduire les coûts et maximiser les profits des investisseurs ; ou encore des espaces collectifs (des cuisines partagées, des espaces de stockage, des chambres d'ami-es, des salles de jeux, des buanderies, etc.). Certains projets plus radicaux proposent de diminuer au maximum les espaces individuels et d'augmenter au maximum les espaces collectifs dans le but de partager ou de mutualiser certaines fonctions (préparer à manger, s'occuper des enfants, faire les lessives, etc.). En quoi cette attention à la sphère intermédiaire permet-elle de **dénormer** l'habitat ?

90 • Federici Silvia, *Le capitalisme patriarcal*, La fabrique, 2019.

91 • Damamme Aurélie, Hirata Helena, Molinier Pascale, *Le travail entre public, privé et intime : Comparaisons et enjeux internationaux du care*, L'Harmattan, 2017, Molinier Pascale, *Le travail du care*, La Dispute, 2020 – réédition de 2012, Tronto Joan, *Du Care*, *Revue du MAUSS*, 2(32), 2008, p. 243-265.

92 • En Belgique : institution spécialisée dans l'accueil d'une catégorie de personnes, centre d'accueil.

93 • Tronto Joan, *Un monde vulnérable : pour une politique du care*, La Découverte, 2009.

Tout d'abord, cette sphère intermédiaire présente un « **potentiel relationnel** »⁹⁴ dans le sens où quotidiennement, dans ces espaces, il est possible, si la morphologie spatiale est adaptée, de croiser ses voisin-es, de déposer ses courses, de discuter, de partager des nouvelles, de se côtoyer et de développer des relations de voisinage précieuses du fait de leur proximité avec la sphère domestique. Ensuite, l'habitat collectif implique également de régler les **bonnes distances** entre soi et les autres⁹⁵. Ces espaces intermédiaires sont des seuils qui ont la capacité de créer à la fois des **fermetures et des ouvertures** à la présence des autres. Pour cela, ils doivent avoir des qualités spatiales de seuils⁹⁶ (modularité de l'opacité, distance entre les espaces, sas, etc.) qui permettent à tout moment de s'ouvrir à la présence de ses voisin-es ou de s'en protéger. Ces potentialités spatiales nous ouvrent à d'autres enjeux fondamentaux de la transformation de nos façons d'habiter et de vieillir, les ressources sociales et politiques.

LES RESSOURCES SOCIALES ET ÉTHIQUES

Si les espaces intermédiaires sont pensés de façon généreuse et articulée, cela peut avoir plusieurs implications concernant le travail du care. En effet, l'une des questions récurrentes de ces deux journées concerne la **prise en charge du soin** dans l'habitat participatif. La division sexuelle du travail qui a prédominé dans l'organisation socio-spatiale de nos sociétés capitalistes peut être remise en cause par le collectif à condition que l'espace le permette et que les co-habitant-es en fassent une « **responsabilité** » commune⁹⁷. Les travaux des materialist feminist aux États-Unis à la fin du 19^{ème} siècle prônaient déjà la **mutualisation et l'externalisation** du travail reproductif⁹⁸. Si le travail du care est mutualisé, il s'agit de penser des espaces collectifs suffisamment généreux pour réaliser ensemble ou, à tour de rôle, le travail du soin : de grandes cuisines et des buanderies communes, des salles de jeux pour enfants, des espaces de soin où il est possible de **mieux répartir** la charge de nos dépendances réciproques. Une autre piste, l'externalisation, consiste à rémunérer une ou plusieurs personnes pour réaliser le travail dont les plus

priviliégié-es cherchent à se débarrasser⁹⁹. Il s'agit alors de faire appel à des professionnel·les, en veillant à ce que la libération de certain-es ne participent pas à l'exploitation d'autres plus vulnérables (des femmes plus pauvres et racisées). Nos travaux précédents sur l'habitat participatif ont mis en évidence le fait que la **visibilisation du travail domestique** participe à sa **revalorisation**, à sa **mutualisation** et éventuellement à une meilleure répartition de celui-ci¹⁰⁰. La typo-morphologie des espaces joue un rôle fondamental pour rendre visible ce « travail inestimable »¹⁰¹ du soin mutuel dans un habitat participatif. La mise en valeur du travail du soin passe par l'**inversion de certaines priorités** dans l'organisation socio-spatiale de l'habitat participatif, les cuisines sont au centre du projet, les buanderies occupent les espaces les plus qualitatifs, les espaces de soin prennent soin à la fois de ceux et celles qui en ont besoin et de ceux et celles qui en ont la charge¹⁰², les réunions mettent ces points d'attention à l'ordre du jour de façon systématique, et éventuellement, des groupes de travail spécifiques s'organisent autour de ces questions.

Le care nous engage également à penser son exact opposé, la **violence**. Durant les échanges du colloque, les participant-es définissent l'habitat comme un lieu sûr qui permet d'assurer la sécurité de ses occupant-es. En effet, dans l'imaginaire collectif, le logement est perçu comme un espace de repos et de quiétude, où la famille, souvent conçue comme « nucléaire », peut s'épanouir de façon harmonieuse, à l'abri de l'insécurité de la vie urbaine. Cet héritage provient en partie de la pensée bourgeoise¹⁰³ dont il convient de se distancier pour repenser l'habitat dans une **perspective féministe**. En effet, le logement est également un lieu de pouvoir et de violence, à fortiori si vous êtes une femme. Dolorès Hayden, architecte et urbaniste américaine rappelait, dans les années 70, que toutes les trente secondes aux États-Unis, une femme subit des violences domestiques et celles-ci adviennent dans la cuisine ou dans la chambre¹⁰⁴. L'habitat participatif en tant que lieu de partage de certains espaces, certaines fonctions et certaines modalités

94 • Ledent Gerald, *Potentiels relationnels. L'aptitude des dispositifs physiques de l'habitat à soutenir la sociabilité*. Bruxelles, le cas des immeubles élevés et isolés de logement, Université Catholique de Louvain-la-Neuve, 2014.

95 • Besse Jean Marc, *Habiter un monde à mon image*, Flammarion, 2013.

96 • Salembier Chloé & Courbebaisse Audrey, Les seuils du care. Les conditions socio-spatiales de l'application d'une éthique du care, *Revue philosophique de Louvain* 120, 2023, p. 103-119.

97 • Molinier Pascale, Laugier Sandra, Paperman Patricia, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Payot, 2021.

98 • Vestbro Dick Urban, Horelli Liisa, Design for gender equality - the history of cohousing ideas and realities, *Built Environment*, 38, 2012, p. 315-335.

99 • Molinier Pascale, op. cit.

100 • Ledent Gerald, Salembier Chloé, Co-Housing to Ease and Share Household Chores ? Spatial Visibility and Collective Deliberation as Levers for Gender Equality, *Buildings*, 11(5), 2021, p. 189.

101 • Gaignard Lise, Molinier Pascale, Le travail inestimable, *Travailler*, 19(1), 2008, p. 9-13.

102 • À Bogota, la municipalité a créé le principe des « sistema Distrital de Cuidado », des « îlots de care » qui prévoient de valoriser et de redéfinir le travail de soin, en mettant en œuvre des processus d'autonomisation des soignant-es par le biais de services de repos et de loisirs à destination de ceux et de celles qui sont en charge du travail du care, et qui permettent de rapprocher les services de soin de ceux et celles qui en ont besoin.

103 • Eleb Monique, La frontière mouvante entre vie privée et vie publique dans la maison, In J.-C. Kaufmann & V. Caradec (Eds.), *Faire ou faire-faire ? Famille et services*, Presses universitaires de Rennes, 2015.

104 • Hayden Dolores, What Would a Non-Sexist City Be Like ? Speculations on Housing, Urban Design, and Human Work. *Signs*, 5(3), 1980, S170-S187.

de gestion commune, ne permet-il pas de repenser la « **co-veillance** »¹⁰⁵ nécessaire à la prévention de toutes formes de violence qui peuvent advenir dans les sphères domestiques ? Nous avons toutes les raisons de penser qu'il s'agit d'une piste essentielle à creuser, d'autant que les **violences domestiques n'ont pas d'âge, qu'elles traversent toutes les classes sociales et s'imbriquent dans toutes les échelles spatiales de l'habiter**¹⁰⁶.

LES RESSOURCES POLITIQUES

La troisième ressource mobilisable dans l'habitat participatif se situe dans le registre politique. En effet, comme exprimé précédemment, le fait de partager des ressources en commun avec ses co-habitant-es implique une co-gestion de celles-ci. D'emblée lorsqu'il s'agit de partager des espaces et des responsabilités, il est nécessaire d'organiser des réunions et de prendre des décisions. Émergent alors des **enjeux démocratiques** incontournables de l'habitat participatif : qui vient aux réunions ? qui parle ? qui prend les décisions ? quels sont les critères ? quelles voix sont entendues, lesquelles sont invisibilisées ou peu reconnues ? Alors que le logement a longtemps été considéré comme relevant d'enjeux privés, dans l'habitat participatif, la **citoyenneté** s'apprend, se co-construit et touche des **publics souvent invisibilisés dans le débat public** : les femmes, les pauvres, les vieux, les vieilles, les personnes racisées, les moins valides, etc. Les compétences acquises au sein de l'habitat participatif auront des répercussions sur la citoyenneté que l'on pourra **exercer en dehors du logement**. Le logement devient donc une « **ressource** »¹⁰⁷ qui supporte le **pouvoir d'agir** (agency) de voix marginalisées dans le débat public.

DES SUITES DE NANTES, DES LOGIQUES PRÉFIGURATIVES...

Pour terminer ce texte, j'aimerais mettre en évidence des pistes de recherche pour le collectif RAPSODIÂ. Tout d'abord, il m'est apparu durant ces deux journées, que les projets d'habitat participatif « ratés » apportent autant d'apprentissages que les projets réussis, voire plus. Le premier apprentissage se situe dans le registre de la recherche-action, il s'agirait de réaliser un **atlas des projets participatifs qui ont échoué** qui mettraient en évidence les difficultés, les résistances et les freins que les personnes ont rencontré dans

la réalisation de leur projet, mais aussi la façon dont ils/elles ont surmonté ces obstacles et l'échec de leur désir de vieillir ensemble : comment se débrouillent-ils/elles avec cela ? De quels leviers se saisissent-elles/ils pour rencontrer leurs aspirations « malgré tout » ? Dans quels espaces évoluent-ils/elles ? En somme, les « **tactiques** »¹⁰⁸ que déploient les personnes pour faire face à l'échec d'un projet au long cours ? Dans quelle mesure, les groupes continuent-ils d'exister malgré la défaite ? Dans cet atlas, il serait également pertinent d'évaluer à quel point le projet d'habitat et l'énergie déployée par son groupe **ont fait bouger les lignes** localement en termes de politiques publiques liées au logement, à la santé ou au vieillissement. À ce sujet, l'anthropologue anarchiste David Graeber parle de « **politique préfigurative** »¹⁰⁹ qui consiste à « construire les bases d'une **société nouvelle** dans la coquille de l'ancienne. (...) Vous essayez de faire de la forme de votre résistance un modèle de ce à quoi les sociétés auxquelles vous aspirez pourrait ressembler. (...) Ce que vous obtiendrez ne sera jamais le modèle exact d'une future société libre, mais il s'agira au moins d'un ordre social qui pourra exister en dehors des structures de coercition et d'oppression ». La politique pré-figurative donne « une **expérience immédiate de la liberté**, ici et maintenant » et permet d'accumuler des **connaissances transformatrices** qui impacteront les futurs projets d'habitat participatif. Mais ces politiques pré-figuratives ne pourront pas remettre à plus tard l'enjeu **intersectionnel**. En effet, aujourd'hui, l'habitat participatif, et le public présent au colloque en témoigne, touche davantage les femmes¹¹⁰ que les hommes, les blancs que les personnes racisées, les classes moyennes que les classes populaires et des personnes dotées d'un certain capital culturel. Comment dès lors penser l'habitat de demain sans les personnes qui sont les plus marginalisées du débat public et les plus vulnérables sur le marché du logement ? Comment aussi continuer à débattre sans apporter de **perspectives nord-sud** sur ces enjeux ? Les pays des Suds, qui fonctionnent le plus souvent avec un état providence défaillant, ont tout à nous apprendre sur la prise en charge de nos dépendances mutuelles et sur les enjeux d'une plus juste répartition de celles-ci au sein de la population.

105 • Wekerlé Gerda, Querrien Anne, De la « coveillance » à la ville sûre, *Les Annales de la Recherche urbaine*, 83-84, 1999, p. 164-169.

106 • San Martin Eva, *La dimension spatiale de la violence conjugale*, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2019.

107 • Hancock Claire, L'espace ressource ou leurre : qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre ?, *Les Cahiers du CEDREF*, 21, 2014.

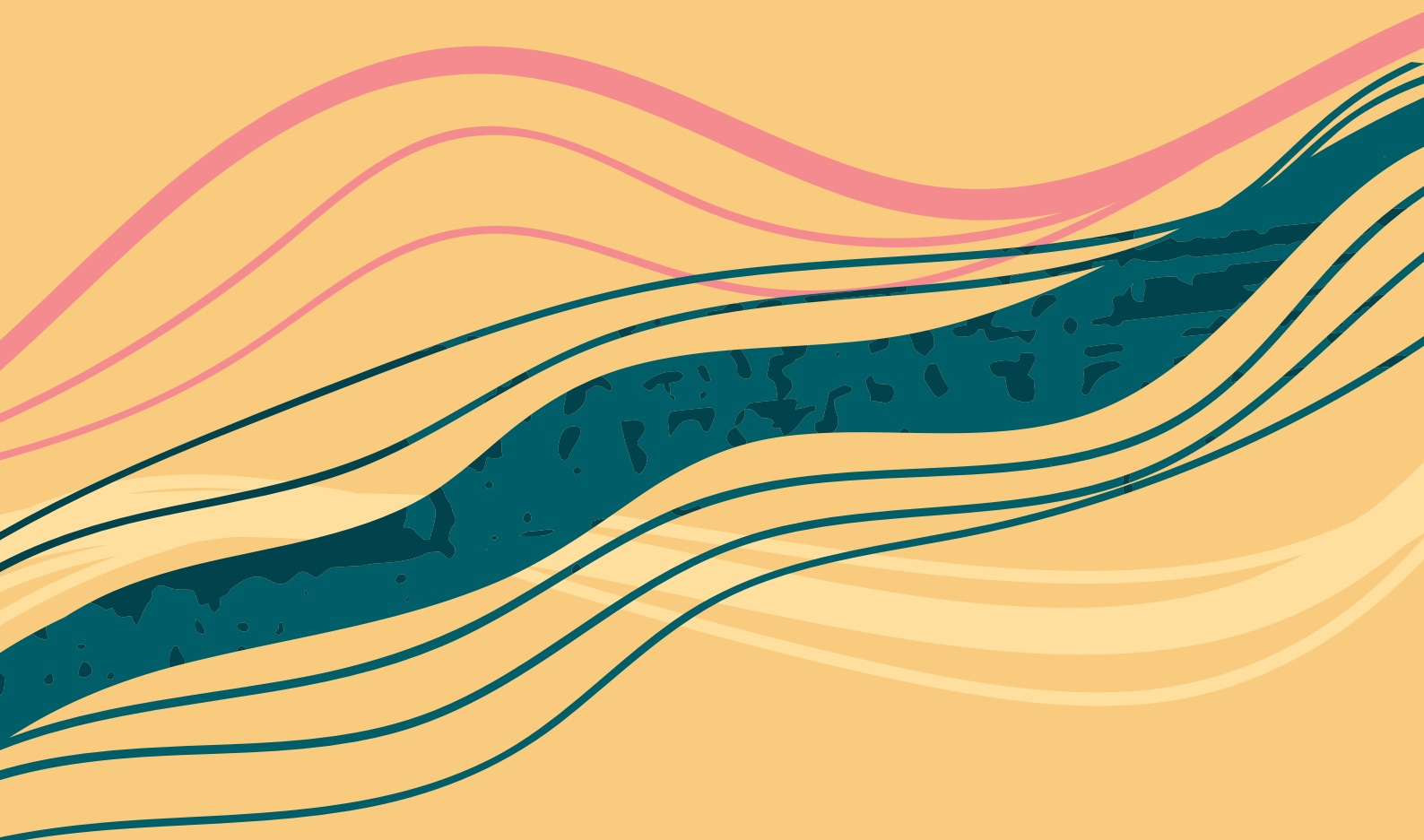
108 • de Certeau Michel, Giard Luce, Mayol Pierre, *L'invention du quotidien*, Gallimard, 1994.

109 • Graeber David, Préface, In Jade Lindgaard (Ed.), *Éloge des mauvaises herbes : ce que nous devons à la ZAD*, Les liens qui libèrent, 2018.

110 • La sur-représentation des femmes dans les débats autour de l'habitat participatif et du vieillissement peut s'expliquer en partie par l'espérance de vie plus importante des femmes, par les rôles sociaux qui privent les femmes des formes de solidarité familiale (ce sont elles qui sont assignées au soin et qui prend donc soin d'elles ?) et du fait de leur socialisation basée sur un ethos féminin valorisant la sociabilité, le partage et la solidarité.

CONCLUSION

UNE APPROPRIATION DE RAPSODIÂ PAR LES DÉCIDEURS ?



RÉSUMÉ À L'INTENTION DES DÉCIDEURS

Hal'âge

Le colloque final de RAPSODIÂ qui s'est tenu à Nantes les 6 et 7 octobre 2022, a été l'occasion pour l'association Hal'âge de tirer les conclusions de la recherche sous une forme plus « manifeste » et de les présenter à tou-tes les participant-es.

Penser l'autonomie par l'entraide dans les vieillesse.

Comment ? Avec qui ? Jusqu'où ?

Cette problématique de RAPSODIÂ, énoncée à partir des interrogations de celles et ceux qui espèrent, inventent et pour certain-es vivent déjà de nouvelles façons d'habiter dans les vieillesse, dont nous, membres de l'association Hal'âge, faisons partie, est au centre de nos questionnements.

Le texte qui suit reflète l'état actuel de nos réflexions sur ce sujet. Après trois années de recherche, il rend compte des enseignements que nous en retenons et qui nous amènent à faire des propositions à l'intention des décideurs.

LE POIDS DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LA VIEILLESSE

Nous constatons

Que les discours des personnes interviewées dans le cadre de RAPSODIÂ (plus d'une centaine) restent marqués par des représentations âgistes et individualistes, qui sont la marque de la société dans laquelle nous vivons. La vieillesse fait peur, elle est associée à la perte d'autonomie. Cette dernière est associée à la liberté, au pouvoir de faire seul-e, sans dépendre de personne. La « vieillesse-dépendance », insufflée depuis trop longtemps dans les esprits, semble tout particulièrement difficile à vivre dans une société qui valorise le Je plutôt que le Nous ; l'entraide peine à être imaginée dans un monde vécu comme pétri d'individualisme et donc d'égoïsme.

Et pourtant, les envies et les réalités de toutes ces personnes qui ont vécu l'aventure RAPSODIÂ, comme de bien d'autres, parviennent aussi à s'échapper de ces représentations, pour exprimer un désir d'inventer et d'expérimenter d'autres façons de vieillir, qui passent par d'autres façons d'habiter et de voisiner. L'entraide existe, elle peut être forte, même si ses limites sont posées vis-à-vis de la grande vulnérabilité, notamment des troubles cognitifs. La mobilisation d'un collectif de cohabitant-es ou de voisin-es autour des personnes les plus fragiles ou en fin de vie est possible, elle a été vécue dans le cadre de RAPSODIÂ, comme elle est vécue ailleurs.

Nous considérons

Qu'il est urgent de travailler à la déconstruction de ces représentations sociales - de la vieillesse, de l'autonomie, de l'entraide - qui en l'état sont désespérantes et entravent l'action des personnes concernées. Qu'il est urgent de prendre conscience et soin de nos interdépendances, y compris dans la vulnérabilité et l'incertitude quant à son issue. Qu'il nous faut choisir nos mots pour le dire, en inventer si nécessaire, au plus près de ce que nous vivons et voulons.

Nous attendons des pouvoirs publics et des institutions en charge des questions de l'habiter et du vieillir qu'ils entament aussi ce travail de déconstruction des représentations sociales. Nous recommandons en premier lieu de bannir l'usage du terme de « dépendance », pour adopter celui de « besoin d'aide et de soin(s) » en vigueur dans la majeure partie des pays européens.

C'est en cultivant nos interdépendances que nous franchirons le pas vers l'autonomie collective, en imaginant et trouvant les solutions au service du bien commun, au plus près des besoins de chacun-e, dans un souci de justice sociale.

LES PERSONNES CONCERNÉES FONT PARTIE DE LA SOLUTION

Nous constatons

Que c'est la proximité qui réunit les (futur-es) habitant-es, proximité de pensée pour les un-es, d'expérience de discriminations pour les autres, ou encore d'attachement à un territoire (quartier, rue, bourg, village...). C'est en réfléchissant ou pratiquant ensemble une autre façon d'habiter leur vieillesse, qu'elles et ils parviennent à souder leurs liens, à faire groupe et se donnent ainsi du pouvoir d'agir.

La Recherche Action Participative a permis à ses actrices et acteurs de s'approprier en profondeur les problèmes qu'elles et ils avaient besoin de traiter, de construire une expertise où leur expérience personnelle et collective prenait sa place, afin d'inventer des solutions originales à ces problèmes.

Nous considérons

Qu'il est essentiel d'encourager ces liens de proximité de valeurs et d'expériences, seuls à même de constituer le terreau de solidarités quotidiennes vécues, tout aussi utiles à la construction de notre avenir commun que les solidarités redistributives publiques. « Faire société » ne saurait se décréter par le haut ; il faut accepter de repartir du bas, des liens et des communs qui s'inventent là.

Il est fondamental de co-construire avec tout-es les citoyen-nés, y compris celles et ceux qui ont un besoin permanent d'aide et de soin(s), une société qui ne laisse personne sur le bord du chemin.

La Recherche Action Participative est une méthode, un outil parmi d'autres pour ce faire ; elle est un support possible de la démarche de l'innovation sociale, dont nous ne pourrions plus nous passer si nous voulons inventer de nouvelles réponses à nos besoins sociaux non ou mal pris en charge et rendre notre monde plus vivable. Nous incitons les pouvoirs publics à renoncer à toute posture décisionnelle verticale, à soutenir et promouvoir les démarches d'innovation sociale partant du terrain et de ses acteurs, dont les personnes concernées, dans le champ de l'habiter et du vieillir, comme ailleurs.

PENSER L'AUTONOMIE PAR L'ENTRAIDE, AU-DELÀ DU DOMICILE

Nous constatons

Qu'il est possible de favoriser des formes de solidarité, même s'il n'existe pas encore de lieu collectif où habiter ensemble. Que les pratiques d'entraide informelles existent sur les territoires, dans le quartier ou le bourg, que l'attachement au territoire de vie est fort et qu'une grande majorité d'habitant-es souhaitent y vieillir.

Nous considérons

Que prendre en compte ce souhait ne peut se faire que si les pouvoirs publics s'engagent dans de véritables politiques d'aménagement de nos quartiers et de nos bourgs, afin que ceux-ci répondent à des besoins diversifiés et qui évoluent dans les vieillesse, dans le respect de l'autodétermination de chacun-e.

Cela ne pourra se faire qu'en collaboration avec tous les acteurs locaux (collectivités, services d'aide et de soins, bailleurs, commerces...) et d'abord les habitant-es et les associations implantées, dont les ressources et la capacité à pratiquer l'entraide représentent une richesse avec laquelle il faut compter et qu'il faut soutenir, si on veut répondre aux enjeux posés par le vieillissement de la population.

Pour de nouvelles façons d'habiter, pour de nouvelles façons de vieillir

Relever les défis posés par le vieillissement de la population (pauvreté grandissante, distension des liens familiaux...) pourrait aussi passer par un renouvellement de nos façons d'habiter, qui donnent toute leur place à nos liens de solidarité choisis et à notre capacité à agir.

Nous incitons les pouvoirs publics à soutenir ces nouvelles formes d'habitat, dont la réalisation reste encore trop complexe et nécessite des capitaux économiques, sociaux ou culturels dont tout le monde ne dispose pas. Nous invitons les pouvoirs publics engagés depuis quelques années dans le soutien à l'habitat inclusif et à l'habitat participatif à veiller :

- à ce que le premier permette une vraie participation des personnes concernées à la conception et la gestion de leur lieu de vie ;
- à ce que le deuxième permette une vraie inclusion des personnes les plus vulnérables, du point de vue de leur santé, de leur situation financière, ou de quelque autre point de vue.

LE PROPOS DE LA CNSA : QUE FAUT-IL FAIRE ÉVOLUER ET COMMENT ?

Pascale Bourgeoisau

Invité au colloque de RAPSoDIÂ, « Autres façons d'habiter, autres façons de vieillir » (Nantes 6 et 7 octobre 2022), Stéphane Corbin (alors directeur adjoint de la Caisse Nationale de Solidarité pour l'Autonomie) a accepté de réagir aux communications portant sur « L'entraide dans la vieillesse, comment et jusqu'où ? » et au « Résumé à l'intention des décideurs » rédigé par Hal'âge.

Dans son propos liminaire, Stéphane Corbin reprend l'injonction à bannir le terme de dépendance et rappelle combien il fut important lors de la création de la CNSA d'éliminer l'expression « risque dépendance » pour ne plus parler que de « soutien à l'autonomie ».

Ainsi en va-t-il également de « prise en charge » qui devrait disparaître au profit d'« accompagnement ».

Au sujet du regard de la société sur la vieillesse, il constate combien les personnes âgées sont invisibilisées et sous-représentées, et rappelle que la question de l'âgisme est une préoccupation de la défenseure des droits.

Revenant sur les politiques publiques depuis la loi de 1975 qui ont essentialisé une prise en charge médico-sociale des personnes âgées dans des institutions spécialisées, il reconnaît combien cela a contribué à les tenir à l'écart de la société et souhaite l'émergence « d'autres formes de parcours résidentiels, d'autres formes de participation des personnes » et « d'autres formes d'habiter en lien avec la vieillesse ».

Ces nouvelles formes d'habiter, qu'elles soient participatives, regroupées, inclusives, doivent présenter trois caractères. D'abord, il s'agit de s'assurer de la participation réelle des personnes, autrement dit de leur libre-choix (particulièrement battu en brèche lors de la pandémie dans les institutions). Le deuxième point de vigilance se situe dans la qualité de l'habitat, et pas seulement celle du logement, c'est également aux urbanistes de penser une ville pour ses aîné-es. Enfin, il s'agit de permettre aux personnes, quelles que soient leurs capacités cognitives, de construire un projet de vie sociale et partagée. La question se pose donc de trouver, dans le cadre des habitats inclusifs (pas moins de 1600 validés à ce jour) comment élaborer ce projet entre participation des personnes concernées et intention des porteurs de projet. « C'est un enjeu de société majeur ».

Stéphane Corbin conclut en évoquant l'idée d'une instance consultative des personnes âgées, sur le modèle du Conseil National Consultatif des Personnes Handicapées (CNCPH) qui permettrait d'élargir la représentation et la participation des personnes âgées dans le cadre de l'élaboration et de la mise en œuvre des politiques publiques en matière de vieillissement.



[LIEN DE LA VIDÉO DU COLLOQUE](#)

LIENS VERS LES STRUCTURES RENCONTRÉES ET LES HABITATS VISITÉS

Bruxelles

[Habitat et Participation](#)

[Calico](#)

[Maison Biloba Huis](#)

[Abbeyfield Belgium](#)

[Le jardin du Béguinage](#)

Allemagne

[Stattbau](#)

[LeNa](#)

[SUN WPG](#)

[WG Hopitalstrasse](#)

[Die Arche Nora](#)

[ALTEN-WG Göttingen](#)

Londres

[New Ground - OWCH](#)

BRUXELLES



Rencontre avec Habitat et Participation



Calico, réalisation du Community Land Trust de Bruxelles



Maison Biloba Huis



Les maisons Abbeyfield - «Le martin pêcheur»



Le jardin du Béguinage

ALLEMAGNE • Hambourg



Rencontre avec Stattbau



LeNa



SUN



WG Hopitalstrasse



Haus der Vielfalt (maison de la diversité)



Die Arche Nora



La villa des «vieilles dames de Göttingen»

ALLEMAGNE • Göttingen

LONDRES



New Ground - OCWH



Rencontre à New Ground





TABLE DES MATIÈRES

Ont participé à cette recherche.....	4
Le mot de la Fondation du Domicile.....	5

INTRODUCTION : CONTEXTE, PROBLÉMATIQUE ET DÉMARCHE DE RAPSODIÂ..... 7

Le contexte.....	8
La problématique.....	9
La démarche.....	10
La cartographie des problématiques locales.....	10

PARTIE I : LES ENJEUX MÉTHODOLOGIQUES DE RAPSODIÂ AU CROISEMENT DES REGARDS DE SES ACTEUR·TRICES..... 11

I.1 - Le regard des chercheur·es académiques.....	12
A. RAPSODIÂ : une recherche action participative citoyenne.....	12
B. Une pluralité de méthodes qualitatives	
hybridées par la RAP.....	14
C. Des méthodes qualitatives traditionnelles.....	14
D. ... hybridées et utilisées de manière participative.....	15
E. Des pratiques et des collectifs de réflexivité	
dans et sur la RAP.....	15
I.2 - La contribution de Hal'âge.....	16
A. Tenir la boutique.....	16
Faire tenir ensemble les acteur·trices	
d'une recherche qui se cherche.....	16
... En déjouant, et utilisant les trappes imposées	
par la crise sanitaire.....	16
B. Temps de réflexion dans l'arrière-boutique.....	17
C. RAPSODIÂ, un tournant pour Hal'âge.....	17
I.3 - La RAP et moi... ..	18
La RAP et nous - Paroles de terrain.....	18
Morceaux choisis.....	18
La RAP, une proposition qui tombe à pic ?.....	18
Ce que nous avons vécu.....	18
Ce que la RAP nous a fait découvrir.....	19
Les merveilleux voyages.....	19
L'effet colloque.....	19
En guise de conclusion.....	19

PARTIE II : RAPSODIÂ SUR LE TERRAIN : 6 PROJETS EN QUÊTE D'UN VIEILLIR EN PARTICIPATION ET SOLIDARITÉ..... 20

II.1 - Montauban - La Maison d'Isis.....	22
A. Le projet.....	22
B. La RAP sur le terrain.....	23
C. Les résultats.....	24
1. Chantier 1 : « Vivantes solidaires jusqu'au bout ».....	24
1.1 Une volonté commune de vivre	
et vieillir autrement.....	24
1.2 Les possibilités et les modalités d'une entraide	
jusqu'au bout de la vie ?.....	24
1.3 Quel(s) projet(s) pour La Maison d'Isis ?.....	25
2. Chantier 2 : « Ressources, coopérations, territoires ».....	25
3. Chantier 3 : « À quoi tient l'échec du projet de LMI ? ».....	26
II.2 - Paris - La Maison de la Diversité - Les Audacieux-ses.....	27
A. Le projet.....	27
B. La RAP sur le terrain.....	28
C. Les résultats.....	29
1. Résultat n°1 : Un habitat LGBT, pourquoi ?.....	29
2. Résultat n°2 : Paris, un « habiter et vieillir ensemble »	
qui reste à (co)construire.....	30
2.1 Les A&A, entre similitudes et différences.....	30
2.2 La MDD, entre habitat inclusif	
et habitat participatif.....	30
2.3 Vieillir à la MDD, entre autonomie et dépendance.....	31
3. Résultat n°3 : Une RAP qui vient nourrir la co-construction	
de la MDD avec ses futur-es habitant-es.....	32
II.3 - Rouen - BVGM (Bien Vivre et Vieillir à la Grand'Mare).....	33
A. L'habitat.....	33
B. La RAP sur le terrain.....	34
C. Les résultats.....	35
1. Re-connaître son quartier.....	35
2. Se confronter aux « autres ».....	36
3. L'entraide et ses modalités : une généralisation encore	
difficile.....	37

II.4 – St Jean de Braye – Le Hameau partagé	38
A. L’habitat	38
B. La RAP sur le terrain	39
C. Les résultats	40
1. Une problématique centrée sur l’intégration des derniers arrivés au Hameau	40
2. Deux visions du Hameau Partagé : synthèse des entretiens avec les ancien-nes et les nouvelles-aux	40
3. L’emménagement au Hameau, une confrontation difficile à l’habiter ensemble	40
II.5 – Angers – Habitat différent	42
A. L’habitat	43
B. La RAP sur le terrain	43
C. Les résultats	45
1. Un collectif de l’entraide percuté par le vieillissement	45
2. Une conception de l’entraide qui repose sur une certaine forme d’âgisme ?	45
3. Des représentations qui peuvent évoluer si elles sont partagées	46
4. Une projection dans le vieillissement délicate	46
5. Des pistes de réflexion « spatiales » qui doivent reposer d’abord sur un projet de vie	46
Adapter les lieux au vieillissement	46
Repenser l’organisation socio-spatiale d’HD	46
6. Des freins à lever : l’enjeu du projet collectif, ce qui fait « ciment »	47
II.6 – Toulouse – Aux Quatre Vents / Abricoop	48
A. L’habitat	48
B. La RAP sur le terrain	49
C. Les résultats	50
La déprise de V. : une « mise à l’épreuve » dans le contexte de la RAP	51

PARTIE III : TIRER LES FILS DE RAPSODIÂ : DES RÉPONSES MULTIPLES À LA PROBLÉMATIQUE DE DÉPART 54

III.1 – Habiter ensemble et s’entraider dans la vieillesse, une utopie en chemin	55
1. Une appropriation diversifiée de la démarche RAPSODIÂ sur chacun des six terrains	55
2. Penser l’autonomie par l’entraide dans la vieillesse : un défi dans une société âgiste et individualiste	57
3. Pratiquer l’autonomie par l’entraide dans la vieillesse : Avec qui ? Comment ? Jusqu’où ?	59

III.2 – Les « mots cousus » de RAPSODIÂ	62
--	----

III.3 – De l’habitat à l’accompagnement intermédiaire : vers un nouveau défi pour RAPSODIÂ	64
Le vieillissement : une projection individuelle et collective incertaine	64
Comment être libres ensemble au fil de l’âge ?	65
Repenser les supports à l’autonomie dans la société contemporaine	65

III.4 – Participation et dépendance : une utopie ?	67
---	----

III.5 – Des ressources féministes pour penser d’autres façons d’habiter et de vieillir	68
Ce que l’on veut et ce que l’on ne veut pas...	68
Les ressources spatiales	68
Les ressources sociales et éthiques	69
Les ressources politiques	70
Des suites de Nantes, des logiques préfiguratives...	70

CONCLUSION : UNE APPROPRIATION DE RAPSODIÂ PAR LES DÉCIDEURS ?	71
Résumé à l’intention des décideurs	72
Le poids des représentations sociales de la vieillesse	72
Les personnes concernées font partie de la solution	73
Penser l’autonomie par l’entraide, au-delà du domicile	73
Le propos de la CNSA : que faut-il faire évoluer et comment ?	74

raPSoDiâ

recherche action participative solidarité domicile innovation dans l'âge

www.halage.info

